

« Par-delà les *Global Care Chains* »

*Les figures et expériences plurielles des travailleuses domestiques latino-américaines
à Paris.*

Mémoire de recherche Master 2

Master en Sciences Humaines et Sociales EHESS
Mention Études sur le Genre, parcours Sociologie

FRISANCHO SOTO Amanda Milagros

Sous la direction de AVRIL Christelle

Soutenu le 8 juillet 2021

Composition du jury :

Avril Christelle, maîtresse de conférences EHESS.

Rennes Juliette, maîtresse de conférences EHESS.

RÉSUMÉ

Cette recherche a pour objectif principal d'examiner si le cadre théorique des *Global care chains*, proposé par Arlie Hochschild, permet de rendre compte de la variété et de l'hétérogénéité des expériences d'un groupe des travailleuses domestiques latino-américaines à Paris.

Pour ce faire, nous avons étudié les trajectoires de vie de trois femmes latino-américaines (une Péruvienne, une Chilienne et une Équatorienne) qui travaillent dans le secteur des « services à la personne » à Paris. Leurs récits ont été recueillis au cours d'entretiens approfondis, appuyés sur une observation participante au sein de la congrégation religieuse.

Nos éléments d'analyse visent à mettre en lumière les concordances et les variantes présentes dans ces trajectoires de vie par rapport au modèle des *global care chains*, que celles-ci laissent dans l'ombre des éléments constitutifs des interactions des travailleuses domestiques avec les familles employeuses, notamment avec les enfants dont elles s'occupent. Pour Hochschild, l'amour est une matière première ou une ressource primordiale dans le travail domestique ; cependant, dans les cas étudiés ici, nous avons constaté que le travail de soin inclut d'autres composantes qui vont au-delà de l'amour. Il est vrai que le travail de soins présente les caractéristiques d'un labeur émotionnel (avec toute une gamme de sentiments), mais c'est aussi un travail manuel, physique, comportant des limites relationnelles. Cela met en évidence des éléments qui ne sont pas considérés par la théorie et qui sont pourtant, prédominants dans les discours des femmes enquêtées : rôle éducatif et/ou échange de capital culturel, par exemple.

Il est vrai qu'elles ne touchent pas de salaire supplémentaire pour la mise à disposition de leur capital linguistique et culturel ; en revanche, elles bénéficient d'autres avantages, à savoir : améliorer leur niveau de français avec les enfants ou maîtriser les codes d'organisation d'une famille française, apprentissage qui les amène à développer des compétences qu'elles mettront à profit dans leurs futurs emplois.

Par ailleurs, un autre élément de notre analyse est l'approche de genre, à travers laquelle nous avons pu établir que, bien que le travail domestique et du *care* soit considéré comme un métier socialement assigné au genre féminin, ces femmes assument non seulement le rôle de « soignantes à distance » mais aussi celui de pourveyuses pour leurs familles, un rôle qui est souvent lié au sexe masculin.

Mots-clés. Travail domestique et du *care* - services à la personne - *global care chains* - migrantes latino-américaines - trajectoires de vie – migration - rôle éducatif - échange de capital culturel.

ABSTRACT

The main objective of this research is to explore whether the theoretical framework of Global care chains, proposed by Arlie Hochschild, can explicate the heterogeneous and varied experiences of a group of Latin American domestic workers in Paris.

To this end, we studied the life trajectories of three Latin American women (one Peruvian, one Chilean and one Ecuadorian) who work in the domestic services in Paris. Their life histories were collected through in-depth interviews and accompanied by participant observation within a religious congregation.

Our elements of analysis aim to show the coincidences and nuances present in these life trajectories in relation to global care chains, as well as to show that there are other elements present in domestic workers' interactions with employing families, particularly with the children they care for. For Hochschild, love is a primary raw material or resource in domestic work; however, in the cases studied here, we found that care work has other components that go beyond love. It is true that care work has a strong emotional *labour* character (with a range of feelings), but it is also a manual, physical *labour* with relational boundaries. This highlights elements that are not considered by the theory and that are predominant in the discourses of the women interviewed: for example, educational role and/or exchange of cultural capital.

Although it is true that they do not receive any extra pay for making their linguistic and cultural capital available, they do receive other benefits, such as improving their level of French with the children or learning the organizational codes of a French family, which leads them to develop skills that they will use in their future jobs.

Furthermore, another element of our analysis is the gender approach, through which we have shown that: despite the fact that domestic and care work is considered a socially assigned female occupation, these women assume the role of providers and « long-distance carers » for their families, an aspect that is usually linked to the male gender.

Keywords. Domestic and care work - global care chains - Latin American migrants - life trajectories - migration - educational role - exchange of cultural capital.

RESÚMEN

Esta investigación tiene como objetivo principal explorar si el marco teórico de las *Global care chains*, propuesto por Arlie Hochschild, permite tener en cuenta las heterogéneas y variadas experiencias de las trabajadoras domésticas latinoamericanas en París.

Para ello, estudiamos las trayectorias de vida de tres mujeres latinoamericanas (una peruana, una chilena y una ecuatoriana) que trabajan en el sector de trabajo doméstico y de cuidados en París. Sus historias de vida se recogieron mediante entrevistas en profundidad, acompañadas de la observación participante dentro de una congregación religiosa.

Nuestros elementos de análisis pretenden poner en manifiesto las coincidencias y los matices presentes en estas trayectorias de vida en relación al modelo de las *global care chains*, que dejan en la sombra los elementos constitutivos en las interacciones de las trabajadoras domésticas con las familias empleadoras, particularmente con los niños que cuidan.

Para Hochschild, el amor es una materia prima o recurso primordial en el trabajo doméstico y de cuidados; sin embargo, en los casos estudiados, encontramos que el trabajo de cuidados tiene otros componentes que van más allá del amor. Indudablemente el trabajo de cuidados tiene las características del trabajo emocional (con una amplia diversidad de sentimientos), pero también es un trabajo manual, físico y con exigencias relacionales. Esto pone de manifiesto elementos no considerados por la teoría y que, sin embargo, son predominantes en los discursos de las mujeres entrevistadas, por ejemplo: el rol educativo y/o intercambio de capital cultural.

A pesar de no recibir ningún salario adicional por poner a disposición su capital lingüístico y cultural, estas trabajadoras se benefician de otras ventajas, como: mejorar su nivel de francés con los niños o dominar los códigos de organización de una familia francesa. Aprendizaje que les lleva a desarrollar competencias que utilizarán en sus futuros empleos.

Otro elemento de nuestro análisis es el enfoque de género, a través del cual hemos podido establecer que: a pesar de que el trabajo doméstico y de cuidados es considerado como trabajo socialmente asignado al género femenino, estas mujeres asumen no sólo el rol de “cuidadoras a distancia” sino también el de proveedoras de sus familias, un aspecto que suele estar vinculado al género masculino.

Palabras clave. Trabajo doméstico y de cuidados – *global care chains* - migrantes latinoamericanas - trayectorias de vida - migración - rol educativo - intercambio de capital cultural.

*« María ne fait que travailler, elle travaille sans cesse,
María ne fait que travailler
et son travail ne lui appartient pas »*

César Calvo (1967), compositeur péruvien

*« María sólo trabaja, sólo trabaja, sólo trabaja
María sólo trabaja
Y su trabajo es ajeno »*

César Calvo (1967), compositor peruano

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	2
ABSTRACT	3
RESÚMEN.....	4
INTRODUCTION.....	11
1. Cadre international et conditions d'émigration.....	11
2. Des conditions d'immigration : être travailleuse domestique à Paris.....	15
3. Motivation pour mener une recherche sur les travailleuses domestiques latino-américaines à Paris.....	16
4. Cadre théorique.....	18
a) Les <i>global care chains</i> comme point de départ pour complexifier.....	18
b) « <i>A global heart transplant</i> » ou le travail productif sous le voile du travail reproductif?.....	20
c) Le foyer : un espace de rencontre entre groupes cloisonnés.....	21
5. Problématique : par-delà les <i>global care chains</i>	22
6. Plan du mémoire.....	23
CHAPITRE I: TRAJECTOIRE DE L'OBJET DE RECHERCHE ET MÉTHODOLOGIE	25
1. L'idée de départ, au-delà de la dimension juridique.....	27
2. Sur les traces des travailleuses domestiques	28
a) Une association de travailleuses latino-américaines à Séville	28
b) Travailler comme nounou et gagner en légitimité, des pistes pour mieux comprendre le travail domestique à Paris.....	31
c) Un terrain difficile d'accès, mais qui est en train de s'ouvrir	32
3. Enquêter les travailleuses domestiques latino-américaines au sein d'une Congrégation religieuse	33
4. Limites de notre enquête.....	35

CHAPITRE II : LA CONGRÉGATION RELIGIEUSE, UNE SCÈNE DEPUIS LAQUELLE OBSERVER ET RENCONTRER DES TRAVAILLEUSES DOMESTIQUES	37
1. Histoire de la Congregation.....	37
a) Une congrégation de religieuses espagnoles à Paris en 1926	37
b) La congrégation aujourd'hui.....	38
2. À la découverte du Centre de promotion sociale.....	39
3. Accueillir des migrantes qui cherchent un emploi	44
CHAPITRE III : Carmen Huamán Condori, péruvienne, 50 ans : du travail du <i>care</i> au travail qualifié de prise en charge des enfants	48
1. Introduction : La rencontre	48
2. Le parcours	49
a) L'enfance et la famille de Carmen à Cusco	49
b) Leur passage à Trujillo	51
c) Les préparatifs du départ pour Paris.....	52
d) Bienvenue à Paris ?	53
e) Le premier contact avec la congrégation.....	54
f) <i>Est-ce que je parle français ?</i>	55
g) Travailler en tant que nounou à Paris.....	55
h) J'ai consacré beaucoup de temps et d'argent pour ne plus être « <i>ilegal</i> »	58
i) Envoyer de l'argent à sa famille	60
3. Conditions de vie et de Travail.....	62
a) « <i>Je suis mieux traitée en France qu'au Pérou</i> »	63
b) Carmen et sa relation avec la Congrégation religieuse	64
4. Éléments d'analyse.....	65
a) Une trajectoire de vie au regard des <i>global care chains</i>	65
b) De nouvelles précisions.....	69
c) Point sur le genre.....	70

CHAPITRE IV : Charito Martínez Valle, chilienne, 65 ans : une travailleuse domestique âgée polyvalente	72
1. Introduction : La rencontre et l'entretien	72
a) La rencontre.....	72
b) Déroulement de l'entretien	73
2. Le parcours	75
a) Quelques pistes de départ.....	75
b) De Santiago à Londres	76
c) De Santiago à Paris	77
d) Bref retour au Chili, les difficultés économiques sont toujours là.....	79
3. Conditions de vie et travail.....	80
a) « <i>Je préfère travailler comme « interna » pour faire des économies sur mon logement</i> ».....	80
b) Charito et sa relation avec la Congrégation religieuse.....	81
4. Éléments d'analyse.....	81
a) Une trajectoire de vie au regard des <i>global care chains</i>	81
b) De nouvelles précisions.....	83
c) Point sur le genre.....	85
CHAPITRE V : Marina Bueno Pérez, équatorienne, 33 ans : une jeune diplômée de passage dans la condition domestique	87
1. Introduction : la rencontre	87
2. Le parcours	89
a) L'enfance et sa famille.....	89
b) De Quito à Madrid.....	89
c) De Madrid à Paris.....	91
d) Devenir "legal"	93
3. Condition de vie et travail	94

a) « Je travaillais et vivais mieux en faisant le ménage qu'en travaillant à la crèche ».....	94
b) « Ne jamais reculer, ne jamais se rendre »	96
c) Continuer toute seule.....	98
d) Marina et sa relation avec la Congrégation religieuse	99
e) Comment vit Marina désormais ?	100
4. Éléments d'analyse.....	100
a) Un cas différent de celui proposé par les <i>global care chains</i>	100
b) De nouvelles précisions.....	102
c) Point sur le Genre.....	103
CONCLUSION	104
1. Des trajectoires de vie à la lumière des <i>global care chains</i>	104
2. Les travailleuses domestiques face à la migration internationale.....	106
a) Sur les relations de pouvoir sous-jacentes et manifestes.....	107
b) Au sujet du rôle de pourvoyeuse	108
c) Les travailleuses domestiques migrantes au temps de COVID-19	109
3. Limites de l'enquête, pistes possibles	109
BIBLIOGRAPHIE	111
Articles (et communications).....	111
Livres (et thèses).....	113
Données statistiques.....	114
REMERCIEMENTS	115
ANNEXES	116
Annexe 1 : Tableau des données relatives aux travailleuses domestiques	116
Annexe 2 : Grille d'entretien auprès des travailleuses domestiques	117
Annexe 3 : Grille d'entretien auprès des religieuses « Las Hijas de María ».....	119
Annexe 4 : Liste de matériaux collectés	120

Annexe 5 : Chronologie de l'enquête 121

INTRODUCTION

1. Cadre international et conditions d'émigration

La Convention N°189 de l'OIT, qui porte sur les travailleurs et travailleuses domestiques, définit de manière générale le travail domestique comme : « Un travail effectué au sein de ou pour un ou plusieurs ménages »¹. Ce dispositif légal établit les principes et droits fondamentaux au travail pour ce groupe de travailleuses², à savoir : la liberté d'association et la reconnaissance effective du droit de négociation collective ; l'élimination de toute forme de travail forcé ou obligatoire ; l'abolition effective du travail des enfants ; l'élimination de la discrimination en matière d'emploi et de profession, et exige que les États prennent une série de mesures afin de garantir que ces travailleuses puissent exercer, dans la pratique et sans discrimination, ces principes et droits fondamentaux, ainsi de faire du travail décent une réalité pour les travailleuses domestiques dans le monde entier.

Le 16 juin 2011, la Conférence Internationale du Travail (CIT) a adopté cette Convention, ce qui constitue un fait historique, car c'est la première fois que le travail domestique est réglementé par des normes internationales. Cependant, cela ne représente pas seulement une évolution dans le domaine juridique, mais aussi dans les relations sociales : puisque, historiquement, le travail domestique a toujours été invisible et peu reconnu. Reconnaître l'importance de ce travail et son impact sur le développement des familles —et par conséquent de la société—, c'est commencer à voir les visages de toutes ces femmes qui se sont consacrées au service domestique, c'est commencer à écouter leurs histoires. Reconnaître le travail domestique en lui associant des caractéristiques qui constituent une relation de travail, c'est commencer à sortir de la marginalité et de la précarité.

Il est important de mentionner qu'à ce jour, seuls 32 pays ont ratifié la C189³. Il faut en particulier observer ici que la France n'a pas encore ratifié cette Convention : cependant, la délimitation du travail domestique rémunéré existe bien dans la législation nationale.

¹ Convention N°189 de l'Organisation Internationale du Travail, article 1.

² Nous avons décidé d'utiliser le terme *travailleuse* domestique, au féminin, car il s'agit d'un travail effectué majoritairement par des femmes.

³https://www.ilo.org/dyn/normlex/fr/f?p=NORMLEXPUB:11300:0::NO::P11300_INSTRUMENT_ID:2551460 [consulté le 14 juin 2021 à 10 h 25]

Le Code du travail français, par le biais de la catégorie des « Services à la personne »⁴, couvre les tâches liées au travail domestique sur lesquelles porte le texte de l'OIT.

En faisant brièvement référence à des cas tels ceux du Pérou, du Chili, ou de l'Équateur, des pays du Sud qui ont ratifié la Convention, nous observons que, dans une large mesure, c'est le mouvement syndical des travailleuses domestiques qui s'est constitué dans ces pays qui a poussé leurs États respectifs à signer la Convention 189 ; en revanche, du côté français, il n'y a pas de mouvements syndicaux composés de travailleuses domestiques, bien qu'il existe une forte demande pour le travail du *care*.

Même si nous n'allons pas entrer dans les détails de l'organisation syndicale des travailleuses domestiques, nous considérons qu'il est pertinent de contextualiser la situation des travailleuses domestiques en termes de législation nationale et internationale ainsi que de présence ou d'absence de syndicats, car une telle approche peut mettre en lumière le fait que les travailleuses domestiques ont des caractéristiques sociales variées, qui à leur tour, se développent dans différents types de relations de travail de caractère formel ou informel, voire illégales.

Au Pérou, par exemple, il n'est pas rare de trouver des pratiques telles que les « parrainages », où une famille de la zone rurale envoie sa fille, généralement une adolescente, chez sa « marraine », qui ne fait pas nécessairement partie de la famille, afin que sa fille puisse étudier et être hébergée. Il est probable que cette adolescente désertera l'école et finira par vivre dans la salle de nettoyage ou sous les escaliers, sans recevoir de salaire et avec un risque élevé d'être victime de violences physiques, verbales, voire sexuelles.

Le fait paradoxal est que telles situations dramatiques surviennent dans des sociétés où il existe pourtant des Conventions qui protègent les droits du travail des travailleuses domestiques et des syndicats puissants. Ces expériences ne sont ni homogènes ni linéaires ; au contraire, elles sont complexes, elles transcendent le juridique ou le syndical et même le théorique. C'est là que réside la nécessité d'aller au-delà du cadre normatif et de complexifier les théories et les concepts, en embrassant la diversité complexe des

⁴ Code du travail (français), art. L.7231-1, « Les services à la personne »

situations présentes dans l'expérience de ces femmes, tâche que nous envisageons de réaliser dans le cadre de la présente recherche.

Il apparaît certain que, la réalité est plus complexe qu'une réglementation juridique, car dans la vie quotidienne, des relations humaines sont configurées et reconfigurées, et sont façonnées par de multiples histoires, expériences de vie comme celle de la migration, par exemple, ce qui signifie : *se débrouiller* dans un nouveau contexte ; vivre avec des cultures différentes ; l'émergence de familles transnationales ou la reconfiguration des *global care chains*, une notion développée par Hochschild en 2000, qui fait référence à : « une série de liens personnels entre les personnes à travers le monde, fondés sur le travail du *care* rémunéré ou non rémunéré » (2000 : 131) dont « le but est de faire comprendre que la mondialisation contemporaine des échanges économiques à l'échelle mondiale n'est pas seulement une question de capitaux, de dettes et de sociétés multinationales, mais aussi de femmes, d'enfants et de sentiments » (Avril et Cartier 2019). En d'autres termes, le travail du *care* dans un contexte de migration et ajouté à « l'amour », est conçu comme une « matière première extractible », qui acquiert un caractère transnational. Ces liens invisibles entre familles de différentes latitudes du monde se créent lorsqu'une migrante étrangère (une nounou ou une aide à domicile) extrait elle-même cette ressource (de sa famille laissée derrière elle) pour la réorienter vers un nouvel objet de soin (enfant ou adulte dépendant) au sein du pays où elle a migré pour travailler. En somme, un ensemble d'éléments qui se croisent et s'imbriquent de manière constante et dynamique.

Parler du travail domestique, c'est parler de la féminisation de ce métier et de la précarité du travail. Dans un monde globalisé, avec la prédominance du néolibéralisme, on pourrait même employer dans certains cas extrêmes le terme « d'esclavage moderne ». Il n'est pas rare de voir comment certains États prennent des mesures qui finissent par légaliser des situations de précarité et conduisent à des discriminations en matière de travail.

Les travailleuses domestiques sont parmi le groupe de travailleurs les plus vulnérables, parce qu'elles constituent une partie considérable de la force de travail dans l'emploi informel, que leurs lieux de travail sont notamment des maisons privées, souvent sans contrat de travail ni conditions d'emploi claires, qu'elles ne sont pas enregistrées dans le système national de santé ou dans un système de sécurité sociale, c'est-à-dire qu'elles sont très souvent exclues du champ d'application de la législation avec peu de chances de passer une inspection du travail, car elles travaillent à huis clos dans une maison privée.

Les histoires que nous recueillerons tout au long de notre recherche commencent et se terminent dans le néolibéralisme : ce sont des femmes qui —privées de la possibilité d'accéder à un emploi décent sur des marchés du travail précaires et hautement informalisés— quittent le Sud global (Pérou, Chili et Équateur) pour mettre leur travail de soins à la disposition d'autres familles de l'hémisphère nord (la France). L'influence du néolibéralisme se manifeste dans l'expansion d'un marché global de *care* féminisé, qui finit par entraîner les femmes des pays moins développés vers des pays du nord où elles trouvent une très forte demande de ce type de travail (Gutierrez Garza 2019).

Selon la Commission Économique pour l'Amérique latine (CEPAL)⁵, dans les années 1990, dans la région de l'Amérique latine, sous l'influence de réformes structurelles dirigées par les politiques du Fonds Monétaire International (FMI), il y a eu des changements dans divers aspects des conditions de travail, tels que : l'absence fréquente de contrats de travail, la prolifération des emplois temporaires ou à temps partiel, la privatisation de sécurité sociale, l'élargissement des motifs de résiliation de contrat, la prolifération de multiples formes d'intermédiation et d'externalisation du travail, la réduction des indemnités de licenciement et les limitations imposées au droit de grève, à la négociation collective et à l'adhésion à un syndicat.

L'application des politiques néolibérales souscrites au « *Consensus de Washington* », loin d'améliorer l'économie des familles, a fini par accentuer les inégalités et la pauvreté dans la région latino-américaine. Ce modèle économique a conduit à la réduction des budgets alloués aux services publics parmi lesquels : la santé, la sécurité sociale et à la dérégulation du travail. Cet ensemble de mesures a eu des effets désastreux pour les familles, en particulier dans celles des secteurs les plus modestes, avec deux caractéristiques clés : « d'une part, ce sont souvent les femmes qui absorbent la perte des services sociaux financés par l'État en assumant davantage de travail reproductif non rémunéré. D'autre part, les nouveaux moyens de subsistance —qui sont informels, flexibles et mal payés— sont souvent féminisés, y compris, par exemple, le service domestique et le travail sexuel, parmi de nombreuses autres formes de travail » (Gutierrez Garza 2019).

⁵« Una década de desarrollo social en América Latina, 1990-1999 » CEPAL, 2004 https://repositorio.cepal.org/bitstream/handle/11362/2382/1/S2004000_es.pdf [consulté le 11 février 2021]

Avec l'augmentation de l'instabilité économique des familles et de la défaillance de l'État en matière de services de base, les flux migratoires augmentent également. De cette façon, les familles sont reconfigurées, de nouvelles formes de prendre soin de ses proches apparaissent : les familles parviennent finalement à entretenir des liens familiaux à distance, recréant une sorte de proximité à des milliers de kilomètres. D'une part, il y a l'envoi d'argent pour garantir le développement des activités des membres de la famille, et d'autre part, de nouvelles manières de prendre soin sont créées au travers : des appels téléphoniques, des visites périodiques ou d'un soutien affectif par-delà les frontières. Il est fréquent que la personne qui migre laisse ses enfants à la charge d'autres membres de sa famille : cette responsabilité est généralement assumée par une autre femme du groupe familial ou par une femme se trouvant dans des conditions plus précaires.

2. Des conditions d'immigration : être travailleuse domestique à Paris

Comme nous l'avons mentionné dans les paragraphes précédents, la France est l'un des États qui n'a pas encore ratifié la Convention 189 de l'OIT, cependant, nous trouvons dans le Code du travail français la délimitation des tâches domestiques dans la catégorie des « Services à la personne ». Dans ce texte normatif, nous pouvons constater que les tâches domestiques sont regroupées en trois sous-catégories : a) la garde des enfants ; b) l'aide à domicile et c) les tâches ménagères. Cette différenciation des tâches permet d'avoir des obligations et des droits plus clairs pour les travailleuses domestiques, qui, par rapport au cas du travail domestique en Amérique du Sud, est un travail polyvalent, dans lequel la travailleuse domestique est obligée d'effectuer toutes sortes de travaux sans aucun paramètre réglementaire qui délimite ses tâches.

Il est important de souligner qu'à côté du Code du travail français, il existe la « Convention collective nationale des salariés du particulier employeur »⁶, « qui est un ensemble de règles qui encadrent la relation de travail entre un particulier employeur et

⁶ « Convention collective nationale des salariés du particulier employeur du 24 novembre 1999 » https://www.legifrance.gouv.fr/conv_coll/id/KALISCTA000005716879?idConteneur=KALICONT00005635792 [consulté le 14 juin 2021]

son salarié. Elle instaure des droits et obligations pour les deux parties et s'applique obligatoirement, sauf en cas de disposition plus favorable ».

Comme nous pouvons le voir, en complément de sa législation protectionniste, la France dispose d'un système de protection sociale plus robuste que celui de l'Amérique latine.

Mais tout cela est écrit dans les normes légales, dans la vie quotidienne on observe que de nombreuses travailleuses domestiques en France travaillent sans « être déclarées », généralement ces irrégularités sont liées à leur condition de migrantes « sans papiers », qui pensent avoir moins de droits que les autres travailleurs, sans oublier la menace constante d'être « expulsées » qui les pousse à développer leurs activités de survie dans la clandestinité.

Dans ce travail de recherche, nous tenterons d'étudier et de comprendre les expériences qui se dessinent dans un groupe de travailleuses domestiques migrantes latino-américaines à Paris, qui partagent des caractéristiques communes et présentent également des dissemblances. Nous trouverons des histoires de femmes qui sont arrivées sans parler un mot de français, et qui ont réussi à *se débrouiller* en trouvant une place sur le marché du travail domestique ou des soins à Paris. Des histoires qui se croisent autour d'une congrégation religieuse hispanophone, qui constitue une sorte d'espace permettant la socialisation et la construction de réseaux de contacts, un espace aidant ces femmes migrantes, qui ne maîtrisaient pas le français et qui ont des ressources économiques et sociales limitées, à obtenir un premier emploi dans le secteur du travail domestique et ainsi qu'un lieu où elles peuvent être hébergées, c'est-à-dire un *premier foyer*, autant d'outils qui sont temporaires, mais qui facilitent certainement l'intégration de ces migrantes dans la société parisienne.

3. Motivation pour mener une recherche sur les travailleuses domestiques latino-américaines à Paris

La motivation de cette recherche remonte à mon expérience comme avocate en droit du travail et sécurité sociale au Pérou, où j'ai eu l'occasion de connaître le parcours des syndicats de travailleuses domestiques, qui luttait pour que l'État péruvien signe la

Convention 189 de l'OIT. Victoire qu'elles ont remportée après de nombreuses années d'organisation et de combat le 26 novembre 2018. Plus tard, dans le cadre de la première année du master en genre à l'EHESS, je me suis rendu à Séville, dans le but de découvrir les groupes de travailleuses domestiques latino-américaines dans cette ville. Là, j'ai pu constater que les caractéristiques du travail domestique sont très similaires à celles présentes au Pérou, par exemple : le manque de délimitation des tâches ménagères et des figures telles que les « *internas*⁷ », les personnes qui vivent et travaillent dans la même maison que l'employeur. L'Espagne et la France n'ont pas signé la Convention 189 de l'OIT, mais à Séville, j'ai constaté qu'il existait un vaste mouvement de travailleuses domestiques qui, bien qu'elles n'aient pas encore de statut juridique en tant que syndicat officiel, c'est qui ont des liens organisationnels solides et sont soutenues par certaines ONG qui aident les migrants.

Ensuite, afin de comprendre et d'appréhender en quoi consiste le travail domestique à Paris, au-delà des lectures ou de la législation, j'ai travaillé pendant un an comme « nounou » pour deux familles françaises, où j'ai pu constater par moi-même la précarité et le peu d'opportunités de se socialiser ainsi que les clichés et l'exotisation de la main-d'œuvre dans ce métier. Évidemment mes conditions et mes moyens étaient différents de ceux de la grande majorité des femmes migrantes impliquées dans le travail du *care*. Cependant, ces expériences m'ont donné les outils pour me familiariser avec le contexte du marché des soins à Paris et pour pouvoir ensuite générer une plus grande empathie avec les travailleuses domestiques que j'ai rencontrées dans le cadre de ce travail de recherche.

Dès la deuxième année de mon master, j'ai pu entrer en contact avec une congrégation religieuse catholique qui aide les travailleuses domestiques hispanophones, notamment latino-américaines⁸. Ce contact a été établi grâce à un collègue que j'ai rencontré à l'EHESS, le prêtre assurant le cours d'étude de la Bible dans cette congrégation religieuse. Finalement, c'est là que j'ai décidé de mener les entretiens qui ont rendu possible l'élaboration de mon mémoire.

⁷ J'utilise le mot « *interna* » en espagnol pour désigner la personne qui travaille et vit dans la même maison que les employeurs : c'est une situation très courante en Espagne et dans certains pays d'Amérique latine.

⁸ Les noms des femmes enquêtées ainsi que le nom de la congrégation ont été anonymisés.

4. Cadre théorique

a) Les *global care chains* comme point de départ pour complexifier

Les *global care chains* est une notion développée par la sociologue étatsunienne Arlie Hochschild qui désigne : « une série de liens personnels entre les personnes à travers le monde, fondés sur le travail de soins rémunéré ou non rémunéré⁹ » (2000, p.131), à partir de l'enquête de Parreñas sur les travailleuses domestiques philippines migrantes à Los Angeles et à Rome, publiée en 2001.

Cette chercheuse utilise le cas de Vicky Diaz —une nounou philippine qui garde un enfant aux États-Unis et qui, elle-même, a laissé ses enfants sous la garde de sa mère et d'une autre nourrice locale— pour montrer avec un exemple réel comment se forment ces *global care chains* et mettre en lumière leur caractère transnational.

Elle mentionne également qu'il existe différents types de chaînes, en fonction : a) du lieu où elles sont développées ; b) du nombre de liens ; c) de l'intensité de l'attachement ; d) de l'objet des soins (un enfant, une personne âgée, une personne handicapée dépendante) ; e) du sujet des soins (les nounous ou les aides à domicile). « Chaque type de chaîne exprime une écologie humaine invisible de soins, un type de soins dépend d'un autre et ainsi de suite » (Hochschild, 2000, p.131).

Par la suite, elle souligne que les employeurs de cette nounou et parents de l'enfant gardé percevaient l'amour de la nounou comme quelque chose de privé, d'individuel, de naturel et de non contextualisé. Cela conduit à la *fétichisation* de cette « ressource », en termes marxistes, car ils ne tiennent pas compte du fait que cet amour est « retiré » aux enfants philippins, qui souffrent de l'absence de leur mère, laquelle « redirige » —à son tour— ses sentiments « d'amour », aiguisés par la nostalgie, vers l'enfant dont elle s'occupe.

Cette façon de concevoir l'amour et le travail du *care* est proche de ce qu'elle décrit comme une approche « *sunshine modernist* », c'est-à-dire que la globalisation et les *global care chains* sont acceptées inconditionnellement comme « bonnes » où l'inégalité d'accès aux soins disparaît, et où la marchandisation de « laissez-faire » prend le dessus.

⁹ C'est nous qui traduisons.

Sachant que la sphère publique est composée de relations de travail et que la sphère privée est constituée de relations humaines, dans le cas des nounous immigrées autour desquelles Hochschild développe sa théorie, les deux sphères partagent un dénominateur commun : l'amour. Il s'agit, d'une part, de l'amour qu'elle (la nounou) donne à l'enfant dont elle s'occupe et, de l'autre, de l'amour pour ses propres enfants dans son pays.

Par ailleurs, en 2002, Arlie Hochschild a publié un article intitulé « *Love and Gold* », dans lequel elle approfondit la notion de *global care chains* autour de « l'amour maternel » des nounous.

Elle développe plus en détail l'idée que les pays du premier monde importent « l'amour » des familles du tiers-monde, établissant de la sorte un parallèle avec l'extraction des matières premières à l'époque coloniale. La nouvelle matière première dans un monde postcolonial est l'amour.

Mais dans ce cas, cette ressource serait extraite par la nounou elle-même et serait reproduite dans le lieu où elle accomplit son travail : elle consiste en « un amour fondé sur l'idéologie américaine du lien maternel filial et nourri par une intense solitude et une nostalgie de ses propres enfants » (Hochschild 2002, p.31). Ceux qui pâtissent de cette « fuite des soins » sont les enfants des nounous dans leur pays d'origine.

La migration des femmes des pays pauvres vers les pays plus développés continue d'augmenter. Ce sont des femmes qui quittent leur pays pour des raisons économiques, ou des femmes qui ont subi des expériences de violence de la part de partenaires violents ou des expériences de violence sociale ou de déplacement à cause de conflits locaux. À la recherche d'un travail qui puisse assurer un revenu pour soutenir leur famille, ces femmes trouvent un emploi sur le marché du travail du *care*, car il existe une forte demande pour ce type de main-d'œuvre dans la majorité des sociétés modernes. Mais parce que la migration est considérée comme une « *décision personnelle* », les conséquences sont perçues comme des « *problèmes personnels* ». « En ce sens, la migration ne crée pas un fardeau pour l'homme blanc mais, à travers une série de liens invisibles, le fardeau d'un enfant noir¹⁰ » (Hochschild 2002, p.35).

¹⁰ C'est nous qui traduisons.

b) « *A global heart transplant* » ou le travail productif sous le voile du travail reproductif ?

Arlie Hochschild vise à retracer les conséquences sous-jacentes de la féminisation de la migration, notamment en se concentrant sur l'expérience d'un groupe de nounous philippines. Certes, les *global care chains* possèdent une puissante valeur symbolique qui explique une partie du « problème ». Cependant, elle circonscrit l'étude du travail reproductif à la sphère des sentiments, notamment à « l'amour ».

En construisant l'image d'une nounou migrante qui « aime » et a des « valeurs familiales plus enracinées », elle contribue à perpétuer —intentionnellement ou non— les pratiques hétéronormatives, les clichés sur les femmes des pays moins développés, comme si être philippine, latino-américaine ou africaine faisait automatiquement d'elles des êtres aimants et bienveillants. Cette perception sexuée des femmes migrantes en tant que soignantes douées « qui sont censées incarner les qualités féminines traditionnelles de la maternité, de la docilité et de l'empressement à plaire¹¹ » (Ehrenreich et Hochschild 2002, p.9) favorise, d'une part, la ségrégation occupationnelle et, d'autre part, renforce la racialisation de ce métier, poussant à placer ces femmes migrantes dans la « case » du travail domestique ou de soins, comme leur destination naturelle.

Par ailleurs, il est important de souligner que, bien que le travail domestique et/ou de soins comporte une forte composante émotionnelle, puisqu'il a pour objectif d'assurer un certain niveau de bien-être et d'harmonie, il convient de ne pas réduire notre attention au seul développement des sentiments d'amour dans le cadre de ce type d'emploi. Christelle Avril dans sa recherche sur les aides à domicile en France montre que ces travailleuses développent une diversité de sentiments qui peuvent être positifs ou négatifs, voire une certaine indifférence. En outre, elle souligne « qu'une spécificité du travail émotionnel est d'être à la fois relationnel et physique » (Avril 2014).

Or, le traitement par Arlie Hochschild de la notion de *global care chains* néglige le travail manuel, matériel et professionnel qui existe dans le travail reproductif (les tâches ménagères, ou la « charge mentale¹² ») ainsi que les pénibilités physiques et les

¹¹ C'est nous qui traduisons.

¹² Monique Haicault, « La gestion ordinaire de la vie en deux », *Sociologie de travail*, n° 3, 1984, p.268-277

contraintes relationnelles¹³. Ce point aveugle risque de faire percevoir le travail domestique une tâche accomplie « par amour pour quelqu'un » et non comme un véritable travail en soi. « Ce contrat sexuel dévalorise le travail de soins, en supposant que la rémunération est basée sur « l'amour », comme domaine de la morale, et non sur l'argent, comme domaine de l'économie » (Barker 2012, p.549).

c) Le foyer : un espace de rencontre entre groupes cloisonnés

Encarnación Gutierrez souligne que : « en externalisant le travail domestique à une autre femme, deux groupes sociaux qui vivent habituellement dans des espaces ségrégués se rencontrent dans l'espace privé du foyer. Nous pourrions dire que, en raison de leur besoin d'une personne pour faire le nettoyage, d'une nounou ou d'une aide à domicile, les maisons des professionnels de la classe moyenne s'ouvrent à un groupe social avec lequel ils n'ont aucun lien. Dans leur rencontre, ces deux groupes de femmes articulent et négocient leurs désirs, leurs besoins et leurs moments d'identification et de désidentification, partageant certains aspects liés à la construction sociale et à l'assignation de la féminité dans les foyers. Toutefois, ce point de départ commun est perturbé par les hiérarchies sociales qui façonnent leurs rencontres¹⁴ ».

Le foyer est l'espace où se configurent et se reconfigurent les interactions entre la famille employeuse et la travailleuse, qui, en plus de « négocier » les conditions de travail, s'adaptent aussi à ce qui est attendu dans le cadre de cette relation de travail : d'une part, la nounou apprend des formes et des styles d'organisation de la part de la famille employeuse, et d'autre part, la famille employeuse apprend des aspects du contexte culturel et social d'une travailleuse domestique migrante, dernier point est particulièrement visible dans le cas des nounous.

¹³ Avril, Christelle. (2014). Les aides à domicile : Un autre monde populaire. Paris : *La Dispute*. Sous presse

¹⁴ Encarnación Gutiérrez-Rodríguez, « Trabajo doméstico-trabajo afectivo: sobre heteronormatividad y la colonialidad del trabajo en el contexto de las políticas migratorias de la UE », *Revista de Estudios Sociales* [En línea], 45 | Janvier 2013, publié le 01 janvier 2013, URL: <http://journals.openedition.org/revestudsoc/7616> [consulté le 30 mai 2021]

5. Problématique : par-delà les *global care chains*

Cette enquête a pour objectif d'analyser les expériences des travailleuses domestiques latino-américaines à Paris, en tenant compte du contexte de la globalisation et des interactions développées au sein du travail domestique ou de soin rémunéré, en tentant de répondre aux questions de recherche suivantes : Que peut nous révéler les *global, care chains* sur les expériences des travailleuses domestiques latino-américaines en France ? ; Est-ce que l'amour est l'élément central des interactions des travailleuses domestiques, ou y a-t-il d'autres éléments dans ces interactions que la théorie n'a pas prévus ? et Quelle est la composition familiale des travailleuses domestiques migrantes, correspond-elle à ce qui est attendu par les *global care chains* ?

Nous nous concentrerons en particulier sur les trajectoires de vie de trois femmes latino-américaines : Carmen, Charito et Marina qui travaillent pour des familles françaises, en prenant soin de jeunes enfants ou de personnes âgées, ou en accomplissant des tâches ménagères. Dans cette recherche, nous passerons en revue leur parcours familial et professionnel avant leur départ —parce que comme l'écrit Sayad A. (1999) : « Immigrer, c'est immigrer avec son histoire, ses traditions, ses manières de vivre, de sentir, d'agir et de penser ; avec sa langue et sa religion ainsi que toutes les structures sociales, politiques, mentales, structures caractéristiques de la personne, et, solidairement, de la société, les premières n'étant que l'incorporation des secondes, bref avec sa culture¹⁵ »—, mais aussi pendant la préparation de leur voyage et au moment de leur insertion dans la nouvelle société et sur le marché du travail. Dans chaque histoire, nous trouverons des expériences particulières très différentes les unes des autres, mais avec des caractéristiques communes, car elles ont vécu des luttes personnelles, sociales et économiques similaires en tant que femmes migrantes : nous accorderons une attention particulière aux discours que chacune tient sur sa propre identité et la signification que chacune donne au travail qu'elles effectuent. Nous observerons enfin, comment se manifestent *les global care chains* et leur impact dans le développement personnel de chaque protagoniste.

¹⁵ Sayad A. (1999) La Double Absence. Des illusions de l'immigrée aux souffrances de l'immigré. Seuil, Paris p ; 18.

Par ailleurs, nous étudierons le rôle joué par la Congrégation religieuse en tant qu'élément commun aux trois portraits et d'une composante clé dans leurs stratégies pour réussir à *s'insérer* sur le marché du travail du *care* dans une nouvelle société.

Ce travail vise à montrer que les relations et interrelations familiales et personnelles autour du *global care chains* sont plus complexes que ce que cette même notion avait postulé à la base, avec des nuances et des cas qui ne s'inscrivent pas nécessairement dans les cadres originels de la théorie.

6. Plan du mémoire

Pour répondre aux questions posées ici, notre réflexion sera organisée en 5 volets.

Le premier chapitre sera consacré à la présentation de la trajectoire de recherche et la méthodologie adoptée pour mener cette enquête, à savoir : l'observation participante et des entretiens approfondis.

Ensuite, au chapitre II, nous contextualiserons le lieu qui a constitué la source principale de l'enquête de terrain, c'est-à-dire : la congrégation religieuse, en l'appréhendant comme un espace qui permet et facilite la socialisation des femmes migrantes latino-américaines. Dans ce chapitre, nous essayerons de répondre à la question portant sur le rôle que cette congrégation joue dans le processus d'intégration des travailleuses domestiques.

Les chapitres III, IV et V seront consacrés à la présentation des trajectoires de Carmen, Charito et Marina, des femmes latino-américaines aux parcours familiaux et sociaux différents, des histoires qui se croisent dans des nœuds communs tels que : la migration, la non-maîtrise du français, le travail domestique, le catholicisme ou leurs liens avec la congrégation ; des histoires qui bifurquent à des points tels que : l'obtention d'un diplôme, l'existence ou non d'une famille à charge et les histoires laissées dans leur pays d'origine. Comme le souligne Michael Herzfeld : « rassembler des personnes de classes et de cultures très différentes dans un cadre commun nous permet de rendre visibles des aspects de la vie sociale qui reposent sur, voire consistent en, l'invisibilité dans leurs contextes individuels » (Herzfeld 2015, p.19).

Chaque portrait sera accompagné de différentes observations effectuées dans le cadre du cours d'étude de la Bible, à la messe du dimanche ou lors de conversations informelles avec la protagoniste du portrait respectif.

Finalement, dans la conclusion, nous trouverons les réponses à nos questions de recherche, ainsi que certains points que nous considérons comme méritant d'être approfondis dans les recherches futures.

CHAPITRE I : TRAJECTOIRE DE L'OBJET DE RECHERCHE ET MÉTHODOLOGIE

Dans cette partie, je vais décrire le cheminement suivi depuis mon premier projet de recherche lors de ma candidature au Master 1 en Genre Politique et Sexualité à l'EHESS. En présentant mon expérience en tant qu'avocate en droit du travail et sécurité sociale et mon approche auprès du syndicat des travailleuses domestiques à Lima, il s'agira de montrer comment ce projet initial a évolué et s'est orienté vers une approche de plus en plus sociologique, au regard de mon parcours juridique.

Ensuite, je décrirai mon parcours dans la recherche d'un terrain pour mener mon enquête de première année de master, au cours de laquelle j'ai pu découvrir, lors d'une brève, mais fructueuse incursion en son sein, l'expérience d'une association de travailleuses domestiques latino-américaines à Séville, et d'autre part, j'ai adopté la méthode de l'observation participante, car j'ai travaillé en tant que nounou pendant un an pour deux familles (l'une française et l'autre franco-péruvienne), expérience qui m'a permis de mieux appréhender les particularités et les différences du travail domestique au Pérou ou en Amérique du Sud et « les services à la personne » qui comprennent les tâches liées au travail domestique rémunéré en France et j'ai mené deux entretiens auprès de travailleuses domestiques péruviennes. Cet ensemble constituait la matière de mon mémoire de première année de master et la base de la préparation du terrain pour le présent mémoire.

Dans un troisième temps, l'accent sera mis sur le terrain et la méthodologie de ce mémoire, pour la réalisation duquel j'ai enfin pu rencontrer une congrégation religieuse qui aide les travailleuses domestiques latino-américaines à Paris, qui se servent —à leur tour—des espaces fournis par la congrégation pour se socialiser et tisser des réseaux de contacts, de solidarité et de soutien commun. Dans cette section, je décrirai le premier contact, la négociation et le protocole employé lors des trois entretiens approfondis et j'expliquerai le but de l'adoption de ce type de méthode pour collecter, rassembler et produire les matériaux empiriques (Demazière 2008) qui m'ont permis de rédiger les trajectoires de vie de mes interlocutrices.

Les trois différents portraits que j'ai obtenus suggèrent que la théorie initialement proposée par Arlie Hochschild est réductrice, si bien qu'il apparaît nécessaire d'élargir l'approche afin de prendre en compte les caractéristiques variées observées dans les cas étudiés.

Je passerai également en revue les interventions d'observation participante que j'ai effectuées lors du cours d'étude de la Bible et après la messe du dimanche, qui m'ont permis : d'une part, d'observer les interactions et les types de liens construits entre elles, les points communs et les différences dans un groupe humain migrant, hispanophone, catholique et immergé dans le marché du travail domestique et des soins ; d'autre part, construire une relation de confiance avec ces femmes migrantes qui, lors des premières séances, me voyaient avec méfiance comme « la nouvelle » et d'ainsi réduire la distance sociale qui existe irrémédiablement, car malgré des caractéristiques communes comme le fait de parler espagnol, puisque nous sommes toutes des migrantes latino-américaines à Paris, ce n'est pas la même chose de vivre la migration en tant qu'étudiante en master qu'en tant que travailleuse appartenant à une classe populaire.

Certes, il s'agissait d'une relation asymétrique où je posais les questions et elles y répondaient, mais cette distance s'est considérablement réduite au fur et à mesure qu'elles devenaient plus courant de me voir impliquée dans leurs activités, notamment lorsqu'elles ont appris que j'avais également travaillé comme nounou. Enfin, pour compléter mon expérience de collecte de données, j'ai mené deux entretiens avec les religieuses responsables du Centre de promotion sociale, où j'ai été bénévole, afin de mieux comprendre leur travail missionnaire d'aide aux femmes migrantes à Paris. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de consacrer un chapitre entier comprenant des données historiques et à un tour d'horizon des services et des activités qu'elles offrent aux travailleuses domestiques, ainsi qu'à leurs propres activités d'autofinancement. Dans un dernier temps, je passerai en revue les limites que j'ai trouvées au cours des différentes étapes du déroulement de mon terrain.

1. L'idée de départ, au-delà de la dimension juridique

Ma motivation pour enquêter sur les travailleuses domestiques résulte du fait que j'ai constaté la forte discrimination et la précarité en termes de droits du travail dont sont victimes les travailleuses domestiques au Pérou. J'ai grandi à Cusco, une ville qui accueille des filles et des jeunes femmes migrantes des zones rurales pour les faire travailler comme domestiques dans les maisons des familles citadines. Ces dernières ne font pas forcément partie de la bourgeoisie : il suffit de proposer une assiette de nourriture, un toit et un accès à l'éducation pour avoir « *una empleada* » (travailleuse domestique). Cette pratique est connue comme « *padrinazgo* », une institution sociale pré-capitaliste et coloniale, qui vise à fournir de la main-d'œuvre domestique et infantile non rémunérée dans les zones urbaines et périurbaines du pays. Comme Eugene Baek (2008) le souligne : « L'histoire du travail domestique au Pérou a derrière elle une histoire de colonisation, de post-colonisation et de discrimination avec trois dimensions clés pour sa compréhension : la classe, l'ethnicité et le genre »¹⁶.

En exerçant comme avocate en droit du travail et sécurité sociale, j'ai eu l'occasion de connaître l'expérience de lutte des syndicats de travailleuses domestiques à Lima, qui se sont organisés pour lutter pour de meilleurs droits du travail et pour l'adhésion du gouvernement péruvien à la Convention 189 OIT, qui porte sur les travailleuses domestiques, adhésion qui s'est concrétisée le 26 novembre 2018. C'est dans le cadre de cette expérience, et sous l'effet de la motivation qu'avait suscitée en moi la capacité d'organisation de ces femmes —qui vivent pour la plupart dans des situations de précarité matérielle et sociale— qu'est né mon premier projet de recherche qui portait principalement sur les travailleuses domestiques. Initialement, mon approche se concentrait sur la sphère juridico-légale, des mots tels que : travail décent, droits du travail, asymétrie dans la négociation des conditions de travail, syndicat, prééminence du réel, convention 189 et loi spéciale pour les travailleuses domestiques constituaient les termes-clés de cette première étape de mon projet de recherche. Cependant, je voulais aller plus loin, me plonger dans des concepts sociologiques et mettre en œuvre des méthodologies qui ne sont guère employées dans le domaine juridique. J'ai donc décidé de passer d'une approche purement juridico-légale à une approche sociologique, afin de

¹⁶ C'est nous qui traduisons.

pouvoir comprendre et analyser les relations et les situations qui vont au-delà des normes légales.

Dans le cadre de mon premier projet de recherche, j'ai réalisé une série d'entretiens avec des acteurs clés qui, depuis différents secteurs, ont promu l'adhésion de l'État péruvien à la Convention 189. Dans un premier temps, j'ai pu interviewer la représentante du syndicat des travailleuses domestiques à Lima, qui a souligné la nécessité de s'organiser pour obtenir le respect de leurs droits, a également mentionné qu'au niveau national, il y avait très peu d'adhésions au syndicat : beaucoup de travailleuses ignorant l'existence du syndicat ou ayant peur d'avoir de problèmes avec leur employeur. D'autre part, j'ai réalisé un entretien avec le Directeur national du bureau des droits fondamentaux du Ministère du Travail du Pérou en 2018, qui a reconnu la nécessité d'adhérer à la convention 189, mais aussi de lancer des campagnes de sensibilisation et d'information auprès des familles employeuses, car une vision servile du travail domestique subsiste. Enfin, un troisième entretien a été mené avec une chercheuse qui travaille sur l'intersection des droits sociaux et du travail avec le genre, la race/ethnicité et la classe sociale. Grâce à elle, j'ai pu obtenir quelques pistes pour poursuivre mes recherches.

2. Sur les traces des travailleuses domestiques

Dans cette sous-section, je présenterai le cheminement exploratoire que j'ai effectué dans la recherche d'un espace pour développer mon terrain. Je résumerai mon passage dans une association de travailleuses domestiques à Séville, la collecte des entretiens et l'observation participante que j'ai réalisée pendant une année de travail en tant que nounou à Paris, matériaux qui, ensemble, ont constitué la base de mon mémoire de première année de master, prélude à ce mémoire.

a) Une association de travailleuses latino-américaines à Séville

En novembre 2018, je cherchais un lieu pour mener mon travail de terrain, j'étais récemment arrivée à Paris et ainsi que je l'ai mentionné précédemment, l'expérience du syndicat des travailleuses domestiques à Lima avait été un élément mobilisateur dans ma

quête d'un terrain présentant les mêmes caractéristiques. J'ai donc cherché pendant des semaines un syndicat de travailleuses domestiques à Paris, mais sans succès, ce qui m'a amenée à rouvrir les différents sujets possibles.

Ainsi, je découvre l'existence d'une association de travailleuses domestiques latino-américaines à Séville par le biais d'une *newsletter* publiée sur internet. J'ai ensuite réussi à entrer en contact avec la porte-parole, Paola (pseudonyme), une Péruvienne de 45 ans, diplômée en comptabilité et administration d'une université de Lima et travailleuse domestique à Séville depuis plus de 12 ans. J'ai également contacté deux ONG qui offrent une assistance juridique et psychologique aux femmes migrantes dans cette ville (Claver et Sevilla Acoge).

Afin de contextualiser la situation des travailleuses domestiques en Espagne, je voudrais commencer par souligner qu'il existe une discrimination réglementaire entre les travailleurs du régime général et les travailleuses du secteur du travail domestique, qui ne bénéficient pas de la protection du chômage ni de la protection contre le licenciement arbitraire, par exemple. Cette situation précaire a provoqué une série de manifestations de la part des travailleuses domestiques, qui continuent à se battre pour exiger que l'État espagnol adhère à la Convention 189 de l'OIT.

Dans l'entretien avec Paola, j'ai recueilli des informations sur les débuts de l'association, ses limites et les difficultés à s'organiser dans un pays étranger, avec des lois que ses membres apprenaient à connaître et en vivant souvent des situations dramatiques et violentes avec leurs employeurs. Elles souffrent non seulement de la précarité et du non-respect de leurs droits du travail, mais aussi d'une précarité morale, à savoir : rétention du passeport, insultes, travail non rémunéré et toutes formes de violences. Au moment de l'entretien, cette association comptait 80 membres, toutes latino-américaines, dont plusieurs se trouvaient en situation migratoire irrégulière.

Les travailleuses domestiques cumulent, en effet, une série de caractéristiques qui rendent leur mobilisation sociologiquement improbable (Avril 2009). Il s'agit de femmes immigrées qui ont vu dans le marché du travail domestique ou du *care* un moyen de générer des ressources afin de subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille dans leur pays, en se tournant vers un travail dévalorisé et considéré comme peu qualifié. Ce sont

des femmes qui travaillent souvent de manière informelle, sans contrat fixant clairement leurs tâches ou leurs horaires et leur rémunération, des travailleuses que leurs conditions les placent dans la marginalité et au bas de l'échelle sociale. Cependant, malgré si elles se trouvent isolées par rapport à d'autres groupes de travailleurs, ce sont précisément leur faible expérience politique antérieure et la précarité dans laquelle elles vivent et travaillent, qui les amènent à s'organiser autour d'une association où elles trouvent et construisent l'espace pour revendiquer leurs droits du travail et tisser des réseaux de solidarité et de protection en tant que groupe.

Cette association est autogérée, c'est-à-dire qu'elle ne reçoit de financement d'aucune autre organisation, son fonctionnement repose essentiellement sur le travail avec les réseaux de professionnels et les ONG qui aident les immigrants à Séville. Ses membres bénéficient principalement de renseignements juridiques sur leurs droits en matière de travail, et elles comptent également une avocate bénévole qui a porté devant le tribunal certains litiges spécifiques. D'autre part, elles ont promu la mise en place d'une plateforme de travail réunissant 17 organisations dans le but d'obtenir la reconnaissance de droits minimums pour les travailleuses domestiques.

En réponse à la situation de vulnérabilité dans laquelle elles vivent, Paola souligne les liens de solidarité qui se créent entre elles et se renforcent autour de l'association. Par exemple, elles se prêtent de l'argent, se passent le mot pour trouver un emploi, elles offrent même leur propre maison comme abri temporaire pour accueillir les travailleuses victimes de violence, en les accompagnant dans leur dépôt de plainte.

Ranime Alsheltawy (2019) a étudié l'expérience de l'organisation des travailleuses domestiques au Caire, dans le contexte de la révolution égyptienne : ces organisations naissent dans le but de défendre et de revendiquer les droits des travailleuses domestiques, originellement à l'initiative de militants de gauche et financée et soutenue par des ONG locales et des fonds internationaux.

Ces organisations constituent un lieu de socialisation pour les travailleuses domestiques, qui ont des expériences et des trajectoires de vie diverses. C'est justement cette diversité qui rend les formes d'engagement différentes, certaines participant plus publiquement et d'autres plus discrètement.

À l'instar des organisations étudiées par Alsheltawy au Caire, l'association des travailleuses domestiques de Séville est un espace de socialisation et permet de repenser les questions de genre, de classe et de *race* dans les sphères privée et publique.

b) Travailler comme nounou et gagner en légitimité, des pistes pour mieux comprendre le travail domestique à Paris

Le Code du travail français cumule les activités liées au travail domestique rémunéré dans son article D7231-1 sous le terme de « services à la personne ». Ces activités sont différenciées et chaque tâche relève d'une rubrique déterminée, à savoir : la garde d'enfants, l'assistance aux personnes âgées ou handicapées, et les services relatifs aux tâches ménagères.

Ce cadre normatif m'a conduit à réfléchir, sur le fait que le travail domestique s'accomplit de manière différente au Pérou et en Espagne, pays où il est courant qu'une travailleuse accomplisse tout genre de service domestique de manière polyvalente, et à aller au-delà des normes juridiques, c'est-à-dire : à privilégier les relations et les interactions qui se tissent autour des normes sociales dans lesquelles les travailleuses domestiques latino-américaines circulent dans la société parisienne.

Pour cette raison, j'ai décidé d'adopter la méthode de l'observation participante en travaillant comme nounou pendant un an. Dans ce but, j'ai mobilisé mes réseaux d'amis migrants rencontrés à l'université et j'ai créé un compte d'utilisateur sur une plateforme virtuelle qui propose des services de baby-sitting. Après une « session de formation » consistante à un appel téléphonique par une agente de l'entreprise, qui m'a posé des questions sur la manière de réagir à d'éventuels accidents avec les enfants, j'ai pu valider et activer mon profil.

Cette expérience m'a permis d'acquérir une expérience et des connaissances qui m'ont aidée par la suite à structurer et à formuler des questions pour mes enquêtées. J'ai également été amenée à me faire une idée plus réaliste des tâches liées à la garde d'enfants, de l'interaction et de l'échange de capital culturel entre les familles et la travailleuse, notamment des échanges linguistiques (espagnol-français).

D'autre part, le fait de connaître de première main le travail d'une nounou comme migrante, avec les difficultés à communiquer couramment en français et à me familiariser avec les coutumes et l'organisation d'une famille française, m'a amenée à développer une plus grande empathie avec les travailleuses domestiques. Ainsi, j'ai pris conscience de la nature isolée de leur travail, qui rend difficile la socialisation avec leurs pairs.

D'un point de vue général, cette expérience m'a aidée à réduire la distance sociale par rapport aux femmes dont j'ai étudié le parcours.

c) Un terrain difficile d'accès, mais qui est en train de s'ouvrir

Il a été difficile de trouver des personnes disposées à m'accorder un entretien ; cependant, j'ai réussi à contacter deux femmes péruviennes qui travaillaient dans le marché du travail domestique et du *care* à Paris.

C'est là que mon approche juridique a évolué vers une approche plus sociologique, passant du droit positif des normes légales et Conventions internationales qui protègent les droits des travailleuses à l'étude des trajectoires de vie, et s'appuyant sur la méthode de l'entretien biographique.

En conséquence, j'ai dessiné une grille d'entretien (voir annexe 2) avec des questions relatives au parcours familial au Pérou, à leur parcours migratoire, leur niveau de formation et leurs ressources matérielles et sociales pour *se débrouiller* dans une nouvelle société.

La négociation en vue d'un entretien s'est faite par téléphone. Il faut aussi souligner que je connaissais les deux femmes enquêtées auparavant et qu'elles ont posé peu de questions sur l'entretien lui-même, parce qu'elles connaissaient mon sujet de recherche grâce à nos échanges antérieurs. Les deux entretiens réalisés ont été enregistrés dans le respect de la déontologie du sociologue, c'est-à-dire en préservant l'anonymat et en garantissant la valeur exclusivement académique de l'entretien.

La principale limite observée dans cette série d'entretiens était la difficulté à déterminer un horaire de rendez-vous convenable du fait de leurs responsabilités professionnelles, familiales et personnelles. Il faut également noter que l'entretien avec l'une d'entre elles

s'est déroulé en trois sessions différentes pour un total de 6 heures d'enregistrement audio et dans trois endroits différents : dans un café, sur un banc dans une station de métro à la sortie de son travail et chez elle un matin quand ses enfants étaient partis à l'école, que l'autre entretien a eu lieu au domicile de ma enquêtée avec pour résultat 2 heures et 40 minutes d'enregistrement audio.

3. Enquêter les travailleuses domestiques latino-américaines au sein d'une Congrégation religieuse

Cette sous-partie est consacrée à décrire la négociation et le protocole d'enquête employé afin de mener les entretiens biographiques qui constituent l'objet d'étude du présent mémoire.

Au cours du mois de septembre 2019, j'ai eu la chance de faire la connaissance d'une Congrégation de religieuses catholiques que j'ai décidé de nommer : « Hijas de María », grâce au contact d'un collègue prêtre que j'ai connu dans un séminaire à l'EHESS dans le cadre de mes études de Master : il célébrait la messe le dimanche et animait les cours d'étude de la Bible une fois par mois.

À cette occasion, j'ai parlé avec la sœur supérieure de mon enquête en cours et de mon souhait de rencontrer les travailleuses domestiques qui assistaient au cours d'étude de la Bible ou à la sortie de la messe : ensuite, elle s'est intéressée à mon enquête et m'a mis en contact avec la sœur responsable du Centre de promotion sociale, et plus tard elle m'a donné un livre qui retrace l'histoire de la Congrégation. Lors de cette première visite, j'ai également pu rencontrer María (pseudonyme), une travailleuse domestique colombienne, qui participait régulièrement aux activités proposées par le Centre de promotion sociale et côtoyait également les autres travailleuses domestiques.

De cette manière, j'ai pu dessiner ma stratégie pour développer mon travail de terrain : d'une part, me familiariser avec les services et les activités proposés par le Centre de promotion sociale et, d'autre part, participer et fréquenter les espaces où je pouvais rencontrer des travailleuses domestiques et me rapprocher d'elles.

Ainsi, j'ai eu l'occasion de suivre le cours d'étude de la Bible de septembre à mars (avant la pandémie), au cours de laquelle cinq sessions d'observation participante ont été réalisées. Dans cet espace, notamment pendant la pause qui durait environ 30 minutes, les travailleuses domestiques profitaient de l'occasion pour partager un repas et parler de la situation politique dans leur pays, pour échanger des informations sur les démarches administratives en France ou pour se passer le mot sur un emploi. J'ai également pu assister à 19 messes dominicales, ce qui m'a permis d'observer les interactions entre les travailleuses domestiques, leurs enfants ou d'autres membres de leurs familles et la communauté religieuse, ainsi que « la vente de solidaire » qui avait lieu certains dimanches après la messe, et qui était principalement assuré par Andrea et Cécilia, deux travailleuses domestiques (nous décrivons de façon détaillée dans le chapitre suivant).

Parallèlement aux sessions d'observation participante, j'ai eu l'occasion de mener trois entretiens approfondis avec des femmes migrantes latino-américaines qui sont ou étaient engagées dans le travail domestique à Paris (voir annexe 1).

Il est important de souligner que les entretiens ont été menés en espagnol, car le premier contact a été établi dans cette langue et que la communication s'est développée dès le premier « ¡hola ! ». Pour la rédaction du mémoire, certains extraits et certaines phrases représentatives ont été traduits en français.

Nous nous sommes senties plus libres de nous exprimer en espagnol, puisqu'il s'agissait de notre langue maternelle commune. Il faut cependant souligner que Carmen (portrait N°1) et Marina (portrait N°3) maîtrisent désormais le français, et que seule Charito (portrait N°2) a encore des difficultés à s'exprimer en français.

La prise de contact pour chaque entretien s'est déroulée différemment selon la personne. Dans le cas de Carmen Huamán, elle s'est effectuée directement après le cours d'étude de la Bible. Au début, elle avait quelques doutes, mais finalement, après une semaine de réflexion, elle m'a accordé un entretien.

Dans le cas de Charito Martínez, le contact s'est établi un samedi où j'étais venue mener un entretien avec la sœur responsable du Centre de promotion sociale, où elle était passée à l'improviste pour dire bonjour. Au cours de cette rencontre, et après avoir écouté ses anecdotes sur un emploi qu'elle venait de trouver, je lui ai parlé de mon travail de recherche et elle a accepté de m'accorder un entretien. Au début, elle ne m'a pas posé de

questions, et après un mois de conversation au téléphone, nous avons pu effectuer l'entretien. Pendant ce mois de va-et-vient, j'ai pu lui expliquer le protocole de recherche, puis j'ai répondu à ses interrogations, qui visaient essentiellement à s'assurer l'anonymat et la protection de ses données.

Dans le cas de l'entretien avec Marina Bueno, le contact a été établi grâce au contact d'une religieuse. Marina assiste régulièrement à la messe dominicale, mais ne participe pas aux séances d'étude de la Bible. C'est au mois de novembre que je lui ai proposé de m'accorder un entretien, mais nous avons dû reporter la date plusieurs fois (jusqu'en janvier) à cause de la grève des transports. Seul cet entretien a été réalisé chez elle, les deux précédents ayant eu lieu dans un *Starbucks*.

Par ailleurs, il faut noter aussi que j'ai essuyé deux refus d'entretien, alors que dans un premier temps, les personnes concernées avaient accepté. Leurs réponses sont limitées par le fait qu'elles ne veulent pas se souvenir des passages durs et difficiles de leur parcours familial ni de leur trajectoire migratoire.

Les trois entretiens ont été enregistrés ; préalablement, le protocole de recherche et la nature académique des entretiens ont été expliqués, c'est-à-dire qu'avant le développement de l'entretien lui-même, j'étais celle qui répondait aux éventuelles questions qui surgissaient et clarifiait les doutes.

Par ailleurs, deux entretiens ont été menés auprès des religieuses responsables du Centre de promotion sociale et du Foyer (voir annexe 3). Ces deux entretiens ont revêtu un caractère référentiel pour découvrir et comprendre les services proposés aux travailleuses domestiques. Ces échanges ont contribué à me donner une idée plus claire du travail missionnaire et j'ai consacré un chapitre à la description de l'espace depuis lequel j'ai pu observer et rencontrer des travailleuses domestiques.

4. Limites de notre enquête

L'une des principales difficultés que j'ai rencontrées au cours de mon travail de terrain est liée à la possibilité très limitée de trouver des personnes disposées à m'accorder un entretien, notamment dans le cas des entretiens biographiques, qui sont tout à fait particuliers, car des enquêtées peuvent avoir le sentiment que certaines questions sont

« invasives ». Mais, au-delà de la difficulté de trouver des personnes prêtes à participer à ce type d'entretien, il y a aussi la difficulté de trouver des travailleuses domestiques concentrées en un seul lieu (à moins qu'il ne s'agisse d'un syndicat ou d'une association de travailleuses). Fondamentalement, cette limitation résulte du fait que ce type de travailleuses sont itinérantes, que leur lieu de travail sont des maisons privées : il s'agit de femmes qui vivent souvent dans une situation de précarité matérielle et morale. Comme le note Caroline Ibos (2012) dans le cadre de sa propre recherche : *« les nounous sont itinérantes ; elles savent se dissoudre dans le tumulte parisien sans laisser de traces. La précarité de leur emploi, leur errance d'une chambre de bonne sous les toits à un studio en lointaine banlieue, le changement d'opérateur téléphonique au gré de factures impayées révèlent leur fragilité et renforcent leur solitude »*.

Par ailleurs, il ne nous a pas été possible de réaliser autant d'entretiens approfondis que nous l'aurions souhaité en raison du contexte politico-social que nous vivions à ce moment-là à Paris : la grève des transports (de décembre 2019 à fin janvier 2020) qui limitait les déplacements, notamment pour les travailleuses domestiques, qui devaient partir rapidement pour rentrer chez elles après leur journée de travail, et la pandémie dont l'arrivée imminente a finalement empêché la négociation d'un entretien avec Lina (pseudonyme), une travailleuse colombienne rencontrée chez Marina.

CHAPITRE II : LA CONGRÉGATION RELIGIEUSE, UNE SCÈNE DEPUIS LAQUELLE OBSERVER ET RENCONTRER DES TRAVAILLEUSES DOMESTIQUES

1. Histoire de la Congregation

a) Une congrégation de religieuses espagnoles à Paris en 1926

Les religieuses de congrégation « Hijas de María » ont commencé leur travail missionnaire à Madrid en 1876, dans le but de répondre aux besoins des jeunes filles qui émigraient des zones rurales vers les villes à la recherche d'un travail, et qui se retrouvaient sans domicile et sans moyens de subsistance, et venir en aide aux travailleuses domestiques.

Elles ont ouvert leurs portes à Paris en 1926, sur un site stratégiquement situé dans un quartier bourgeois du XVI^{ème} arrondissement, qui concentre une forte demande de travail domestique.

À ses débuts, cette congrégation a principalement aidé les nombreuses femmes migrantes espagnoles engagées dans le travail domestique, des femmes qui arrivaient sans parler un mot de français et dont beaucoup n'avaient pas achevé leurs études : désormais, les bénéficiaires sont principalement des femmes migrantes hispanophones d'Amérique latine.

Afin de mieux comprendre le contexte migratoire espagnol, il faut rappeler ici le tableau brossé par Natacha Lillo (2006) : « Pendant la période de l'entre-deux-guerres, l'immigration espagnole en France est toujours en troisième position, derrière l'immigration italienne et belge, puis italienne et polonaise : en 1931, près de 352 000 Espagnols vivent en France, auxquels il faut ajouter les 140 300 déjà assimilés, parce

qu'ils ont été naturalisés ou mariés à un Français ou parce qu'ils sont nés en France et bénéficient du *ius sol* ». ¹⁷

À partir de l'analyse de recensements de population de 1968 et 1975, Michèle Guillon (1984) met quant à elle l'accent sur le fait que : « à Paris, les Espagnols, contrairement aux Algériens, vivaient dans les quartiers les plus élégants en raison de leur prééminence dans le service domestique ». ¹⁸

Ainsi, dans un contexte historique marqué par les dictatures, les guerres, l'instabilité politique et économique, les migrantes de l'époque —et celles d'aujourd'hui— sont parties à la recherche de travail et de possibilités d'améliorer leur situation. Face à cette réalité, la Congrégation des religieuses a représenté une sorte de pont de communication entre « l'Espagnol » ou « l'Hispanique » et la société d'accueil, la France.

b) La congrégation aujourd'hui

L'Insee estime que les migrants en France en 2019 représentent 9,9 % de la population totale, dont 5,4 % de migrants en provenance des Amériques et de l'Océanie ¹⁹. La part de ces derniers est sans aucun doute minoritaire dans l'univers migratoire actuel en France. Malheureusement, il n'a pas été possible de trouver des informations désagrégées qui nous permettraient d'estimer le nombre de migrants latino-américains impliqués dans le travail de services à la personne en France, notamment à Paris.

En revanche, grâce au registre du Centre de promotion sociale de la Congrégation, nous savons qu'au cours de l'année 2019, elles ont accueilli 704 femmes, majoritairement latino-américaines, qui ont principalement besoin d'être accompagnées dans la recherche d'un emploi, d'obtenir des renseignements permettant d'effectuer une demande d'aide médicale de l'État (AME), de suivre les cours de français dispensés par les bénévoles au

¹⁷ Natacha LILLO, « La emigración española a Francia a lo largo del siglo XX: una historia que queda por profundizar », *Migraciones y Exilios*, 7, 2006 p. 159-180. (C'est nous qui traduisons).

¹⁸ Michèle GUILLON : « Français et étrangers dans l'agglomération parisienne », en NOIN D. : Géographie sociale, Actes du colloque de Lyon des 14-16 octobre 1982, Éd. D. Noin, Paris : 1983; Atlas des Parisiens, Masson, Paris : 1984.

¹⁹ Insee, *estimations de population 2019*, https://www.insee.fr/fr/statistiques/3633212#tableau-Fcontinent_radiol (Données recueillies le 23 avril 2021)

siège de la Congrégation et, dans une moindre mesure, de bénéficier d'une aide alimentaire.

Actuellement, leur travail missionnaire comprend deux espaces : le Foyer, destiné à héberger des jeunes étudiantes de différentes nationalités, qui constitue la principale ressource financière de la communauté et le Centre de promotion sociale, son autre « ligne d'action ».

Cette congrégation est constituée d'une communauté de 17 sœurs, dont une est française, deux italiennes, deux burkinabées et douze espagnoles. Toutes parlent espagnol : c'est comme une petite enclave espagnole dans un quartier bourgeois parisien.

Les tâches d'administration et de gestion dépendent de l'organisation interne sachant que ce sont les mêmes religieuses qui se relaient également dans les tâches de nettoyage, de cuisine et de buanderie. En complément, il y a une administratrice française salariée qui vient trois fois par semaine et un économiste français retraité bénévole qui apporte son aide deux fois par mois. Il y a en outre deux femmes de ménage (une colombienne et une espagnole) et ainsi qu'une gardienne portugaise qui est chargée de tenir un registre des visites.

Après avoir précisé les deux lignes d'action de la Congrégation et sachant que le Centre de Promotion Sociale est le lieu qui accueille, par excellence, les travailleuses domestiques, nous avons décidé de concentrer notre attention et de privilégier une étude plus approfondie de cet espace.

2. À la découverte du Centre de promotion sociale

Lors de ma première visite, j'ai remarqué qu'il n'y avait aucune signalisation indiquant la présence d'une congrégation religieuse ou d'un centre d'aide sociale. Ce dimanche-là était un jour de fête, car c'était la prise d'habit d'une novice colombienne qui, j'allais l'apprendre plus tard, avait découvert sa vocation alors qu'elle était étudiante et logeait dans le Foyer.

Les religieuses ont organisé une réunion pour fêter la nouvelle novice dans une salle située à côté de la chapelle. Parmi les personnes présentes, il y avait ses parents, la communauté religieuse et quelques personnes qui sortaient de la messe. Ce soir-là, mon

camarade d'études, le prêtre, m'a présenté Maria (pseudonyme), une Colombienne de 59 ans qui vit à Paris depuis plus de 20 ans, après avoir dû fuir Bogota à cause de la violence et de la menace des FARC, à l'origine administratrice de profession et nounou à plein temps. J'ai également pu me présenter à la mère supérieure, à qui j'ai parlé de mon travail de recherche, et elle a autorisé sœur Antonia, la mère responsable du Centre de promotion sociale, à m'accorder un entretien.

Suite à ma première visite, j'ai pu commencer mon travail d'immersion sur le terrain. Ainsi, tous les dimanches de septembre à mars (avant la pandémie), j'assistais à la messe et au cours d'étude de la Bible.

J'aurais souhaité pouvoir observer d'autres types de rencontres, mais, au moment de cette enquête, des travaux de construction étaient en cours pour agrandir le foyer, qui a une capacité d'accueil de 130 jeunes étudiantes. En raison de ce chantier, l'espace du centre de promotion sociale a été réduit, et de nombreuses activités destinées aux loisirs et à la récréation des migrants ont été annulées (théâtre, karaoké du dimanche, repas préparés en commun dans la salle à manger). Ces activités se déroulaient le dimanche, car c'est le jour de repos des travailleuses domestiques. Même s'il ne m'a pas été possible de participer à l'une de ces activités de loisirs, les entretiens réalisés évoquent des souvenirs de « *ces jours de joie et de rires* ».

(...) « Avant (les travaux), elles (les religieuses) organisaient des activités pour passer un bon moment, elles faisaient des tombolas, des spectacles de musique, nous avons cherché des musiciens, elles ont un grand et beau théâtre. Les immigrantes espagnoles étaient celles qui faisaient le plus d'activités, elles fournissaient des costumes pour faire des fêtes costumées. Nous avons tous participé : en jouant, en chantant ou en récitant un poème. Après la messe, nous nous détendions et avions une saine distraction. Nous avons également mené des activités de collecte de fonds pour acheter un bon microphone, un bon haut-parleur, par exemple » (...)

Extrait d'entretien de Carmen, dimanche 20 octobre 2019

(...) « Ici, nous avons fait beaucoup d'activités théâtrales, les migrants ont participé et nous aussi (les religieuses), une fois je me suis déguisée en clown, c'était très drôle (rires) » (...)

Extrait d'entretien avec sœur Beatrice, décembre 2019

Ces activités ludiques, ainsi que les voyages périodiques qu'elles effectuent pour découvrir d'autres paysages de France, représentent pour de nombreuses femmes migrantes les principales occasions de se distraire du travail quotidien de la garde des enfants et des personnes âgées, ainsi que de visiter d'autres villes de France. Pour les religieuses, cela représente la même possibilité de sortir et d'explorer d'autres endroits en dehors de leur travail missionnaire.

Par ailleurs, au début, les religieuses organisaient des ateliers liés aux tâches domestiques, comme le repassage, le lavage du linge et les ateliers de cuisine, car selon sœur Antonia, « les Françaises ont une façon particulière d'entretenir les vêtements ou de cuisiner et les femmes qui viennent doivent apprendre à faire ce travail à la manière française ».

Cependant, ces ateliers, animés par les religieuses et les travailleuses domestiques les plus expérimentées, n'ont plus lieu, et au moment des entretiens, seuls le cours de français et le cours d'étude de la Bible étaient proposés.

Le Cours de français élémentaire est animé par des bénévoles français, généralement des voisins retraités, qui s'occupaient de deux groupes d'environ 20 étudiants migrants. Il s'agit de femmes et d'hommes latino-américains qui suivent des cours avant ou après leur travail : nounous, femme de ménage, aides à domicile ou ouvriers du bâtiment.

(...) « Beaucoup venaient la nuit, avec leurs vêtements sales après avoir travaillé sur les chantiers, sans avoir bien mangé et s'endormaient dans les classes » (...)

Extrait d'entretien avec sœur Antonia, décembre 2019

D'après les religieuses consultées, très peu de ces élèves suivent régulièrement les cours : certains abandonnent après le troisième ou le quatrième cours, d'autres n'y assistent que par intermittence, privilégiant les heures de travail qu'ils peuvent obtenir au détriment des cours.

Ce cours de français avait un coût de 40 euros par an, bien que ce tarif soit seulement indicatif, car certains élèves n'avaient pas les moyens de couvrir ces frais, ce qui ne les empêchait pas de participer à certaines sessions.

Les ateliers de français se déroulaient dans la même salle où se donnait le cours d'étude de la Bible un dimanche par mois, un espace que les religieuses et les migrants appellent : « Los leones », car à la porte il y a deux statues en bois représentant les lions qui les accueillent.

Le cours d'étude de la Bible est animé par un prêtre un dimanche par mois, les séances étaient données en espagnol et étaient suivies par une moyenne de 17 personnes, toutes des femmes latino-américaines exception faite de 2 hommes (toujours les mêmes) et une unique occasion, j'ai vu un Français qui a pu assister à la session d'étude biblique en espagnol, mais a donné son opinion en français.

Le cours durait environ 3 heures, pendant lesquelles des versets spécifiques étaient étudiés et chaque participant devait apporter sa Bible. Au milieu, il y avait une pause d'environ 30 minutes. C'était le moment de mettre en commun la nourriture : chaque participant apportait quelque chose, des cookies, des jus de fruits, des desserts de son pays, du café. Les femmes profitaient également de l'occasion pour vendre et acheter des objets entre elles. Autour du repas, il est fréquent de les entendre parler de la situation politique dans son pays respectifs. Un migrant peut être physiquement dans le pays d'accueil, mais son cœur et son esprit sont toujours dans son pays d'origine, surtout s'il a laissé sa famille derrière lui.

Un autre sujet de conversation récurrent parmi les femmes concerne leur travail ainsi que leurs projets pour les vacances : certaines en profiteront pour rendre visite à leurs frères et sœurs dans leur pays, d'autres « *ne feront rien, resteront couchées* ». Elles parlent de leur santé et entre elles se recommandent des recettes maison. La politique française ne leur est pas indifférente. Ainsi, dans le cadre de la grève des transports de novembre et décembre 2019, je les ai entendues donner leur avis sur celle-ci : certaines ont dit qu'elles avaient dû quitter leur travail rapidement pour prendre un train afin de rentrer chez elles ; certaines étaient en faveur de la grève et d'autres se sont plaintes du préjudice que constituait le temps qu'elles investissaient dans les transports ; j'ai même pu entendre comment Emilia a comparé cette grève avec les grèves en Colombie :

« à Bogota, c'est impossible qu'une grève dure aussi longtemps, ils font du mal aux travailleurs ».

Extrait du journal de terrain, dimanche 24 novembre 2019

S'il existe une sorte de solidarité et de lien entre les immigrants qui échangent des informations sur les procédures administratives et la vie quotidienne dans une nouvelle société, il existe aussi des sous-groupes dans lesquels certains sont plus amis que d'autres. Par exemple, j'ai entendu une fois comment le groupe de Carmen, qui assistait plus fréquemment à la messe et aux cours de la Bible, a critiqué un jeune Vénézuélien, disant qu'il était venu uniquement pour profiter des contacts des religieuses et qu'il n'était pas un bon travailleur. Ce garçon était le plus jeune du groupe et participait régulièrement aux activités proposées par la Congrégation, mais il n'a jamais réussi à s'intégrer à la classe.

Après les cours d'étude de la Bible, tous étions invités à la messe, qui était célébrée en espagnol par le même prêtre. La messe a été suivie par un plus grand nombre de personnes : quelques jeunes étudiantes qui vivaient dans le foyer, des voisins du quartier et d'autres travailleuses domestiques avec leurs enfants. C'était aussi le moment d'être en contact avec toute la communauté des religieuses, qui après la messe disaient au revoir à chaque participant et l'atmosphère de confiance qui existait était perceptible. Souvent, elles saluaient les gens par leur nom, ou leur posaient des questions sur leur journée, leur famille ou les problèmes rencontrés.

Après la messe se forment de petits groupes qui discutaient dans le couloir ou dans le jardin. Certains dimanches, elles organisent des « *ventas solidarias* » (ventes de charité), une espace proposée par le Centre de promotion sociale mais Andrea et Cecilia (respectivement, péruvienne et équatorienne et toutes les deux nées à Paris), sont chargées de faire les transactions financières d'accueillir les autres migrantes qui viennent chercher des vêtements en bon état, affaires de cuisine, jouets ou livres, objets qui sont donnés aux religieuses par les riches voisins du quartier ou par les jeunes étudiantes qui quittent la résidence. Il s'agit des objets qu'elles trouvent suffisamment utiles pour leur donner une seconde vie. L'argent collecté est remis à sœur Antonia, qui a une confiance absolue en elles.

Andrea et Cecilia jouent un rôle actif dans le Centre de promotion sociale, elles sont pratiquement le bras droit de sœur Antonia, elles tiennent l'inventaire des objets donnés

et vendus, elles participent à cet espace depuis plusieurs années, elles sont amies et ont bénéficié à un moment donné de l'aide et des contacts du Centre. Malheureusement, je n'ai pas pu mener d'entretiens avec elles, car elles avaient changé d'avis un jour après m'avoir donné leur accord pour un entretien. Ainsi, j'ai reçu deux SMS, l'un après l'autre, expliquant qu'elles avaient eu mieux réfléchi et qu'elles ne voulaient pas se remémorer les moments difficiles et tristes de leur parcours migratoire.

3. Accueillir des migrantes qui cherchent un emploi

Chaque jour des femmes se rendent au Centre de promotion sociale à la recherche d'un emploi ; la plupart d'entre elles viennent d'arriver et ne parlent pas un mot de français : elles disposent donc de très peu d'outils pour s'organiser. Ces femmes arrivent à la suite des recommandations d'autres migrants ou parce qu'elles sont allées à l'Église de la Mission Espagnole située dans la rue de la Pompe qui offre également des aides aux migrants hispanophones. Comme l'ai déjà signalé, il n'y a pas de panneau indiquant qu'il y a un Centre de promotion sociale à cet endroit : les femmes migrantes viennent par le bouche-à-oreille. De leur côté, les familles du quartier demandent aux religieuses de leur recommander une nounou, ou une personne pour faire le nettoyage ou assurer la garde d'un adulte dépendant (aide à domicile).

Une fois qu'une migrante est arrivée au le Centre de promotion sociale, sœur Antonia l'accueille et a un bref entretien avec elle ; après, elle remplit un formulaire avec ses données personnelles (nom, prénom, âge, nationalité, adresse, numéro de téléphone, expérience dans le travail domestique ou dans le secteur des services à la personne, niveau de français, situation migratoire et disponibilité pour travailler) ; ensuite sœur Antonia enregistre ces informations dans son ordinateur. Au final, il faut généralement entre 5 et 10 jours pour lui proposer un emploi ou au moins un petit boulot.

(...) « Je dois les appeler, car la plupart d'entre elles ne peuvent pas payer un appel téléphonique, beaucoup changent de numéro de téléphone parce qu'elles ne peuvent pas se permettre de payer leurs factures de téléphone, ou elles n'ont pas de téléphone du tout. Le titre de transport signifie aussi des frais, il est normal qu'elles ne reviennent pas avant d'avoir de l'argent ou un rendez-vous de travail dans le quartier » (...)

Les offres d'emploi arrivent par mail, par téléphone ou lors de visites de familles du quartier qui ont besoin d'une nounou, d'une femme de ménage, d'une personne pour aider les personnes âgées ou même promener les chiens. Ces familles savent que les religieuses aident les femmes migrantes à trouver du travail dans le secteur domestique et elles l'apprennent aussi par le bouche-à-oreille.

Le Centre de promotion sociale devient alors une sorte de passerelle qui met en contact une travailleuse domestique avec une famille française qui demande ces types de services. Après ce contact, sœur Antonia fait régulièrement des appels de suivi auprès de la famille et de la travailleuse.

Il y a des cas où les migrantes souhaitent obtenir des renseignements sur les démarches à effectuer en vue de l'obtention de l'Aide Médicale²⁰. Afin de répondre à ces demandes, le Centre de promotion sociale contacte la CPAM du lieu de résidence de la migrante et l'accompagne dans le remplissage des formulaires et la préparation du dossier de demande.

Enfin, dans des cas particuliers et spécifiques, les religieuses peuvent accueillir les migrantes en situation de difficulté et d'urgence et leur fournir un hébergement temporaire, de la nourriture et des vêtements : c'est le cas de Carmen (portrait N°1), par exemple.

Comme les nounous latino-américaines du Parc Pebble dont parle Amada Armenta (2009) ou les nounous ivoiriennes que se rencontrent dans le square, décrit par Caroline Ibos (2012), ces femmes, les protagonistes de mon enquête, trouvent dans les espaces de la Congrégation un lieu pour se socialiser. Ce dernier, à la différence de ceux qui sont étudiés dans les travaux de recherche mentionnés, s'organise particulièrement autour des activités et des services d'aide d'une congrégation religieuse.

Au-delà de ces activités, qui s'inscrivent manifestement dans le cadre d'une mission religieuse, il est possible de voir comment les migrantes, qui sont pour la plupart des travailleuses domestiques, « s'approprient » certains espaces et les font leurs, comme au moment où elles partagent un repas lors de la pause du cours d'étude de la Bible, et en profitent pour échanger des informations sur les emplois, ou les procédures concernant la

²⁰ L'aide médicale de l'État (AME) est un dispositif permettant aux étrangers en situation irrégulière de bénéficier d'un accès aux soins. Elle est attribuée sous conditions de résidence et de ressources.

migration, ou même pour vendre et acheter des desserts ou des objets artisanaux fabriqués de leurs propres mains. Elles tissent des liens de familiarité, des réseaux qui, pour les migrantes qui sont loin de leur famille, représentent souvent un espace de soutien émotionnel, car elles peuvent « s'identifier » à d'autres migrantes ayant des expériences similaires, avec leurs différences et particularités, mais qui, en fin de compte, sont immergées dans une expérience de migration et de travail domestique. Il faut encore évoquer l'expérience de socialisation de Cécilia et Andrea, qui gèrent les « *ventas solidarias* », et qui sont approchées par les personnes qui veulent y acheter quelque chose, activité dans laquelle elles interviennent presque plus activement que les religieuses elles-mêmes. Dans ce dernier exemple, les deux femmes sont devenues des références pour passer le mot aux autres migrants sur les objets disponibles à la vente.

Une particularité que je trouve intéressante dans les cas étudiés par Armenta et Ibos est que les travailleuses domestiques se rencontrent dans des espaces publics pendant les heures du travail et elles mettent en œuvre un travail collectif, où elles s'entraident en s'occupant des enfants de chaque nounou, profite des moments pour fêter des anniversaires et partager des repas, ou pour se donner des conseils pour le travail, ainsi améliorer leur capacité à négocier leurs conditions du travail.

Laetitia Carreras utilise le terme « collectif de travail différé » (2008), pour décrire les espaces de rencontre des travailleuses domestiques. Dans son enquête, elle a mené 14 entretiens avec des femmes latino-américaines, qui effectuent des travaux domestiques à Genève et qui n'ont pas de statut migratoire régulier. Dans cette « collective de travail différé », les travailleuses domestiques se rencontrent de manière informelle, en dehors de leurs créneaux du travail, dans le but de passer des moments ensemble et d'échanger des informations sur la vie quotidienne à Genève. Elles parlent de leurs conditions de travail : ce genre d'informations leur permet de les améliorer, c'est-à-dire : d'obtenir un contrat de travail et des avancées sur leur rémunération, les horaires de travail, les tâches à accomplir, le remboursement du titre de transport, des congés et jours de repos. Il convient de ne pas oublier que la négociation des conditions de travail dans le cas des travailleuses domestiques est fortement asymétrique.

L'expérience de la socialisation des travailleuses domestiques migrantes est diverse et hétérogène, comme le montrent les études citées. Dans le cas qui nous intéresse, il s'agit de la socialisation des femmes migrantes hispanophones, notamment latino-américaines,

qui se rassemblent autour de la religion catholique. Certaines d'entre elles ont bénéficié de l'aide de la Congrégation religieuse à leur arrivée à Paris et ont continué à assister à la messe ou à des cours d'étude de la Bible. Ce sont des espaces qui, bien qu'ils se développent autour de la religion catholique, donnent aussi lieu à l'émergence « d'espaces appropriés » par elles, où elles échangent des objets et des informations qui n'ont rien à voir avec la religion, mais plutôt avec la vie quotidienne et où elles se détendent. Il s'agit également d'un espace pour recevoir une sorte de soutien émotionnel et créer un lien de solidarité.

CHAPITRE III : Carmen Huamán Condori, péruvienne, 50 ans : du travail du *care* au travail qualifié de prise en charge des enfants

1. Introduction : La rencontre

J'ai eu la chance de faire la connaissance de Carmen un dimanche d'octobre de 2019, dans le cadre d'un cours d'étude de la Bible dispensé au siège de la congrégation « Hijas de María ». La première fois que je l'ai vue, j'ai eu l'impression qu'elle était très ouverte et bavarde : elle s'est approchée de moi et nous avons commencé à discuter. Puis nous nous sommes rendu compte que nous étions toutes les deux originaires de Cusco, ce qui nous a permis d'avoir plus de sujets de conversation, et de partager une sorte de nostalgie née de notre rencontre.

Carmen était un peu curieuse de savoir ce que je faisais à Paris et voulait savoir si j'avais besoin de quelque chose. J'ai alors commencé à lui parler de mes études à Paris et je lui ai demandé si elle voulait m'accorder un entretien. Elle m'a répondu qu'elle y réfléchirait et qu'elle me répondrait la semaine suivante après la messe du dimanche.

(...) « Il y a certains événements dans ma vie qui sont difficiles et pénibles à se rappeler, je ne suis pas sûre de pouvoir me les remémorer maintenant » (...)

Journal de terrain, dimanche 6 octobre 2019

Le dimanche suivant, nous nous sommes retrouvées à ramasser les livres de chants de la messe et elle m'a dit d'emblée qu'elle acceptait de faire un entretien le dimanche 20 octobre, avant la messe.

Ainsi, nous nous sommes donné rendez-vous une semaine plus tard dans un café à 5 minutes à pied de la Congrégation. Carmen m'a indiqué l'adresse et a choisi le lieu et l'heure.

(...) « Le 20 octobre à 15 heures, nous nous sommes rencontrées dans un McDonald's. Tôt le matin, Carmen m'a appelée pour confirmer notre rendez-vous et pour vérifier les derniers détails. Je suis arrivée en avance pour bloquer une

table, afin d'éviter toute interruption et que notre conversation se déroule dans les meilleures conditions. » (...)

Journal de terrain, dimanche 20 octobre 2019

Carmen est arrivée avec 10 minutes en retard. Elle m'a raconté qu'elle était en train de téléphoner à sa sœur parce que le dimanche était jour d'appel avec sa famille. Elle m'a expliqué qu'elle était très prise les autres jours, car elle travaillait beaucoup. Elle n'avait du temps que le dimanche.

Au moment de l'entretien, Carmen a 50 ans, mais elle a l'air plus âgée, elle porte de grosses lunettes et est bien habillée.

2. Le parcours

a) L'enfance et la famille de Carmen à Cusco

Carmen est née à Cusco en 1970, une ville située dans les Andes péruviennes. Il s'agit de la 7^e ville la plus peuplée du Pérou, avec une population de 415000 habitants selon le recensement de 2017 mené par l'INEI²¹. Elle est reconnue par l'UNESCO comme Patrimoine Culturel Mondial. Une de ses activités principales est le tourisme et l'agriculture, et elle se caractérise par un fort attachement à ses expressions culturelles et religieuses, le catholicisme et le syncrétisme andin.

Ses parents sont également originaires de Cusco, elle est la 5^{ème} fille d'une fratrie de 6, son père avait deux emplois, en tant que mécanicien indépendant et au ministère des Transports du Pérou. Sa mère tenait une petite épicerie chez elle et était chargée d'élever ses enfants. Les tâches domestiques étaient réparties entre sa mère et ses frères et sœurs.

Carmen et sa famille ont vécu dans une grande maison avec jardin et terrasse de l'avenue Antonio Lorena, juste à côté du Centre Historique. Ses parents n'avaient pas une bonne relation de couple. Elle me raconte que son père était un homme très macho et abusif.

²¹ Institut national de la statistique et de l'informatique du Pérou.

Ses frères étudiaient dans l'école « San Francisco », une école privée, catholique réservée aux garçons, tandis que Carmen et ses sœurs étudiaient dans l'école « María de la Mercedes », une école privée, catholique pour filles. Elle se souvient qu'ils ont vécu une enfance normale au sein d'une famille de classe moyenne.

(...) « Je veux dire, nous côtoyions des gens qui avaient de l'argent et puis on est tombé au fond, on n'avait plus rien, parce que mon père a perdu la tête à cause d'une femme plus jeune, il nous a abandonnés. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Tout au long de l'entretien, elle souligne la force de sa mère qui les a éduqués et a assuré la survie financière du foyer, puisque son père, bien qu'ayant deux emplois, ne contribuait qu'à payer les frais de scolarité. Les dépenses liées à l'habillement, de nourriture, de santé et autres étaient entièrement couvertes par sa mère, qui, outre la gestion de l'épicerie, cuisinait et vendait des plats traditionnels le week-end.

Le père de Carmen était un homme qui se caractérisait par des idées machistes et conservatrices :

(...) « Mon père m'a tellement surveillée ! Un homme macho, un homme avec des idées très brutales, un homme égoïste, je pense que mon père a été méchant. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Son père était agressif, elle se rappelle qu'il l'a frappée plusieurs fois. La violence physique, verbale et psychologique était présente tout au long de son enfance et de son adolescence. Quand elle avait 13 ans, son père les a quittés, et a formé une autre famille. Il n'a plus assumé aucune responsabilité financière vis-à-vis d'elle et des autres enfants.

Carmen n'a pas de bons souvenirs de son père, en revanche elle est émue lorsqu'elle parle de sa mère :

(...) « J'ai vu ma mère travailler. Moi, je l'adorais, elle travaillait dur pour nous habiller et nous donner de la nourriture, c'était une bonne cuisinière, très travailleuse, mon père lui faisait du mal. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Quand le père les a quittés, les enfants sont partis à Trujillo, une ville du nord du Pérou. Ils se sont installés là-bas, car leur sœur aînée y vivait avec son mari. C'est elle qui les a hébergés.

Carmen et ses frères ont ainsi quitté Cusco et leur vie de famille de classe moyenne. Leur père a récupéré la maison où ils vivaient et leur mère a engagé une procédure judiciaire pour récupérer une partie des biens, mais ils ont tout perdu. Ces événements ont marqué la future relation de Carmen avec son père, qu'elle n'a plus jamais revu.

b) Leur passage à Trujillo

Carmen est arrivée à Trujillo à l'âge de 13 ans. C'était la première fois qu'elle quittait Cusco et les deux régions sont différentes : Cusco est une ville très traditionnelle située en montagne, alors que Trujillo est situé sur la côte Pacifique au nord du Pérou, et est la troisième ville la plus peuplée du Pérou. C'est une ville active et dynamique, qui, sur le plan économique, constitue une référence régionale pour le nord du Pérou, du fait de la présence d'un important secteur industriel.

Elle a vécu à Trujillo jusqu'à ses 25 ans. Elle a donc passé quasiment le même nombre d'années à Cusco et à Trujillo, mais elle s'identifie comme « *cusqueña* », même si elle n'est jamais retournée à Cusco.

Elle a vécu son adolescence à Trujillo. Quand la famille y a emménagé, son style de vie a changé. Les enfants sont, par exemple, passés des écoles privées aux écoles publiques, ils ne portaient plus de vêtements neufs : la perte de niveau de vie du foyer a été évidente.

Carmen et ses frères et sœurs ont dû travailler pour contribuer financièrement à l'entretien de la famille, tandis que leur mère a entamé des actions en justice contre la négligence de leur père.

(...) « Ma mère ne pouvait pas payer les frais de scolarité, chacun devait se gérer, ma sœur aînée ne pouvait pas nous aider économiquement. Tu sais qu'au Pérou, on ne peut pas travailler et étudier en même temps, mais malgré tout, j'ai fini le secondaire et je suis allée dans un institut supérieur pour suivre une formation de nutritionniste. J'ai étudié pendant 2 ans, j'ai aimé ça, mais je n'ai pas fini mon

cursus parce que nous étions dans le besoin. On vivait dans une maison louée et on n'avait rien, alors j'ai dû arrêter d'étudier. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Carmen voulait devenir nutritionniste, mais elle n'a pas réussi à finir ses études par manque d'argent.

Comme de nombreuses personnes qui décident d'émigrer dans le but d'améliorer leur situation économique, Carmen a commencé à envisager l'idée de partir aux États-Unis pour travailler. De plus, elle y avait des proches. Alors elle a commencé à chercher des informations, mais sans succès. Elle attribue son insuccès au fait qu'elle avait un accès insuffisant à l'internet à l'époque.

Carmen avait un niveau élémentaire en anglais, mais elle affirme que pour faire le ménage, il n'est pas nécessaire —au début— de bien maîtriser la langue. Les compétences linguistiques ne posent pas de problème majeur selon elle. Du reste, elle ne parlait pas un mot de français quand elle est arrivée à Paris.

c) Les préparatifs du départ pour Paris

Alors que son premier choix était d'aller aux États-Unis, Carmen est finalement venue à Paris. La décision a été particulièrement influencée par l'expérience de la sœur d'une amie de la famille deux ans auparavant.

Cette femme travaillait en tant que nounou dans une famille française, et elle a parlé de sa bonne situation à Carmen, *comme si être nounou en France était un travail formidable*.

C'était en 1995, Carmen avait 25 ans. Pour acheter un billet d'avion, elles ont dû, avec sa mère, contracter un crédit bancaire. Cela nous montre que son voyage constituait plutôt un projet familial et collectif.

À l'époque, elle avait un copain, une relation de 5 ans qu'elle a dû quitter parce qu'elle a donné la priorité à son départ pour Paris. Ce départ signifiait qu'elle pourrait apporter une aide financière à sa mère. À propos de ses relations amoureuses, elle ne mentionne que cette relation.

(...) « *Je n'ai jamais eu d'enfants, je n'ai jamais eu de partenaire, je voulais un bon compagnon, pas un inutile. Je ne voulais pas d'un homme comme mon père. Je me suis accrochée à Dieu, parce que je sens qu'il avait un plan pour moi, c'était moi qui devais apporter du réconfort à ma mère, ma mère était très bonne et compatissante, elle aidait toujours les pauvres et les personnes âgées, elle était très solidaire, Dieu m'a donné la vie pour prendre soin de ma mère* » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Dans le cadre de son témoignage, elle affirme qu'elle a consacré sa vie à apporter à sa mère une vie plus confortable. Il semble que sa propre vie ait pris un sens au travers d'un sacrifice pour une autre personne, dans ce cas sa mère.

La démarche pour préparer son voyage a été assez difficile, car non seulement elle a dû demander des prêts bancaires, mais également se soumettre à une opération chirurgicale d'urgence la veille du vol pour Paris, car elle souffrait d'une péritonite.

Dans ce contexte, sa famille a dû payer la pénalité pour le changement de date de son vol et ainsi que les frais hospitaliers.

Un mois après son intervention, elle a réussi à partir pour Paris. Elle était en convalescence, mais elle avait des dettes à payer, si bien qu'elle ne pouvait plus décaler son voyage. Elle est arrivée en France en juin 1995.

d) Bienvenue à Paris ?

Carmen est arrivée à Paris en juin et la sœur d'une amie l'a hébergée pendant 1 mois. Elles habitaient dans un petit studio dans le XVI^e arrondissement, propriété de la famille où cette amie travaillait. Durant cette période, elle a cherché un travail de nounou, mais c'étaient les vacances scolaires et il y avait peu d'offres d'emploi.

À son arrivée, elle ne parlait pas un mot de français, ce qui a rendu sa recherche d'emploi difficile : elle se souvient que c'était *humiliant* de ne pas arriver à communiquer.

Un jour, alors qu'elle cherchait un emploi, elle est allée à la messe dans une église espagnole près de son domicile et elle a commencé à parler avec une personne qui l'a

informée que les sœurs d'une congrégation religieuse pouvaient l'aider à trouver du travail.

e) Le premier contact avec la congrégation

Un jour de juin, Carmen s'est rendue dans la rue où se trouve la congrégation des religieuses. Elle a d'abord parlé avec sœur Magdalena qui se trouvait à l'entrée. Pour Carmen, cette rencontre a été un *heureux hasard*, car dans son enfance, elle avait étudié dans une école de la même congrégation missionnaire que les sœurs de cette congrégation.

Lorsqu'elle leur a fait part de son histoire et de ses besoins, les sœurs lui ont proposé une chambre dans le foyer qu'elles géraient. Cette offre était exceptionnelle, car les chambres sont normalement destinées à accueillir des jeunes étudiantes ou travailleuses, mais vu sa situation financière difficile, elles lui ont attribué la chambre et l'ont également aidée à trouver un emploi de nounou. Elle est restée là-bas durant un an.

(...) « Elles m'ont pratiquement entretenue pendant deux mois, et pendant ce temps, j'ai fait de petites gardes d'enfants, ainsi j'ai pu payer le transport et quelques dépenses. À cette époque, les sœurs organisaient des cours de français, alors j'avais commencé à apprendre le français. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Plus tard —et grâce aux contacts de la Congrégation—, elle a trouvé un emploi dans une famille argentine, dont le père était directeur adjoint de banque. Les parents cherchaient une nounou hispanophone pour s'occuper de leurs enfants, un garçon de 6 ans et une fille de 4 ans. Elle a travaillé pour cette famille pendant deux ans.

Il est à noter que son processus d'apprentissage du français a été difficile et lent, car son travail se faisait en espagnol.

f) *Est-ce que je parle français ?*

Carmen n'a jamais étudié le français dans une école de langue, elle l'a appris en regardant la télévision ou en écoutant la radio, et pendant les trajets où elle accompagnait les enfants à l'école. Elle a ainsi commencé à s'exprimer au moyen de phrases élémentaires.

Un jour, sœur Magdalena lui a conseillé de quitter son emploi dans la famille argentine, car elle disait que Carmen n'apprendrait jamais le français si elle parlait constamment espagnol.

(...) « Ensuite, sœur Magdalena m'a dit que je devrais obligatoirement parler français, que je devrais quitter ce travail et chercher une famille française pour m'améliorer, sinon je continuerais comme à mon arrivée. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Sur l'insistance de la sœur et pour sortir de sa zone de confort linguistique, Carmen a dû quitter son travail pour la famille argentine, les raisons étant le besoin évident d'apprendre le français. Elle dit que la famille l'a bien traitée et qu'elle a travaillé sans contrat.

Une fois encore, grâce à cette congrégation, Carmen a trouvé un nouvel emploi, cette fois dans une famille française.

En travaillant pour la nouvelle famille française, elle a amélioré son français. Elle a également appris à s'occuper des bébés, car la mère était pédiatre et lui a montré les techniques de soin pour un bébé.

g) Travailler en tant que nounou à Paris

Les emplois que Carmen a cherchés et exercés ont toujours été ceux d'une nounou. La plupart du temps, elle cherche du travail dans le 16^e arrondissement, où elle vit également, dans une petite chambre. Dans la suite de ce point, nous reviendrons plus loin sur les conditions dans lesquelles vit Carmen.

À la suite de son expérience de nounou chez la pédiatre, elle a cherché des emplois auprès de bébés, car elle avait déjà acquis des techniques spécifiques pour s'occuper d'enfants en bas âge.

Carmen est fière de son travail, elle se considère même comme *plus qu'une simple nounou*, car elle est capable d'apprendre aux parents comment donner des soins à un bébé et bien l'élever. Pour elle, la propreté est importante, car elle veille à ce que les enfants n'attrapent pas de maladies gastro-intestinales ou de virus respiratoires.

(...) « Je n'aime pas que les parents ne ramassent pas les biberons, parfois, ils ne se lavent même pas les mains. Je leur dis toujours : respectez les choses des enfants ! Dans différentes familles, j'ai dû leur apprendre à baigner le bébé, et la mère doit aussi se reposer. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Dans sa relation aux enfants, Carmen se définit plutôt comme *une éducatrice*, car elle leur apprend à respecter leurs parents, les aide à faire leurs premiers pas et leur enseigne à reconnaître les magasins proches de leur domicile, comme la pharmacie, la boulangerie, etc.

(...) « Je suis plus qu'une nounou, car je donne des soins et je forme, je suis une éducatrice, j'apprends aux enfants à faire leurs premiers pas, à aller aux toilettes. Je leur apprend à être polis, ils doivent respecter leurs parents et leurs aînés, je leur apprend à dire bonjour et au revoir. Plus que m'occuper d'eux, je les éduque. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Elle reste avec une famille pendant environ 3-4 ans. Quand les enfants doivent aller à l'école, c'est le moment de partir.

(...) « Je travaille toujours avec des bébés, une fois qu'ils vont à l'école, je pars. C'est mieux pour moi de m'occuper des bébés. Je reste avec la famille pendant environ 3-4 ans jusqu'à ce qu'ils entrent à l'école. Si tu t'occupes de bébés, tu travailles toute la journée, quand ils vont à la crèche, le travail est interrompu,

parce que cela implique : les prendre, puis aller les chercher pour le déjeuner, puis les ramener et les prendre encore, j'avais des interruptions dans mon travail, c'était 6 heures par jour, mais avec des interruptions et cela ne me convient pas, en plus c'est courir, courir et courir. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Ici, nous pouvons voir les contraintes de temps : les nounous comme les aides à domicile ont des horaires en fonction des besoins de la famille, avec des temps morts non rémunérés (Avril, 2014). Dans le cas de Carmen, nous observons qu'elle dispose d'une certaine autonomie pour choisir le travail qui lui convient le mieux en fonction des horaires définis. Ainsi, elle organise son travail pour les jours et les semaines. Ce niveau d'autonomie est lié au fait qu'elle est une spécialiste de la prise en charge des enfants en bas âge et à l'expérience que des années de travail et de négociation des horaires avec les familles lui ont donnée.

Au moment de l'entretien, Carmen travaillait pour deux familles françaises : avec une famille, elle travaille les matins de 9 heures à 13 heures et avec l'autre famille l'après-midi de 14 heures à 18 heures 30 (entre 40-45 heures par semaine, environ). Elle travaille à l'heure, son tarif est de 9,5 euros net et chaque famille paie la moitié de son titre de transport. Elle travaille actuellement de manière formelle avec un contrat de travail pour chaque famille. Elle a également un mois de vacances.

Je me permets maintenant de transcrire un commentaire émis dans le cadre de notre entretien, dans lequel on peut voir que Carmen a une certaine autonomie dans la façon d'accomplir les tâches qu'implique son travail et qu'elle considère qu'elle devrait « éduquer les parents » :

(...) « Je travaille actuellement avec un couple un peu paresseux et j'envisage de les quitter, car ils ne font pas très attention à la propreté et à l'ordre, c'est difficile pour moi. Par exemple, l'autre jour, j'ai trouvé les biberons à côté des pots sales. Je suis fatiguée de leur montrer tout le temps la place des choses de l'enfant, ça me fâche. Donc je dois éduquer les enfants et les parents. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Au cours de notre rencontre, Carmen a répété plusieurs fois le mot « *éducatrice* », et « *je suis plus qu'une nounou* » : ce terme et les précisions apportées sur la manière de faire les tâches dans son travail témoignent des connaissances qu'elle a accumulées au cours de ses années d'expérience, le savoir-faire et le savoir-être.

Même si Carmen n'a pas de diplôme officiel. Elle a la conviction qu'elle est très compétente pour s'occuper des bébés dès le plus jeune âge. C'est la spécialisation du métier fondée sur une pratique continue et la répétition des tâches accomplies.

Cela témoigne d'une capacité à rester ouverte pour apprendre le travail du *care*, apprendre une nouvelle langue et à maîtriser d'autres codes sociaux et culturels qu'elle a vécu comme femme, latino-américaine, migrante, catholique et travailleuse domestique.

h) J'ai consacré beaucoup de temps et d'argent pour ne plus être « *illegal* »

Quand Carmen est arrivée à Paris, elle n'avait pas de visa de travail. Elle a donc travaillé pendant plusieurs années sans contrat et sans bénéficier des droits du travail.

En 2015, elle a obtenu la nationalité espagnole. Le fait de posséder la citoyenneté européenne lui a permis de travailler de façon formelle en France. Une fois naturalisée, elle travaille dans le cadre d'un contrat et elle est en mesure de négocier ses conditions de travail, telles que : les horaires, les vacances, le remboursement du titre de transport, le paiement des heures supplémentaires et les tâches qu'elle doit effectuer en tant que nounou. Elle ajoute qu'en ayant un contrat de travail et en payant la sécurité sociale, elle peut enfin aller chez le médecin.

(...) « Toute ma vie, j'ai travaillé « comme ilegal », pendant que je faisais les démarches pour régulariser ma situation, ma mère a eu un cancer et je n'ai pas pu aller au Pérou pour lui dire au revoir. J'étais profondément en colère et triste de ne pas lui dire adieu... Ma mère avait des ancêtres espagnols, je suis donc partie en Espagne pour chercher un membre de sa famille, mais je n'ai réussi à trouver personne. Puis j'ai contacté une avocate qui m'a aidée à remplir les papiers et j'ai dû faire des allers-retours. Après, j'ai séjourné en Espagne pendant un an et j'ai travaillé en tant qu'interna dans une maison espagnole, j'ai ouvert un compte bancaire. Je devais y construire ma vie. C'était horrible ! J'ai eu

énormément de mal. Maintenant, j'ai la nationalité espagnole, mais j'ai consacré beaucoup de temps et d'argent pour ne plus être « ilegal. » » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Carmen est parvenue à ne plus être « *ilegal* », en acquérant la nationalité espagnole. C'est une question récurrente dont j'ai entendu parler lors de rencontres informelles avec d'autres travailleuses domestiques et c'est également le cas d'une autre personne enquêtée qu'on verra par la suite.

Carmen, elle, est arrivée à Paris à l'âge de 25 ans avec un visa de touriste. Puis, grâce à des échanges avec d'autres latino-américains, elle avait intérêt à essayer d'obtenir la nationalité espagnole, car les formalités administratives en France étaient beaucoup plus ardue.

Elle a donc réussi à contacter une avocate espagnole qui l'a aidée dans ses démarches. Il lui a fallu en premier lieu prouver qu'elle vivait en Espagne, ce qui impliquait d'avoir un contrat de travail, d'ouvrir un compte bancaire, de présenter des documents prouvant qu'elle avait *une vie* en Espagne. Ce processus a duré environ dix ans, au cours desquels Carmen a dû constamment se rendre à Madrid et, plus tard, y vivre et y travailler là-bas pendant un an afin de passer une visite inattendue.

Dans son cas, le processus a été particulièrement long, car elle a d'abord recherché des parents du côté maternel. Puis entre l'identification des démarches, la préparation de son dossier et sa soumission, Carmen a littéralement dû se fabriquer une vie en Espagne à la fois dans les papiers officiels et dans la réalité, en y vivant pendant un an, jusqu'à ce qu'elle réussisse à obtenir sa nationalité.

Pendant tout ce temps, elle ne pouvait pas retourner au Pérou, car si elle le faisait, elle savait qu'elle ne pourrait pas rentrer en France et que tous ses efforts, le temps et l'argent investis auraient été vains.

Lorsque Carmen se rappelle tout le chemin qu'elle a parcouru pour régulariser son statut migratoire, sa voix change et elle me dit discrètement que cette question est *assez sensible*.

Lorsque je lui pose la question : « *Qu'est que ça veut dire vivre en tant qu'ilegal ?* »

Elle me répond que c'est cela signifie vivre dans la peur tout le temps. C'est la peur de sortir dans la rue et de voir un policier dans le métro et l'angoisse de s'entendre demander ses papiers.

C'est la peur de ne pas être traitée comme n'importe quelle autre citoyenne, même si elle travaille pour des familles françaises, loue une petite chambre, et a déjà appris à parler français. C'est une angoisse constante. Cela signifie aussi l'impossibilité de ne pas pouvoir monter dans un avion pour dire au revoir à sa mère qui se mourait au Pérou.

i) Envoyer de l'argent à sa famille

Depuis son arrivée à Paris il y a 26 ans, elle a dû envoyer de l'argent à sa mère, puis à son frère aussi, car il est tombé malade.

Elle a senti qu'il était de sa responsabilité de prendre en charge les dépenses de sa famille au Pérou. Le divorce de ses parents et le fait que sa mère a perdu tous ses biens dans les litiges avec son père ont marqué la vie de Carmen. De même, son identité de catholique a renforcé la conviction qu'elle avait le devoir d'apporter du soutien à sa mère.

(...) « J'ai toujours pensé que Dieu m'avait donné une chance de vivre, parce que j'ai survécu à une péritonite avant de prendre l'avion à Paris, j'avais un but, qui était de continuer à travailler pour donner à ma mère ce qu'elle avait perdu avec mon père. Finalement, j'ai acheté sa petite maison, cette petite maison que j'ai achetée était pour elle. Donc quand je travaillais, c'était pour envoyer de l'argent et tout donner à ma mère, et puis mon frère (le peintre) est tombé malade et j'ai dû envoyer de l'argent pour lui aussi, c'était comme si j'avais deux enfants à charge. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Avec l'argent envoyé par Carmen, ils ont acheté un terrain dans la périphérie de Lima, où ils ont construit une petite maison. Sa mère et son frère y vivaient, c'est elle qui payait les services essentiels et la nourriture. Carmen a dû assumer deux budgets : le sien à Paris et celui de sa famille à Lima.

Après la mort de sa mère en 2015, elle a continué à envoyer de l'argent pour soutenir son frère qui était devenu dépendant. Plus tard, en 2017, son frère est également décédé. Carmen a envoyé de l'argent pour les funérailles et pour payer sa tombe dans le cimetière.

(...) « *Je respire depuis deux ans maintenant, avant, tout mon argent était destiné au Pérou, pour payer l'électricité, l'eau, les services, tout ! C'était comme si j'avais deux enfants à charge au Pérou. C'est seulement maintenant que je peux faire des économies et que je n'ai plus la responsabilité d'envoyer de l'argent au Pérou.* »
(...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Il semble que Carmen ait consacré sa vie à soutenir sa famille au Pérou. Le salaire qu'elle gagnait après ses longues heures de travail pour 2 ou 3 familles était envoyé au Pérou. À un autre moment de l'entretien, elle a exprimé sa frustration de ne pas avoir eu la chance d'étudier parce qu'elle estimait avoir le devoir d'envoyer de l'argent à sa famille.

(...) « *Je ne pouvais pas manger quelque chose de délicieux sans penser à ma mère et à mon frère, j'ai connu beaucoup de privations, je ne pouvais pas me payer un cours de spécialisation, j'ai toujours voulu étudier quelque chose lié à la garde d'enfants parce que j'aime les bébés, mais je ne dépensais rien, pour les (sa mère et son frère) aider.* » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Comme nous l'avons vu auparavant, Carmen a renoncé à ses études par faute d'argent. Lorsqu'elle vivait à Trujillo, elle n'a pas pu finir son cours de nutrition et, à Paris, elle n'a jamais pu faire une spécialisation dans les soins aux petits enfants nourrissons.

C'est un fait qu'elle n'a pas de diplôme qui certifie sa qualification, mais dans la pratique, elle se sent totalement compétente.

Pendant l'entretien, elle a souligné que la spécialisation (avec un diplôme) signifiait un meilleur salaire et moins d'heures de travail. Elle mentionne également l'expérience de ses amies qui ont réussi à se spécialiser, qui gagnent plus d'argent qu'elle, sont mieux traitées et reçoivent des cadeaux des employeurs.

Carmen se sent frustrée de ne pas avoir pu conclure ses études. Sa priorité était de travailler afin de procurer de l'argent et de prendre soin (à distance) de sa mère et de son frère. Dans le cas étudié, Carmen a dû émigrer vers un autre pays, laissant une relation amoureuse (la seule qu'elle avait), pour arriver à Paris et travailler sans arrêt, afin d'envoyer de l'argent à la famille laissée derrière. Elle ne pouvait pas étudier, devait s'occuper des enfants d'autres personnes, consacrer tout son argent à d'autres personnes. Elle privilégie les besoins des autres avant les siens.

3. Conditions de vie et de Travail

À 50 ans, Carmen vit dans une chambre de 10 mètres carrés dans le 16^e arrondissement, c'est-à-dire dans le quartier où elle travaille. Pour cette chambre, elle paie 450 euros par mois. Elle est au 6^{ème} étage d'un bâtiment, sans ascenseur, et elle doit partager les toilettes et la douche. Elle ajoute que ses voisins sont d'autres travailleuses domestiques ou des étudiantes.

(...) « Je vis dans une chambre, les propriétaires disent que c'est un studio pour faire payer plus cher, mais c'est une chambre, je paie 450 euros. Est-ce que tu as vu ces bâtiments où les familles françaises avaient leur personnel de service au dernier étage ? Je vis dans une de ces chambres. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

J'ai eu l'occasion de voir plusieurs chambres comme celles dont elle parle. Je me souviens d'une en particulier. Il s'agit de la chambre de María, une travailleuse domestique colombienne, qui était la voisine de Carmen et qui allait également à la messe le dimanche. Sa chambre était toute petite, avec une petite cuisine, une table carrée avec une chaise, un petit placard et un petit lit. Il était presque impossible de s'y déplacer. Les toilettes et la douche étaient en effet à l'extérieur, sa chambre n'était pas chauffée, María a dû acheter un petit radiateur pour affronter l'hiver.

Mais, de la fenêtre, nous avons une belle vue sur le quartier, un quartier parisien bourgeois typique. Il existe un contraste frappant entre ces petites chambres où les travailleuses domestiques voient leur vie passer, et les appartements de luxe des familles où elles travaillent.

Même bâtiment, mais des structures différentes. Deux portes d'entrée distinctes dans le même immeuble. Une grande porte, bien éclairée et propre, avec un ascenseur pour les familles. Et une autre petite porte, sans ascenseur et avec des escaliers étroits et pentus, à côté de laquelle se trouvent les poubelles, puis vous montez les escaliers jusqu'au 6^{ème} étage, où vous pouvez voir beaucoup d'autres petites portes.

À partir des différents échanges informels, j'ai pu obtenir des informations sur l'organisation de ses repas : elle achète de la nourriture chaque semaine dans les supermarchés du quartier. Elle prépare ses repas pour 2 ou 3 jours : à son avis, cela lui fait gagner du temps. Elle préfère cuisiner chez elle, car elle *peut vérifier si les ingrédients sont frais et elle peut manger de manière plus équilibrée.*

Carmen travaille du lundi au vendredi et certains samedis, et le samedi, elle fait parfois des *babysittings* ponctuels. Le dimanche, elle va à la messe et participe à l'atelier d'étude de la Bible à la congrégation. Pour elle, ce sont les moments où elle peut parler espagnol et voir ses amies. Au cours de ces réunions, elles échangent des expériences et des informations concernant le travail, la santé, ou parlent des nouvelles qu'elles ont lues ou entendues sur le contexte politique et social dans leurs pays respectifs. Elle s'entretient également avec les sœurs, dont elle est proche. Entre elles organisent des événements permettant de collecter de l'argent pour la congrégation (*ventas solidarias*-ventes solidaires), tels que la vente de vêtements qui ont été donnés par les voisins aux sœurs, ou la vente des tombolas.

a) « Je suis mieux traitée en France qu'au Pérou »

Les conditions de travail d'une travailleuse domestique au Pérou ne sont pas les mêmes qu'en France. La différence ne réside pas seulement dans la reconnaissance et la protection des droits du travail, mais aussi dans le traitement et la reconnaissance qu'une travailleuse domestique reçoit.

Au Pérou, la loi touchant à la protection des travailleuses domestiques ne prévoit pas de séparation des tâches, ce qui signifie qu'une travailleuse domestique peut s'occuper des enfants, prendre soin des personnes âgées ou dépendantes, nettoyer la maison et/ou promener les chiens. Il est fréquent de trouver des témoignages d'abus tels que le non-respect des droits du travail et pire encore, la violence physique, verbale ou sexuelle.

Malheureusement, il y a des secteurs de la société péruvienne qui sont racistes et classistes. Voici un exemple : dans certains foyers, il serait presque impossible pour une travailleuse domestique de manger à la même table que son employeur ou d'utiliser les mêmes toilettes. Pour ces raisons, il est impossible pour Carmen d'imaginer travailler au Pérou comme nounou.

(...) « C'est une chose d'être une nounou à Paris et une autre de l'être au Pérou, au Pérou, ils [les familles] pensent qu'ils sont supérieurs à nous [les travailleuses domestiques]. »

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Depuis 2018, la loi péruvienne interdit le port d'uniformes ou de tabliers par les travailleuses domestiques dans les lieux publics. Cette interdiction est survenue dans le cadre de la ratification de la Convention 189 de l'OIT, Convention qui porte sur le travail décent et digne pour les travailleuses domestiques.

J'ai demandé à Carmen quelles étaient ses perspectives pour les prochaines années. Elle envisage de continuer à travailler comme nounou jusqu'à sa retraite. Elle aimerait ensuite rentrer au Pérou pour y vivre et créer un petit commerce avec ses économies.

b) Carmen et sa relation avec la Congrégation religieuse

Carmen trouve un soutien moral et une chaleur familiale auprès de la congrégation. Après avoir passé de nombreuses années loin de sa famille et après le décès de sa mère et de son frère, elle a le sentiment que les sœurs sont sa famille à Paris.

Carmen a appris d'elles des valeurs telles que la patience et la résilience dans des circonstances difficiles. Pendant la période où elle a été accueillie par la congrégation, elle a réussi à obtenir son premier emploi de nounou et a progressivement gagné en autonomie. Carmen se souvient également d'avoir participé à des ateliers de français et à des ateliers liés à l'entretien d'une maison, portant par exemple sur le repassage, la préparation de recettes françaises, etc.

Au moment de l'entretien, il y avait des travaux de construction d'un nouveau bâtiment au siège de la Congrégation des religieuses. Néanmoins, Carmen se souvient qu'avant ces

travaux, elles organisaient plus de loisirs telles que : faire du théâtre, chanter, cuisiner ensemble, des tombolas et ventes de charité.

Carmen a rencontré cette congrégation parce qu'elle est allée à la messe un dimanche à l'église espagnole et que quelqu'un lui a dit que là-bas, elles aidaient les femmes migrantes (elles les aident à trouver un travail, offrent des ateliers de français et dans certains cas, les hébergent.)

Carmen et d'autres femmes, notamment des travailleuses domestiques hispanophones se rencontrent chaque dimanche pour aller à la messe ou une dimanche par mois pour suivre le cours d'étude de la Bible. Pour elle, ce sont les moments pour parler en espagnol, pour partager de la nourriture avec d'autres femmes, mais aussi pour échanger des renseignements concernant diverses démarches administratives à Paris et des conseils touchant à la vie quotidienne.

(...) « Ici (en France), le migrant vient pour travailler, nous profitons des week-ends pour nous amuser, je rencontre les autres filles tous les dimanches pour parler dans ma langue, pour faire une activité saine et sociale, aller à la congrégation nous aide à ne pas prendre le chemin du mal. » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Carmen a l'idée bien enracinée que la priorité des migrants est de travailler, de travailler très dur pour envoyer de l'argent à leur famille. Pour elle, les études sont un luxe que seuls quelques migrants privilégiés peuvent se permettre.

4. Éléments d'analyse

a) Une trajectoire de vie au regard des *global care chains*

« Nous sommes plus bienveillantes et affectueuses avec les enfants »

Pour Carmen, les familles françaises apprécient le caractère latin. Elle souligne que les personnes d'origine latino-américaine, notamment péruviennes, prennent soin des enfants et les aiment.

(...) « *Écoutez, les Français apprécient notre culture, parce qu'ils savent que notre façon d'être est très affectueuse, nous prenons soin des enfants comme s'ils étaient les nôtres. Surtout, nous, les Péruviennes, nous sommes plus expressives, on peut voir notre amour, c'est quelque chose qui vient naturellement. Ici, les mères sont plus froides, tout doit être parfait, tout doit être en ordre, elles expriment leur amour à leurs enfants d'une autre manière, c'est comme un amour retenu. Pas nous..., nous le montrons toujours.* » (...)

Extrait d'entretien, dimanche 20 octobre 2019

Il existe un cliché selon lequel les Latino-Américains sont plus affectueux et prennent mieux soin des personnes à leur charge. Comme si le simple fait d'être latino-américain signifiait en soi être un bon soignant, joyeux ou affectueux. Ce cliché ne semble pas déranger Carmen ; en fait, elle adhère à cette idée et la considère comme une valeur ajoutée lors de la recherche d'un emploi.

Dans le travail domestique ou du *care*, il faut envisager plusieurs axes dans une approche intersectionnelle. En ce qui concerne la féminisation et racialisation du métier, qui fait partie des objets de cette enquête, il est courant de relever le cliché selon lequel les femmes latino-américaines sont plus affectueuses et prennent mieux soin des personnes à leur charge. Ces stéréotypes poussent à placer un groupe ethnique déterminé (les femmes latino-américaines) dans un certain type de travail (le travail domestique), en attribuant presque automatiquement des valeurs proches de « l'amour » comme des conditions préalables indispensables au métier. Utiliser ces clichés entraîne un double risque d'une part la négligence d'aspects tout aussi présents tels que : le travail physique et matériel, l'usure physique et les aspects relationnels et, d'autre part, l'exotisation de la main-d'œuvre des travailleuses domestiques : les femmes et les migrants.

L'ayni (la réciprocité) pour faire face à la précarité matérielle et de soins

Hochschild s'est appuyée sur le cas de Vicky Diaz pour expliquer les *global care chains*, et elle mentionne également qu'il existe d'autres types de *chains*, sans toutefois développer en profondeur les autres situations possibles. Dans le cas de Carmen, il existe un type des *global care chains* avec des nuances particulières : sa mère âgée et son frère

malade, tous deux dépendant des envois d'argent ainsi que des soins, sont *l'objet des soins* que Carmen a « laissé » derrière elle au Pérou.

Il ne faut pas se limiter à comprendre les *global care chains* exclusivement modèle le seul cas de Vicky Diaz ; au contraire, il est souhaitable d'adopter une approche plus large, en tenant compte du fait que dans l'expérience migratoire, il existe une grande diversité d'histoires, comme celle de Carmen, une femme seule sans enfants, mais avec une mère et un frère qui ont besoin de soins et d'un soutien économique. Pour comprendre ce type de situation, il faut s'intéresser aux politiques de protection sociale au Pérou, pays qui ne possède pas d'un système de retraite universel et dont le système de santé est précaire, où selon le *Rapport technique sur la situation de la population adulte âgée* publié en mars 2021 par l'Institut National des statistiques et de l'informatique (INEI), seuls 34,6% de la population adulte âgée est affiliée à un système de retraite et 85,5% des adultes âgés sont bénéficiaires d'un système de santé public ou privé.²²

Comme Boccagni (2010) l'explique, « en l'absence de politiques de protection sociale adéquates et efficaces, les transferts d'argent, la mobilité physique et les arrangements de soins intrafamiliaux servent d'instrument de protection sociale ». Par conséquent, la fragilité des systèmes de protection sociale et de santé pour la population adulte âgée « nous fait comprendre la grande préoccupation des hommes et des femmes de la classe moyenne et de la classe ouvrière péruvienne vis-à-vis de leur bien-être futur et de celui de leurs proches, qui voient dans la migration internationale une solution pour s'assurer un revenu pour les moments où ils ne peuvent pas l'obtenir ou il est insuffisant » (Escrivá 2005).

D'autre part, les structures familiales dans la société péruvienne ne se limitent pas à ce que nous comprenons comme une famille nucléaire. Les soins aux personnes âgées ou malades incombent généralement aux enfants, en particulier aux filles ; qu'elles aient ou non des enfants en bas âge, elles ont le devoir implicite de prendre soin de leurs parents âgés ou malades. Il s'agit de familles élargies qui, dans de nombreux cas, partagent la même maison.

²² INEI (avril 2021) <https://www.inei.gob.pe/media/MenuRecursivo/boletines/01-informe-tecnico-poblacion-adulta-mayor-oct-nov-dic-2020.pdf>

L'accès limité à un logement en propre et les bas salaires constituent une réalité dans la société péruvienne, où il est commun que des groupes familiaux de différentes générations vivent dans la même maison : parents âgés, frères et sœurs, chacun avec leurs enfants respectifs. Pour faire face à cette précarité matérielle et tisser un réseau de soins, de nombreuses familles, notamment dans les zones rurales ou urbaines marginales, voient dans l'*ayni* une solution pratique, ancestrale et quotidienne. L'*ayni* est expliqué par le professeur Iván Núñez del Prado (2016) comme suit : « Pour le monde andin, le travail est perçu comme une fête, de la nourriture, la joie et la satisfaction. Il est considéré comme un fait réciproque, dans lequel chacun travaille pour tous et pour le bien de la société, « aujourd'hui pour moi, demain pour toi » ». De même, Marygold Walsh-Dilley (2017), souligne que « le mot quechua pour réciprocité, *ayni*, indique à la fois l'idée abstraite de réciprocité et la pratique concrète de l'échange réciproque »²³.

Cette pratique est liée à une représentation d'interdépendance de tous les êtres vivants dans un écosystème. Selon cette conception, nous ne vivons pas seuls, mais recevons et donc sommes appelés à donner en permanence. Dans la mesure où le concept d'*ayni* définit la manière de *donner*, *recevoir* et *rendre* un certain travail, il est légitime de penser que ces pratiques peuvent être transférées au milieu familial privé, où la « matière première » est le travail de soin.

Dans cette logique, le *care* se déroule de manière cyclique : *recevoir* des soins lorsqu'on est enfant, *donner* des soins à ses propres enfants et *rendre* des soins à ses parents âgés. Cette prémisse constitue une interprétation particulière permettant de comprendre une partie des relations dans la famille élargie, notamment dans les zones andines ou chez les migrants d'origine andine installés dans la périphérie de la capitale —comme c'est de cas de la famille de Carmen— consistant en une organisation pragmatique qui permet de faire face à la précarité matérielle et à la fragilité des programmes de protection sociale.

²³ Walsh-Dilley, M. (2017), Theorizing Reciprocity: Andean Cooperation and the Reproduction of Community in Highland Bolivia. *The Journal of Latin American and Caribbean Anthropology*, 22: 514-535. <https://doi-org.ezproxy.campus-condorcet.fr/10.1111/jlca.12265>

b) De nouvelles précisions

Carmen déplore de ne pas avoir de diplôme de spécialisation, car elle considère qu'elle possède les connaissances et les techniques requises pour s'occuper correctement d'enfants en bas âge, ce qui lui permettrait de gagner plus d'argent et de travailler moins. Cependant, dans son discours, il est fréquent d'entendre qu'elle est « *une éducatrice* », qu'elle « *est plus qu'une nounou* ». Cette construction narrative fait apparaître son besoin d'affirmer sa dignité en valorisant et une forme de professionnalisation empirique dans le contexte d'un emploi considéré comme peu qualifié.

L'exposition constante à une nouvelle société a contribué au processus d'immersion culturelle de Carmen, qui est arrivée à Paris sans parler un mot de français. Comme elle le remarque elle-même, son travail avec les enfants l'aide à améliorer son niveau de français, « *ils (les enfants) sont les meilleurs professeurs, parce qu'ils ne me jugent pas* ».

De même, il existe un échange de capital culturel constant et permanent qui s'exprime par des histoires andines, des chansons en espagnol, des manières de cuisiner et des codes typiques de la vie familiale française.

Dans le cas de Carmen, il n'y a pas eu une augmentation de son salaire pour parler espagnol avec les enfants dont elle s'occupe (mais elle reconnaît que c'est un avantage lors de la recherche d'un emploi), il est également vrai qu'un autre type de « gain » est apparu. Ceci concerne l'amélioration des aspects cognitifs d'une nouvelle langue et des aspects des normes ou codes sociaux qui s'ajoutent à leur bagage culturel. Notre contribution à l'analyse des échanges culturels relève d'une approche plus large qui prend également en compte les gains en termes d'enrichissement de leur patrimoine culturel. Essentiellement, nous considérons qu'il est important de voir au-delà de l'image de victime qui tend à créer des clichés ou des prototypes autour des travailleuses domestiques migrantes.

Sur la question de son travail, il s'observe une confluence des deux types de discours qu'a analysés Cinzia Solari (2006) : d'une part, Carmen se considère comme une nounou professionnelle spécialisée dans la garde des enfants en bas âge (discours des professionnels) et d'autre part, elle souligne qu'elle développe des liens similaires aux relations familiales (discours des saints) où les enfants l'appellent « *mamie* » et que par ailleurs, elle garde le contact avec les enfants dont elle s'est occupée. Dans son cas, il y a

une alternance de discours sur ses employeurs. Cependant, « *le discours des saints* » prévaut lorsqu'elle évoque les sacrifices qu'elle a dû faire pour assurer des soins et du soutien à sa mère et à son frère au Pérou, affirmant que « *c'est le dessein de Dieu de consacrer sa vie à s'occuper d'eux, en particulier à [sa]mère* ».

Dans le travail de nounou, il y a une composante de travail émotionnel et il est possible que se créent des liens proches de « l'amour maternel » dont parle Hochschild. Le cas de Carmen nous montre qu'il y a des liens affectifs qui naissent de l'interaction avec les enfants dont elle s'occupe jour après jour, et il y a aussi l'échange de capital culturel et le *rôle éducatif* que Carmen assume, ce dernier point est celui qui prévaut finalement dans son discours.

c) Point sur le genre

Cette trajectoire montre comment la violence physique, verbale et psychologique exercée par son père lorsque Carmen était enfant et l'abandon moral et économique que sa mère, ses fratries et elle-même ont par la suite subi a suscité chez Carmen une sorte de méfiance vis-à-vis du genre masculin.

(...) « Je n'ai jamais eu d'enfants, je n'ai jamais eu de partenaire, je voulais un bon compagnon, pas un inutile. Je ne voulais pas d'un homme comme mon père. Je me suis accrochée à Dieu, parce que je sens qu'il avait un plan pour moi, c'était moi qui devais apporter du réconfort à ma mère, ma mère était très bonne et compatissante, elle aidait toujours les pauvres et les personnes âgées, elle était très solidaire, Dieu m'a donné la vie pour prendre soin de ma mère » (...)

Carmen est restée célibataire et n'a pas d'enfants : elle dit n'avoir eu qu'une seule relation amoureuse avec un Péruvien, relation à laquelle elle a mis fin pour donner la priorité à son voyage à Paris, avec l'objectif de travailler et de pouvoir assurer à sa mère tout ce qu'elle considère lui avoir été enlevé par son père au moment de leur séparation violente.

La garde des enfants est un métier socialement assigné au genre féminin. Cependant, dans le cas de la famille de Carmen, nous constatons que le rôle qu'elle assume est celui de pourvoyeuse, car avec l'argent qu'elle envoyait au Pérou, elle pouvait prendre en charge les dépenses de sa mère et de son frère malade et elle a pu, par la suite, acheter un terrain

où ils ont construit la maison où ils vivaient à Lima. Elle a aussi assumé le rôle de « *care* à distance²⁴ » « plutôt caractéristique des hommes et généralement valorisé dans la société » (Avril, 2014).

²⁴ Joan Tronto (2009) dans Christelle Avril, 2014, p.202.

CHAPITRE IV : Charito Martínez Valle, chilienne, 65 ans : une travailleuse domestique âgée polyvalente

1. Introduction : La rencontre et l'entretien

a) La rencontre

J'ai eu la chance de faire la connaissance de Charito le samedi 21 septembre 2019. Ce jour-là, j'avais un rendez-vous avec sœur Antonia qui est la responsable du Centre de Promotion Sociale de la Congrégation. Nous avons convenu de cette rencontre pour parler de l'histoire et du travail de la Congrégation.

Cet après-midi-là, je suis arrivée au siège de la Congrégation et je suis entrée pour la première fois dans le Centre de Promotion Sociale qui se situe juste à côté du bâtiment principal. À l'époque, il y avait des travaux de construction et la salle était en désordre : nous nous sommes assises autour d'une table carrée : sœur Antonia a pris une chaise et m'a offert une bière avant de commencer notre entretien. Nous avons parlé de la chaleur, ensuite j'ai repris la discussion que nous avions eue quelques semaines auparavant et je lui ai donné plus d'informations sur mon parcours personnel et professionnel. Puis j'ai présenté mon travail de recherche en cours et sur l'intérêt que je trouvais à mener des entretiens divers.

Nous avons commencé l'entretien lorsque Charito est arrivée au Centre de promotion sociale. J'ai reconnu immédiatement son accent chilien :

« Sœur Antonia l'appelle « Charito » d'une manière très familière, Charito est une femme de 65 ans environ et de petite taille, elle portait une blouse blanche brodée de fleurs rouges, un pantalon beige et des sandales noires. Ses cheveux sont courts et teints en brun rougeâtre, ses ongles sont recouverts d'un vernis rouge écaillé. »

Journal de terrain, samedi 21 septembre 2019

C'était la première fois que je la voyais, parce qu'elle ne participait pas à la messe ni au cours d'études de la Bible du dimanche, la raison étant qu'elle vivait trop loin (Saint-Germain-des-Prés). Par ailleurs, Charito était récemment rentrée à Paris (en mai 2019) et avait besoin de retrouver du travail.

Cet après-midi-là, elle a apporté un gâteau en remerciement parce que sœur Antonia l'avait aidée à trouver un travail comme femme de ménage pour une dame française (3 fois par semaine). Elle a également dit qu'elle avait besoin de plus de travail, indiquant qu'il lui était difficile de trouver du travail en raison de son âge et de ses difficultés linguistiques. Elle a en outre précisé qu'elle n' avait pas de statut migratoire régulier, mais que pour elle cela ne posait pas de problème, car elle voulait juste travailler pour pouvoir envoyer de l'argent à ses enfants au Chili et pour payer sa dette à la banque.

Nous avons parlé pendant une heure environ, Charito nous a fait part de ses anecdotes dans le travail qu'elle avait commencé il y a deux semaines.

Avant de lui dire au revoir, nous avons échangé nos numéros de téléphone et je lui ai proposé un entretien. Elle a accepté immédiatement et après un mois à nous organiser, nous avons pu effectuer l'entretien.

Notre rencontre a eu lieu le 23 octobre 2019 ; nous avons convenu de nous retrouver dans un *Starbucks* à côté de la station *Auber* et nous avons parlé pendant 1 heure environ.

b) Déroulement de l'entretien

Ce jour-là nous nous sommes rencontrées vers 17.30 : elle sortait du travail et moi, je m'étais organisée avec les parents des garçons auprès desquels je travaillais comme nounou aussi, car je menais une observation participante à ce moment-là pour l'enquête présentée ici.

Une fois installées à une table, j'ai pris un café et elle une tisane. Je n'y avais pas prêté attention, mais Charito a souligné qu'elle ne buvait pas de café parce que sa pression sanguine était très élevée et que le café lui faisait mal ; en fait, tout au long de l'entretien, elle a pris des pilules pour l'hypertension, l'arthrite et la gastrite.

« Il me semble que la santé de Charito est fragile et je lui ai demandé si elle allait bien et si elle avait besoin de quelque chose, elle m'avait dit que tout va bien, qu'elle était habituée à prendre des pilules et à faire attention à la nourriture. »

Journal de terrain, mercredi 23 octobre 2019

Au moment de l'entretien, Charito n'a pas un travail fixe, elle est indépendante, comme la majorité des travailleuses domestiques : elle accomplit des travaux ménagers, garde des enfants et s'occupe aussi des personnes âgées. Elle prend les emplois qui se présentent, en remplaçant d'autres domestiques, par exemple.

Avant de commencer notre entretien, nous avons parlé de la situation politique et sociale au Chili (au cours des derniers mois de 2019, une série de manifestations sociales avait eu lieu à Santiago où vit une partie de sa famille. Beaucoup de ces manifestations ont été violentes et ont déclenché la répression policière).

Charito m'a raconté qu'elle avait participé quelques jours auparavant à une manifestation organisée par la communauté chilienne en France. Elle m'a montré une photo d'elle avec une pancarte sur laquelle il était écrit : *¡Chile despertó !* (Le Chili s'est réveillé !).

Charito parle avec indignation du système de retraite au Chili ; elle pense qu'il s'agit de politiques néolibérales *qui exploitent les travailleurs*, auxquels elle s'identifie, car, elle touche une pension de retraite équivalente à 80 euros, somme qui ne suffit pas pour vivre, a fortiori dans une ville aussi chère comme Santiago. Tout en exprimant son indignation, elle a ajouté que c'est précisément la précarité économique et sociale qu'elle a vécue dans son pays la principale raison de son départ pour travailler comme travailleuse domestique, effectuant des tâches physiquement exigeantes, une situation qui détériorait sa santé.

Ensuite, je lui ai expliqué le protocole d'entretien et j'ai allumé le dictaphone. De son côté, Charito a expressément déclaré qu'elle ne voulait pas parler de son enfance ni de ses parents :

(...) « Je préfère ne pas parler de mon enfance, je ne garde pas de bons souvenirs, à 19 ans je me suis mariée et à 22 ans j'étais veuve, je suis restée seule avec 2 enfants en bas âge à élever. » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

2. Le parcours

a) Quelques pistes de départ

Charito est née à Valdivia, une ville située au sud du Chili, caractérisée par la richesse de son paysage, avec des forêts vertes et des marais. Valdivia est reconnue aussi pour être une ville universitaire et touristique.

Elle a vécu à Valdivia jusqu'à son adolescence, puis elle s'est installée à Santiago, où elle a rencontré Pedro, son premier mari. Ils sont tombés amoureux et se sont mariés quand elle avait 19 ans et était enceinte. Ils ont eu deux enfants ; malheureusement, son mari Pedro est mort quand elle avait 22 ans et deux jeunes enfants. Elle mentionne que Pedro est mort dans un accident de travail, il était ouvrier sur un chantier de construction. Même si elle s'était remariée des années plus tard, Pedro *restait l'amour de sa vie*.

Veuve et mère de deux jeunes enfants, elle était désemparée, car elle n'avait même pas fini le lycée.

(...) « Cette situation m'a obligée à reprendre mes études, pour être honnête, je n'étais pas du tout préparée lorsque mon mari est décédé, alors j'ai fini le lycée en suivant des cours du soir et après je me suis consacrée à étudier une profession facile et courte afin de travailler dans quelque chose. » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

Pendant qu'elle suit ses cours, elle déménage chez sa sœur aînée, qui l'aide à élever ses enfants.

Elle a travaillé dans un atelier automobile, comme agente de sécurité à l'aéroport de Santiago, puis dans un salon de coiffure, elle a travaillé partout où elle a pu. Elle mentionne aussi avoir étudié pour devenir aide-soignante.

À l'âge de 28 ans, elle s'est mariée et sa fille Catherine est née. Sa relation a été très courte, car son ex-mari était un macho violent et actuellement, elle est divorcée.

Pendant ces années à Santiago, elle a réussi à travailler dans une clinique privée : elle assistait les infirmières, lavait les patients, s'occupait des personnes âgées ou des nouveau-nés.

En 2000, Charito est partie à l'étranger pour la première fois. Sa fille avait 15 ans et elle l'a laissée à la garde de sa sœur. À l'époque, elle était très endettée et elle devait partir en Argentine pour travailler dans une autre clinique privée. Elle revenait au Chili tous les 3 mois pour rendre visite à sa fille.

Elle a vécu à Buenos Aires pendant 3 ans. Après, elle est rentrée à Santiago et a continué à travailler de manière privée, quelquefois comme aide-soignante de personnes âgées ou d'adultes dépendants, et elle prenait aussi soin de nouveau-nés.

b) De Santiago à Londres

Charito a travaillé comme aide-soignante à Santiago. À cette époque, elle s'occupait d'une vieille femme française qui vivait là-bas avec son fils, un directeur d'entreprise. Cette famille a embauché Charito pour s'occuper de la vieille dame. Au début, ils sont partis à Londres où ils ont habité pendant 6 mois, puis ils sont allés à Paris.

Cette expérience a duré à peine un an, car lorsque la dame est tombée gravement malade et a dû être hospitalisée, ils n'avaient plus besoin de ses services et elle a dû retourner au Chili.

Elle ne parlait ni anglais ni français ; la raison de son voyage était de s'occuper de la dame. Par ailleurs, elle faisait le ménage, les courses et la cuisine. Elle vivait dans la même maison que ses employeurs. Quelques mois plus tard, elle a appris que la femme était décédée.

L'instabilité de l'emploi est une situation récurrente dans le travail domestique : les employeurs ont le pouvoir de résilier le contrat unilatéralement. Dans le cas de Charito, elle a dû retourner au Chili, car elle n'avait pas d'autres outils pour se débrouiller à Paris, ne parlant ni français ni anglais, et faute de réseau de contacts, se trouvait dans une situation particulièrement difficile et précaire.

Lorsqu'elle est arrivée au Chili, elle a repris son travail comme aide-soignante, mais elle était toujours endettée auprès de la banque. Elle mentionne en outre qu'elle a dû aider sa fille à étudier et que le système éducatif au Chili est privé et cher : quelques années plus tard, elle est retournée à Paris pour chercher du travail domestique afin de pouvoir envoyer de l'argent pour rembourser ses dettes et aider sa famille.

c) De Santiago à Paris

Après les expériences qu'elle avait eues en travaillant à l'étranger, elle est rentrée à Paris en septembre 2012 et sa fille est désormais adulte. Cette fois, elle avait une amie argentine (Verónica) qui travaillait comme femme de ménage dans de nombreuses maisons à Versailles.

On peut dire que Charito est venue tenter sa chance à Paris, car elle ne parlait pas français, ne disposait pas de visa de travail et la seule personne qu'elle connaissait était Verónica, son amie argentine, qui l'a hébergée pendant quelques mois et l'a fait travailler comme elle dans le nettoyage de maisons.

(...) « Je faisais le travail pour elle, c'est-à-dire qu'elle avait les contacts pour nettoyer les maisons, parce que je ne parlais pas français. Ensuite, je devais faire le nettoyage et comme il n'y avait personne, je faisais le ménage et je partais. Je nettoiais en me faisant passer pour elle, tu vois ? Ensuite, elle touchait de l'argent et me payait très peu. » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

Charito est restée dans cette situation pendant 3 mois, jusqu'au jour où elle a eu un problème avec une employeuse qui s'est rendu compte de cette pratique irrégulière.

(...) « Veronica m'avait laissée pour nettoyer une maison, j'étais seule et la propriétaire est revenue à l'improviste et quand elle m'a vue, elle était choquée, car elle ne me connaissait pas et je n'arrivais pas à communiquer, enfin elle a appelé Veronica, qui lui a menti pour se sortir de cette situation. » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

Après cet événement déroutant, Veronica a chassé Charito. C'était en décembre et elle ne connaissait pas la ville, elle était à Versailles. Charito a pris ses affaires, avait peu d'argent et a passé la nuit à la gare Notre Dame.

Le lendemain, elle était seule à la gare avec ses affaires, sans rien à manger et elle est allée à la messe à la Cathédrale Notre Dame où elle a croisé une dame espagnole qui était avec son fils : ils voulaient l'aider, mais elle avait peur qu'ils découvrent qu'elle était *ilegal* et la renvoient au Chili.

Grâce aux informations que cette femme et son fils lui ont données elle a trouvé un refuge, où elle a vécu pendant 3 mois. Progressivement, elle a réussi à se rétablir. Grâce à une amie colombienne, elle a fait la connaissance des sœurs de la congrégation religieuse, et là, elle a rencontré sœur Antonia, qui l'a aidée à trouver un emploi.

(...) « Elle (sœur Antonia) est très gentille et généreuse, elle m'a beaucoup aidée pour trouver du travail et aussi comme soutien affectif. » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

Charito a commencé à fréquenter la congrégation pour parler avec les sœurs et trouver d'autres femmes qui, comme elle, cherchaient du travail. Pendant de long mois, elle a assuré de nombreux travaux en remplaçant des amies, mais grâce à une amie péruvienne, elle a trouvé un travail avec une famille italienne qui habitait dans un quartier riche. Elle est restée avec cette famille pendant 1 an environ, ses tâches consistaient à : cuisiner, laver, repasser, faire les courses, et donner à manger aux 2 jeunes enfants ; elle travaillait 35-40 heures par semaine, sans contrat, car elle n'avait pas de titre de séjour, elle touchait 1000 euros pour faire ce travail.

(...) « J'y suis restée presque un an, la famille me traitait bien, mais je me sentais comme une esclave, c'était trop de travail, je n'ai jamais eu de contrat parce que je n'avais pas de papiers et parfois je devais rester plus longtemps au travail. » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

En même temps qu'elle travaillait avec cette famille, elle habitait dans une chambre chez madame Delaporte, une dame française atteinte de la maladie d'Alzheimer : elle devait

l'aider pendant la matinée et garder un œil sur elle la nuit. Elle ne payait rien pour le logement, mais elle n'avait pas de contrat de travail non plus. C'est-à-dire qu'elle travaillait en contrepartie du logement.

(...) « Je sentais que c'était une grande responsabilité, je devais m'assurer que madame Delaporte ne sortait pas seule le soir, j'avais peur qu'elle se perde, mais j'avais des sentiments mitigés : elle était gentille, mais j'avais l'angoisse que quelque chose puisse lui arriver. » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

Charito a habité et travaillé chez madame Delaporte pendant presque 4 ans, elle s'occupait d'elle notamment le soir et elle également faisait le ménage. Les après-midi, elle travaillait comme nounou avec différentes familles, activité complémentaire qui lui rapportait 800 euros par mois environ.

En 2017, madame Delaporte est décédée, ses enfants ont vendu l'appartement et Charito a vécu un triple deuil : la tristesse de voir mourir la dame dont elle s'occupait, le chômage et la perte de son logement.

Par ailleurs, le français de Charito n'avait pas été beaucoup amélioré et elle se sentait fatiguée. À l'époque, elle avait 62 ans et en 2018, elle est rentrée au Chili.

d) Bref retour au Chili, les difficultés économiques sont toujours là

Charito est rentrée à Santiago après 6 ans à Paris, mais elle s'est rendu compte que tout avait changé, maintenant elle était grand-mère, ses enfants avaient chacun sa famille, mais ils avaient toujours des problèmes économiques.

Sa pension de retraite est l'équivalent d'environ 80 euros, une pension très basse pour vivre et particulièrement insuffisante dans une ville aussi chère que Santiago. Il lui était presque impossible de trouver un travail à cause de son âge. Certaines familles à Santiago demandent de la main-d'œuvre dans le secteur domestique, mais ces emplois sont généralement occupés par des femmes plus jeunes et par ailleurs, un grand nombre de migrantes des pays voisins (Pérou, Bolivie, Équateur) ont *pris le marché*.

Évidemment, sa situation économique n'était pas bonne et elle avait encore des dettes : un an après, elle est repartie à Paris, où elle habite toujours.

En mai 2019, elle est revenue pour la dernière fois à Paris ; il est difficile d'y trouver un emploi, mais il y a quand même plus d'offres qu'au Chili.

3. Conditions de vie et travail

a) « Je préfère travailler comme « interna » pour faire des économies sur mon logement »

Elle vit maintenant à côté de Saint-Germain-des-Prés, dans un appartement où elle est la colocatrice d'une femme âgée et célibataire. Charito ne se sent pas à l'aise dans ce logement, car elle dit que sa colocataire a pour « *obsession d'économiser l'électricité* ».

Au moment de l'entretien, elle travaille avec une famille anglo-mexicaine, où elle garde une petite fille de 9 mois : elle fait entre 12-16 heures par semaine et son tarif est de 11 euros l'heure. En outre, elle travaille comme femme de ménage dans différentes maisons.

(...) « J'ai besoin de travailler pour faire des économies et pour payer mes dettes au Chili. » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

Elle travaille toujours sans contrat et elle n'a pas de titre de séjour, c'est-à-dire qu'elle est *illegal*, sa santé est précaire, car elle souffre d'ostéoarthrite et d'hypertension : même si ses doigts lui font mal quand elle doit faire la vaisselle ou nettoyer les sols, elle doit continuer à travailler. Elle prend soin des personnes âgées, mais personne ne s'occupe d'elle. Même si elle fait des travaux domestiques polyvalents, elle préfère travailler comme « *interna* » pour économiser sur le loyer.

Au moment de l'entretien, elle a reçu un message de son fils, qui est chauffeur du bus à Santiago. Il lui racontait les manifestations qui se déroulaient dans la ville et comment elles ont bloqué les pistes. Charo m'a dit que son fils a plus de 40 ans, mais qu'elle l'aidait toujours (soutien affectif), qu'ils parlaient très souvent par *WhatsApp*.

b) Charito et sa relation avec la Congrégation religieuse

Elle a fait la connaissance de la Congrégation en 2013. À cette époque, elle assistait à la messe du dimanche, où elle rencontrait d'autres femmes migrantes qui partageaient des informations sur les emplois domestiques. Charito est très proche sœur Antonia, qui l'a aidée à trouver un emploi à plusieurs reprises.

Actuellement, elle n'assiste pas à la messe dans la Congrégation, car elle habite très loin de l'institution ; en revanche, elle rend visite une fois par mois à sœur Antonia et reste en contact avec certaines des femmes qui assistent toujours à la congrégation.

Notre entretien s'est terminé prématurément parce qu'elle a reçu un message de sa sœur qui vit au Chili, au cours duquel celle-ci lui a dit que la situation politique à Santiago se détériorait. Elle lui a même envoyé une photo montrant la répression policière et comme des jeunes étudiants avaient été agressés. Charito est devenue nerveuse et nous avons décidé de mettre fin à l'entretien. Pendant que nous marchions vers la station de métro, elle a dit que toute cette situation politique dans son pays lui rappelait la dictature de Pinochet et qu'elle éprouvait de la peur et de l'indignation.

4. Éléments d'analyse

a) Une trajectoire de vie au regard des *global care chains*

Un maillon dans les *global care chains*

Au moment de l'entretien, Charito n'a aucun membre de sa famille qui dépend entièrement de l'argent qu'elle transfère au Chili, car ses trois enfants adultes travaillent tous et ont leur propre famille. L'argent qu'elle envoie sert essentiellement à payer ses propres dettes et à aider, éventuellement, sa sœur âgée.

Mais il y a eu un moment dans sa trajectoire de vie qui s'approche des *global care chains*. En 2000, la première fois qu'elle a émigré à Buenos Aires pour travailler comme aide-soignante, elle avait 46 ans et une fille de 15 ans, qu'elle a laissée à la charge de sa sœur. Cette première expérience a duré 3 ans, pendant lesquels elle a envoyé de l'argent pour

subvenir aux besoins de sa fille et s'est rendue à Santiago tous les 3 mois pour lui rendre visite.

(...) « *Ma fille était adolescente, je devais payer et donner la priorité à ses études et j'avais beaucoup de dettes, je devais plus que ce que je gagnais au Chili, alors je suis allée travailler à Buenos Aires parce qu'on me payait mieux là-bas, ma sœur s'est occupée de ma fille, elle est comme sa deuxième maman.* » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

Il y a certainement des nuances entre cette expérience et la notion des *global care chains* d'Arlie Hochschild. Ici, nous n'observons pas le « *transfert d'amour* » d'un foyer chilien à un autre en Argentine, mais plutôt comment Charito délègue à sa sœur aînée la responsabilité de s'occuper de sa propre fille qui a 15 ans, afin de travailler auprès des personnes âgées.

Il s'agit d'une sorte de *global, care chain* dans laquelle, d'une part, l'objet des soins est un groupe de personnes âgées, et d'autre part, sa fille adolescente à Santiago, au Chili ; mais confier une adolescente à un tiers n'est pas la même chose que confier un enfant en bas âge : les besoins en soins et en attention varient également en fonction de l'âge et du niveau de maturité de l'enfant, ainsi que de la présence de maladies chroniques qui affectent le bon déroulement de sa croissance physique et cognitive.

Par la suite, lorsque sa fille a grandi, Charito a voyagé à Londres et à Paris pour s'occuper d'une vieille dame française (un travail qui comprenait également le nettoyage et les courses). Même si l'objet des soins a arrêté de l'être, les fonds envoyés par Charito ont continué à contribuer à l'économie familiale et ont assuré l'accès de sa fille à l'enseignement supérieur.

Il est également important de mentionner que le premier moment de sa trajectoire migratoire au niveau international s'est déroulé entre des pays voisins, tous les deux situés géographiquement dans le « sud global ». Ce qui démontre la grande diversité des expériences dans la migration. Dans le cas de Charito, on observe les trajectoires de voyage suivantes : d'abord entre les pays du sud : de Santiago à Buenos Aires, puis de Santiago à Londres et Paris (sud-nord), ensuite le retour pour finalement migrer à nouveau : de Santiago à Paris (sud-nord).

Cet exemple illustre la complexité de la migration, qui se traduit par la décision de quitter son pays d'origine et sa famille à la recherche d'opportunités pour améliorer sa situation économique ou simplement pour avoir une chance de survivre dans un contexte de précarité où la présence de l'État est faible ou inexistante.

b) De nouvelles précisions

La période la plus longue qu'elle a passée à Paris a été de six ans, où elle a travaillé en s'occupant à la fois d'une vieille dame atteinte d'Alzheimer le soir et d'une petite fille le matin. Malgré l'exposition à une autre langue et une autre culture, le niveau de français de Charito reste peu avancé : elle parvient à peine à communiquer avec des expressions de base, même avec les cours de français qu'elle a pris sporadiquement, contrairement à Carmen ou Marina (portraits N°1 et 3), qui sont également arrivées à Paris sans parler un seul mot de français, mais qui parviennent aujourd'hui à communiquer couramment.

(...) « Je peux comprendre ce qu'ils me disent et ce qu'ils veulent, mais je ne peux pas bien parler [en français], c'est mon problème » (...)

Extrait d'entretien, mercredi 23 octobre 2019

Cette maîtrise linguistique limitée et l'absence de spécialisation accentuent l'état habituel de « survie » de Charito, dans la mesure ses capacités relationnelles dans le cadre d'un emploi de soutien et de soins aux personnes sont réduites. Il ne faut pas oublier que le parcours de Charito est différent des autres cas étudiés ici. N'ayant effectué que des études élémentaires tardives, mère célibataire et continuellement endettée, elle semble à résoudre constamment ses besoins primaires, sans beaucoup de moments ou d'espaces de socialisation : elle ne participe pas au cours d'étude de la Bible ou à la messe dominicale de la congrégation, en raison de la distance avec son domicile.

Plus spécifiquement, dans ce portrait, nous observons le cas d'une travailleuse domestique « polyvalente », qui alterne entre la garde des enfants, celle des personnes âgées et les tâches ménagères, contrairement à Carmen, dont les activités s'inscrivent notamment dans la catégorie de la garde d'enfants en bas âge. Cette particularité ajoutée à sa condition de migrante *illegal* rend sa situation plus vulnérable et fragile que dans les autres cas étudiés ici. Charito doit accepter les emplois qu'elle trouve (chaque fois avec moins de choix, du

fait de son âge et de son statut migratoire irrégulier), comme une situation de « survie » récurrente.

Nous avons recueilli des éléments qui révèlent son contexte de précarité matérielle et morale : il s'agit d'une femme qui s'est retrouvée veuve à l'âge de 22 ans et avec deux enfants en bas âge, qui a achevé ses études scolaires tardivement, dont le deuxième mariage s'est terminé par un divorce en raison de la violence physique exercée contre elle, devant assumer seule les frais et les soins de sa dernière fille, tout ceci s'ajoutant à son endettement permanent. Ces conditions reflètent l'instabilité continue dans laquelle vit Charito, femme de la classe populaire et mère célibataire au milieu d'une ville extrêmement chère comme Santiago, bénéficiant de politiques de protection sociale faibles instaurées dans le cadre néolibéral fixé par la Constitution de 1980, qui se traduit par une action étatique subsidiaire et minimale et la prévalence de la privatisation des services essentiels.

De surcroît, son état de santé déjà fragilisé par des maladies telles que l'hypertension ou l'arthrose est dégradé par les longues heures de travail qu'elle doit accomplir : laver les sols avec des mouvements répétitifs ou soulever des charges lourdes, ainsi qu'endurer les contraintes et pénibilités physiques et relationnelles qu'examine Christelle Avril (2014, p.31), dans sa recherche sur les aides à domicile. L'ensemble de ces éléments qui caractérisent le travail physique, émotionnel et relationnel et la charge mentale, caractéristiques du travail domestique, finissent par compromettre sa santé.

Charito, qui au Chili reçoit une pension équivalente à 80 euros, sans possibilité d'accéder aux soins médicaux que sa santé exigerait, avec une accumulation de dettes bancaires, voit la migration et son entrée sur le marché du travail domestique et du *care* comme un moyen pratique de générer les ressources économiques qui lui permettent de se maintenir et de faire face à l'acquittement de ses dettes. En France, où elle vit et travaille, elle ne possède pas de statut migratoire régulier, mais elle bénéficie de l'aide médicale de l'État (AME) qui lui permet d'avoir accès aux visites médicales et à ses médicaments.

Le Chili est l'un des pays à la croissance économique la plus élevée de la région sud-américaine, mais aussi l'un des plus inégalitaires. Depuis la Constitution politique de 1980, le modèle néolibéral s'est imposé, privatisant les services de base tels que l'éducation et la santé, donnant lieu à l'émergence de secteurs à revenu moyen hautement

précaires : 50 % des personnes employées gagnent moins de 400 000 pesos chiliens (470 euros)²⁵. Elles doivent alors assumer seules le coût d'un enseignement privatisé ou de médicaments et de soins médicaux qui ne sont pas couverts par la sécurité sociale. Ces politiques de dérégulation et de non-protection sociale finissent par pousser les ressortissants chiliens à chercher des opportunités dans d'autres pays, comme dans le cas de Charito qui a migré pour la première fois en 2000 vers l'Argentine, où elle est restée trois ans à travailler comme aide-soignante. Ce voyage a marqué le début d'un parcours d'allers et retours, d'abord entre le Chili et Londres et après à Paris, toujours étant employée dans le secteur domestique et des soins.

Le cas de Charito est donc un exemple des milliers de cas qui existent dans le contexte de la migration et des *global care chains*, qui émergent principalement de la confluence de deux crises : d'une part, la crise des soins dans les pays d'accueil, où il existe une forte demande de travail domestique et de *care*, et d'autre part, la crise de la crise sociale dans les pays d'origine d'où ces femmes doivent partir à la recherche d'un moyen de subsistance pour elles et leurs familles, faute d'un système de protection sociale qui puisse garantir une vie et une vieillesse dignes à ses citoyens.

c) Point sur le genre

Dans la trajectoire de Charito, nous observons que pendant son premier mariage, elle dépendait du salaire de son mari et que l'organisation de son foyer correspondait aux rôles traditionnels de genre : son mari était le pourvoyeur et elle restait à la maison pour s'occuper des enfants et des tâches ménagères. Lorsque son mari est décédé, elle a dû s'occuper de ses enfants pratiquement seule et également gérer sa propre vie. Cette perte a donc entraîné une réorganisation de la famille et l'a amené à reprendre des études élémentaires qui lui permettraient d'avoir de meilleurs outils pour trouver un emploi.

Elle s'est ensuite remariée, mais ce mariage a été de courte durée et s'est soldé par un divorce car elle a été victime de violences physiques et psychologiques. Comme dans des milliers de cas au Chili et dans le monde entier, c'est la mère qui s'occupe des soins, de

²⁵ Instituto Nacional de Estadísticas : Enquête complémentaire du revenu, disponible sur le site <www.ine.cl/estadisticas/ingresos-y-gastos/esi>.

l'éducation et des dépenses des enfants, tout en devant continuer à travailler pour assurer le soutien de sa famille. La figure paternelle n'est pas présente : même lorsqu'elle est partie en Argentine, elle a laissé sa fille aux soins de sa sœur aînée et non de son père, qui semble être une figure absente.

Le fait d'avoir élevé seule ses enfants, ainsi que d'avoir assumé seule les frais d'éducation et de santé au Chili, un pays qui a privatisé en grande partie ces services essentiels, peut expliquer la permanente précarité dans laquelle elle vit, toujours endettée, et accomplissant actuellement des travaux domestiques de manière polyvalente au détriment de sa santé.

CHAPITRE V : Marina Bueno Pérez, équatorienne, 33 ans : une jeune diplômée de passage dans la condition domestique

1. Introduction : la rencontre

Pendant le mois d'octobre 2019, j'ai effectué des entretiens avec des travailleuses domestiques. À ce moment-là, je suis allée plusieurs dimanches au cours d'études de la Bible. Mon but principal était de construire une relation de confiance avec ces femmes. En outre, je suis devenue bénévole dans la congrégation «Hijas de María». Dans ce contexte, la sœur Beatrice m'a présenté Marina, à qui j'ai proposé de participer à un entretien.

Le premier contact avec Marina s'est déroulé après la messe de dimanche, où elle allait avec son fils Lucas. J'avais eu l'occasion de la voir avant, mais ce dimanche-là, je l'ai abordée pour lui en parler pour la première fois.

(...) « Marina est de taille moyenne, elle a des cheveux courts et bouclés, elle portait un manteau noir avec des bottes, dans une main elle tenait un parapluie noir, toujours avec son fils : Saluda Lucas ! Dis bonjour, Lucas ! Elle parle à son fils en français et en espagnol. » (...)

Journal de terrain, dimanche 1er décembre 2019, à la messe dominicale

Lucas est habitué à aller à la messe : il connaît bien les sœurs et l'église. Les sœurs le connaissent depuis qu'il était bébé, il les appelle *les mamans de Jesús* et elles l'encouragent à devenir enfant de chœur. Il est comme un fils pour elles, et lui donnent toujours un jeu ou un bonbon.

Sœur Beatrice avait auparavant parlé à Marina et ce dimanche-là, elle nous a présentées. La négociation de l'entretien avec Marina a été très différente des précédentes, parce que dans ce cas, c'est une sœur qui m'a aidée à prendre contact avec elle. Alors, je lui ai parlé directement de mon travail de recherche et lui ai proposé de participer à un entretien, sa réponse immédiate a été : « *avec plaisir, on peut faire un entretien* ». Au début, nous avions prévu de nous voir la semaine suivante, mais à cause de la grève des transports et de la période de vacances, nous avons été obligées de décaler notre rencontre.

Au mois de janvier, j'ai revu Marina. Nous avons parlé de la grève, des vacances de Noël et de la nouvelle année. Après, Marina m'a proposé le 25 janvier pour effectuer l'entretien chez elle.

Celui-ci s'est donc déroulé chez elle, à Nanterre. C'était la première fois que je menais un entretien chez mon enquêtée. Pour m'y rendre, j'ai pris le RER B jusqu'à Châtelet et après le RER A. Une fois à la station de Nanterre, j'ai appelé Marina par téléphone et elle m'a donné les renseignements qui m'ont permis d'aller jusque chez elle. Marina habite dans une résidence sociale en banlieue. À mon avis, les structures urbaines sont différentes de celles du 16^{ème} arrondissement, où j'ai fait les autres entretiens. Dans le quartier de Marina, il y a peu de parcs et ils sont mal entretenus : j'ai vu aussi que plus de familles migrantes y habitaient.

L'appartement de Marina est au neuvième étage. Je suis sortie de l'ascenseur et Marina m'attendait en souriant à sa porte. Dans le salon, Lucas (son fils de 5 ans) jouait avec une amie. Dans la cuisine, il y avait Lina, une amie colombienne de Marina et travailleuse domestique aussi. Marina m'a invitée à boire un café et j'ai commencé à parler avec Lina qui était en train de déjeuner. Je lui ai demandé pourquoi elle mangeait aussi tard et elle m'a raconté qu'elle venait de sortir du travail. Elle travaille du lundi au vendredi jusqu'à 20 heures et les samedis jusqu'à 16 heures. Lina fait le nettoyage dans une maison à Paris.

À ce moment-là, j'ai eu le sentiment qu'elle voulait parler et elle a commencé à raconter sa vie. Marina et moi l'avons laissée parler. J'ai pu constater que raconter la vie de Lina mériterait un chapitre complet. J'aurais aimé pouvoir mener un entretien avec elle, mais à cause de la pandémie, nos négociations pour un entretien ont été interrompues.

Lina a quitté la cuisine et j'ai commencé l'entretien avec Marina. Dans le frigo, il y avait plusieurs magnets d'Équateur ; sur la table, il y avait des boîtes de cookies et des cahiers de dessins de son fils. La cuisine de Marina est un espace de 10 mètres carrés avec cuisine, table à manger, quatre chaises et au fond un lavabo et la machine à laver.

Avant de commencer, je lui ai décrit le protocole d'entretien, j'ai sorti mon cahier de terrain pour prendre des notes et j'ai allumé le dictaphone.

2. Le parcours

a) L'enfance et sa famille

Au début de l'entretien, Marina était détendue. Elle est née à Sarar, une ville située dans la région interandine de Cuenca en Équateur ; elle est la 7^{ème} fille de 10 frères et sœurs. Sa famille est de condition très modeste, et ses parents devaient constamment se déplacer de ville en ville à la recherche de travail.

Marina a travaillé dès son plus jeune âge. Parfois, elle aidait à faire le ménage dans son école où elle travaillait dans la cuisine de petits restaurants, etc. Elle a été habituée à travailler dès très petite. Par ailleurs, sa mère et ses sœurs aînées effectuaient du travail domestique dans différentes maisons.

Pendant son enfance, elle a voyagé avec sa famille dans différentes villes d'Équateur, car ses parents cherchaient du travail : évidemment, ces déplacements constants ont contribué à rendre intermittentes ses études à l'école primaire. Par ailleurs, ses sœurs aînées ont travaillé en faisant le ménage dans une congrégation de prêtres salésiens à Quito. C'est ainsi qu'elles ont rencontré ces missionnaires européens, qui les ont plus tard aidées à émigrer à Madrid. Marina ne parle pas beaucoup de son père ni de sa relation avec lui.

La migration de la famille de Marina s'est faite progressivement. D'abord ses deux sœurs aînées sont parties : elles travaillent comme femmes de ménage dans plusieurs maisons à Madrid.

b) De Quito à Madrid

Ses sœurs envoyaient de l'argent en Équateur pour soutenir l'économie familiale. Puis, à leur tour, ses autres sœurs et frères sont partis. Marina et ses parents ont été les derniers à arriver à Madrid, elle avait 15 ans.

Sa vie scolaire était intermittente. Pendant son séjour en Équateur, elle a étudié à l'école élémentaire, mais sa famille se déplaçait de ville en ville à la recherche d'emploi, cette situation n'a pas aidé Marina à poursuivre sa scolarité de façon continue.

Une fois arrivée à Madrid, sa sœur aînée l'a inscrite à l'école : cette inscription a été faite en fonction de l'âge de Marina, mais sans tenir compte du niveau d'études qu'elle avait atteint en Équateur. Elle se souvient que ces années ont été difficiles, car elle ne

« *comprendait rien à l'école* ». Elle était arrivée dans un nouveau pays, avec un programme scolaire différent, de nouveaux camarades de classe et des normes codes sociaux différents.

D'autre part, dès le premier jour de son arrivée à Madrid, elle a dû travailler en s'occupant d'une vieille dame, chez qui elle habitait également :

(...) « Je voulais être avec ma famille, mais il n'y avait pas de place pour tout le monde, on était nombreux. Alors j'ai dû travailler comme « interna » d'une vieille dame qui habitait dans le même bâtiment que ma famille. Le matin, j'allais à l'école et l'après-midi et le soir, je m'occupais d'elle. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Malgré de premières années d'adaptation difficiles, Marina a réussi à finir le lycée tout en assurant son travail avec la vieille dame, où elle n'avait pas des horaires définis, car elle travaillait et habitait dans la même maison que son employeuse. Elle se souvient qu'elle gagnait très peu dans ce travail, mais elle garde de bons souvenirs de sa patronne.

(...) « C'était une femme gentille, très âgée, mais elle m'a toujours encouragée à étudier, elle m'a toujours dit que je ne devais pas rester domestique, que je méritais mieux. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Alors, après le lycée, elle a préparé un diplôme en éducation de la petite enfance. Dans le cadre de cette formation, elle a bénéficié d'une bourse pour étudier le français et vivre à Paris pendant un mois. Son parcours scolaire était remarquable, mais Marina a été traitée de manière discriminatoire par ses collègues :

(...) « Lorsque j'ai appris que j'avais décroché la bourse, cela a suscité beaucoup de jalousie dans la classe : mais si c'est une travailleuse domestique, pourquoi a-t-elle la meilleure note ? » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Tout au long de l'entretien, Marina a répété plusieurs fois que « *l'éducation est le moyen de quitter le travail domestique et d'obtenir des emplois mieux rémunérés.* »

c) De Madrid à Paris

Marina est arrivée à Paris en septembre 2011 à l'âge de 23 ans, en profitant de la bourse qu'elle a obtenue. C'est au cours de ce voyage qu'elle a décidé de rester à Paris :

(...) « Mon objectif était de parler français pour travailler et avoir une base sur laquelle m'appuyer, alors j'ai étudié. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Son école de français était située dans la rue Victor Hugo, dans le 16^e arrondissement. Marina se souvient qu'elle cherchait à rencontrer des personnes d'apparence *latina* pour leur parler et obtenir des informations concernant les logements et des emplois. Ainsi, elle a rencontré une Péruvienne qui lui a parlé de l'Église Espagnole située à côté de la place Victor Hugo. C'est dans cette église qu'elle est entrée en contact avec la congrégation « Hijas de María », où elle a été hébergée pendant un an.

Une fois installée dans sa chambre à Paris, elle a continué à étudier le français et à chercher du travail. Elle a obtenu son premier emploi grâce aux contacts des sœurs de la congrégation « Hijas de María ». Marina travaillait pendant toute la journée : le matin, elle s'occupait d'un couple de personnes âgées qui lui parlaient en français, mais très lentement, puis l'après-midi, elle travaillait en tant que nounou des enfants d'une famille espagnole et le soir, elle étudiait le français à l'Alliance française. Certains week-ends, elle nettoyait des maisons. Tous ses emplois se situaient dans le 16^e arrondissement.

Il y a eu des périodes où Marina a travaillé dans trois maisons différentes pour assurer ses dépenses essentielles et payer son cours de français à l'Alliance française. Elle a fait aussi deux semestres de cours de langue à la Sorbonne.

D'autre part, dans les lieux où elle a rencontré d'autres latinos travaillant à Paris (dans le travail domestique, la restauration ou la construction), ces personnes ont dit que les latinos viennent en France pour travailler, et non pour dépenser leur argent dans des cours de français. Je cite :

(...) « Si je ne parlais pas français, je ne m'améliorerais pas, et beaucoup de gens m'ont dit : « Tu es venue ici pour travailler », ils ne comprenaient pas pourquoi je dépensais mon argent pour payer des cours de français, « les latinos sont venus

ici pour travailler... » et j'ai dit : Oui, mais je ne veux pas rester comme travailleuse domestique pour toujours. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Marina n'avait pas de contrat de travail, et elle ne s'inquiétait pas pour ses conditions de travail. Pour elle, le plus important était de continuer à étudier le français : elle savait que travailler dans le domaine du travail domestique était temporaire, car elle avait un diplôme en éducation de la petite enfance obtenu en Espagne et elle voulait améliorer son niveau de français, afin de pouvoir travailler dans une crèche.

(...) « Mon cours de français n'était pas négociable, je suis allée au cours même s'il neigeait, s'il pleuvait ou s'il faisait très froid, j'ai aussi refusé certains emplois. Le soir, j'étudiais le français. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Les premiers mois de travail étaient complexes à cause de la limitation de la langue, mais cette contrainte s'est allégée très vite grâce aux cours de français et aux travail avec des familles françaises.

Marina a toujours travaillé de manière informelle : à Madrid, où elle a passé ses huit premières années, elle n'a jamais eu de contrat de travail. La même situation s'est produite à Paris, où elle a assuré du travail domestique sans contrat pendant quatre ans. Il y a eu des périodes où elle a travaillé avec trois familles, s'est occupée d'enfants, a pris soin de personnes âgées, a nettoyé des maisons. Toujours sans contrat de travail.

Son tarif était différent selon le type de travail : elle gagnait plus quand elle nettoyait les maisons, plus que lorsqu'elle travaillait comme nounou.

(...) « Une fois, j'ai accepté de travailler pour 5 euros l'heure pour garder les enfants d'une famille hispanophone (ne précise pas le pays), et comme j'eu besoin de travailler, j'ai accepté. Beaucoup de personnes m'ont avertie de ne pas travailler avec des familles hispanophones, parce qu'elles payent très peu et demandent beaucoup de travail. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Huit ans après son arrivée, elle a commencé à accomplir des démarches pour la régularisation de son statut migratoire.

d) Devenir "legal"

Marina et sa famille ont quitté Sarar et l'Équateur en 2003, traversant un océan entier à la recherche de travail et d'un meilleur revenu économique.

Toute sa famille travaillait, ses parents, ses frères et sœurs. En fait, Marina a travaillé dans une maison à Madrid dès le premier jour de son arrivée d'Équateur. Elle et sa famille ont commencé une nouvelle vie loin de leur terre et n'ont pas envisagé de rentrer, seuls ses parents possédaient un statut régulier d'immigration :

(...) « Nous avons juste laissé passer beaucoup de temps en Espagne sans régulariser nos permis de séjour. Mes parents oui, ils avaient des papiers, et comme nous (les enfants) pouvions étudier sans avoir la nationalité espagnole ou un titre de séjour, nous devions juste montrer les papiers de mes parents ou un autre document qui disait que nous faisons les démarches et n'avions aucun problème. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Marina a commencé à effectuer les démarches pour obtenir la nationalité espagnole après avoir vécu huit ans à Madrid et Paris comme *illegal*. Sa sœur aînée l'a aidé dans ses démarches à Madrid, car elle travaillait et vivait à Paris pendant tout le processus.

La régularisation de son statut migratoire a pris près d'une année. Pendant ce temps-là, Marina a effectué plusieurs trajets à Madrid pour suivre l'avancement de son dossier. Après un an de démarches, elle est rentrée à Madrid pour signer les derniers papiers et a obtenu la nationalité espagnole. Ce fut un voyage rapide, car elle devait retourner à Paris pour continuer à travailler.

(...) « J'ai dû rentrer à Madrid immédiatement pour signer les documents, c'est-à-dire que je suis allée en Espagne « illegal » et suis rentrée en France « legal » » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

3. Condition de vie et travail

a) « *Je travaillais et vivais mieux en faisant le ménage qu'en travaillant à la crèche* »

Marina a obtenu la nationalité espagnole, mais elle a continué à travailler comme travailleuse domestique sans contrat officiel. Elle se souvient que certains de ses employeurs l'ont encouragée à postuler dans une crèche ou une école, car elle avait un diplôme en éducation de la petite enfance ainsi qu'un bon niveau de Français.

(...) « Marion, la maman des enfants avec lesquels je travaillais à cette époque, m'a encouragée à chercher un type de travail lié à ma formation, elle disait : tu es jeune, mes enfants vont grandir et tu ne peux pas rester toujours comme nounou, et en plus tu as une formation. Mais franchement je ne me sentais pas capable, j'avais la crainte de l'échec » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Marina ne se *sentait pas capable* de trouver un autre emploi, correspondant à sa formation professionnelle. Marion, une de ses employeuses, l'a aidée à traduire son C.V. et à rédiger une lettre de motivation. Après plusieurs entretiens et quatre mois de recherche d'emploi, elle a finalement été engagée pour travailler dans une crèche. C'était la première fois que Marina avait un emploi déclaré et formel, avec des horaires fixes et un salaire mieux rémunéré.

Néanmoins, pour elle ce changement d'emploi a été l'un des moments les plus difficiles de sa vie :

(...) « Je travaillais et vivais mieux en nettoyant les maisons qu'à la crèche, car les premières années ont été un cauchemar » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Le travail à la crèche a représenté un changement dans la vie et la dynamique de Marina, qui travaillait pour la première fois de manière formelle et dans le domaine dans lequel elle s'était spécialisée, mais qui n'avait pas de bonnes relations avec ses collègues. Avec

des larmes dans les yeux, elle se souvient qu'elles ont mis *des couches sales* dans son casier, lui ont « *volé* » ou ont fait échouer les activités qu'elle mettait en place.

Ses collègues françaises disaient qu'une latina plus jeune qu'elles ne devrait pas travailler à la crèche, elles l'ont harcelée. Marina a parfois pensé à quitter ce travail et à reprendre le travail domestique, mais quelques mois après, elle est tombée enceinte.

Migrante, hispanophone, plus jeune, mère célibataire, ex-travailleuse domestique et diplômée, Marina a été discriminée par ses collègues de la crèche. Elle n'avait ni amis ni camarades au boulot : au contraire, aller travailler pour elle était très difficile, mais elle a dû rester, car elle avait besoin de son salaire.

(...) « *Je ne pouvais me confronter à personne, car j'avais besoin de ce travail, alors j'ai dû retenir mes larmes et ignorer les abus.* » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Les mains de Marina commencent à trembler et sa voix se brise, lorsqu'elle décrit cette période d'adaptation à son nouveau travail à la crèche, qui a également coïncidé avec la naissance de son fils *comme un moment très dur* avec de nombreux changements : « *C'était le pire moment de ma vie* ». Elle se rendait toujours au travail les larmes aux yeux, la propriétaire du studio où elle habitait lui avait demandé de quitter sa maison parce qu'elle ne voulait pas louer à une femme enceinte et célibataire, Marina a vécu seule ces nouveaux événements parce que le père de son enfant, un français qu'elle avait rencontré dans un théâtre, n'a jamais voulu s'occuper à elle et de son enfant. En fait, il n'a jamais rencontré son fils ; au contraire, il l'a accusée d'être tombée enceinte intentionnellement, pour obtenir les papiers ou parce qu'il était juste *mignon et français*.

Marina parle très peu de son ex-partenaire. Ils se sont rencontrés lors d'une soirée, à la sortie du théâtre : il était un des acteurs et elle est allée s'amuser avec ses amies, ils ont vécu une relation courte qui a fini quand elle lui a annoncé qu'elle était tombée enceinte. Après cette relation amoureuse, Marina a consacré sa vie à élever son fils.

Évidemment, Marina a vécu divers types de discrimination (par rapport à sa langue, son origine culturelle, son statut civil et social), mais pendant l'entretien elle n'a jamais utilisé

le mot *discrimination* ; par contre elle utilisé *abus, jalousie*. Pour elle, toute cette expérience l'aide à être plus forte et déterminée.

Désormais, elle a les qualifications pour devenir directrice d'une crèche, car elle a suivi quelques cours de spécialisation parallèlement à son travail, elle maîtrise bien le français et elle a plus de six ans d'expérience professionnelle dans une crèche.

(...) « Je crois aussi que cela valait la peine de subir tant d'abus, maintenant dans ce nouvel espace ils reconnaissent mon travail, ils m'apprécient. Maintenant, je me sens capable de prendre la direction d'une crèche. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

b) « Ne jamais reculer, ne jamais se rendre »

La famille de Marina, qui vit à Madrid, lui a dit de rentrer, qu'elle serait accompagnée et que ce serait mieux pour elle, mais elle a décidé de rester à Paris, car elle s'était tellement efforcée d'obtenir son diplôme et d'apprendre le français qu'elle n'était pas en mesure de renoncer à construire sa nouvelle vie avec ses propres règles.

Dans ce contexte, son plus jeune frère est venu à Paris vivre avec elle. Il ne parlait pas un mot de français et travaillait dans la construction. Pendant cette période, son frère a été un grand soutien émotionnel pour Marina, qui travaillait dans un endroit où elle était maltraitée et discriminée. La propriétaire de son studio la harcelait constamment : parfois Marina l'a trouvée à l'intérieur de son studio en train de fouiller ses affaires.

Un autre épisode fatal est que Marina a été victime de violence physique dans la rue : un groupe de personnes inconnues l'a battue sans raison et lui a cassé les dents. Elle a payé son dentiste et la police n'a jamais identifié ces individus.

(...) « Regarde (elle me montre ses dents), ils m'ont fait  a sans raison et j'étais enceinte à ce moment-là. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Cet événement d'agression dans la rue m'amène à poser une hypothèse sur une possible discrimination. Même si Marina n'a pas mentionné expressément les mots « intolérance », « racisme » ou « discrimination », il est pertinent de réfléchir à ce fait. Marina a un phénotype qui est plus proche de celui d'une femme « arabe » que de celui d'une femme « latina ». Il paraît possible qu'elle a été racialisée, comme dans les cas d'agression dans la rue ou dans les métros que les médias nous montrent tous les jours.

Il est également possible de déduire que Marina ne s'arrête pas longtemps pour réfléchir aux causes possibles de cette agression, car elle a des autres problèmes à résoudre : trouver un logement, accoucher son fils, garder son travail —où elle a également été harcelée—, sans oublier sa forte identité catholique basée sur le fait de « pardonner à ceux qui vous font du mal ». Concrètement, elle avait d'autres besoins « plus urgents » à résoudre au moment de l'attaque dans la rue.

Elle a travaillé jusqu'à la dernière semaine de sa grossesse. Pendant que Marina était à l'hôpital en train d'accoucher, la propriétaire de son studio a jeté ses affaires à la rue. En le racontant, Marina n'arrête pas de pleurer, sa voix est faible et elle répète sans cesse :

(...) « Mon fils est la meilleure chose qui est arrivée dans ma vie, il est la personne que j'aime le plus, mais tout est devenu plus difficile, pendant que j'étais à l'hôpital. J'ai cherché un autre studio pour y vivre. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Avec ses affaires à la rue, son fils qui venait de naître et un frère qui ne parlait pas français, elle se trouvait complètement désemparée. Après des appels à des amies pour demander de l'aide, c'est une ancienne employeuse qui lui a prêté son studio pour y vivre pendant qu'elle cherchait un autre logement. Pour elle, ce geste de solidarité a été fondamental pour s'organiser dans son travail et sa nouvelle étape de vie de mère célibataire. Elle se souvient des mots de son ancienne patronne :

(...) « Vous avez pris soin de mes enfants et maintenant c'est à mon tour de vous aider » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Cette dernière ex-patronne est la même qui l'avait aidée à chercher un travail dans une crèche et à rédiger sa lettre de motivation et son C.V. Elles sont toujours en contact.

Après 4 mois de recherche d'un logement, et avoir soumis plusieurs demandes d'aide sociale, Marina a trouvé un logement social à Nanterre, où elle habite toujours. Elle raconte qu'au début elle, son frère et son fils n'avaient pas du tout de meubles : par exemple, elle doit chauffer le lait de son fils avec une petite casserole et avec des bougies. Petit à petit, ils sont sortis de cette situation précaire.

Le fait d'avoir trouvé un logement social avec un loyer bas et de bénéficier de l'aide de la CAF a amélioré leur vie, car pendant quelques mois, leur unique revenu était son salaire de la crèche. Mais tout ce processus a été extrêmement difficile : elle avait de nombreux rendez-vous avec les travailleurs sociaux, elle devait appeler chaque jour pour avoir une réponse et fournir de nombreux documents.

c) Continuer toute seule

Le frère de Marina est parti à Madrid après avoir vécu avec elle pendant deux ans : il l'a laissée seule parce qu'il a réalisé que c'était le moment de construire sa propre vie, sans Marina ni Lucas. Elle pense que toutes ces expériences ont aidé son petit frère à faire preuve de plus de discipline et à trouver sa voie dans la vie.

(...) « Mon frère était « la brebis galeuse de la famille », toujours rebelle et arrogant, car il est le dernier des enfants. Quand il a vécu avec nous, j'ai vu sa transformation, j'ai observé comment il a redressé sa vie, trouvé un emploi, m'a aidée à prendre soin de mon fils et est devenu responsable. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Son frère l'avait beaucoup aidée à prendre soin de son enfant, mais il était aussi un grand soutien émotionnel pour elle : avec lui elle se sentait moins seule.

(...) « C'était toujours moi qui prenais soin des autres, quand je vivais avec mon frère, je sentais que quelqu'un prenait soin de moi et me protégeait. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Son frère est parti, elle a dû s'organiser en fonction de ses horaires de travail et élever toute seule son fils. Elle a continué à travailler dans la même crèche et elle a dû trouver une autre crèche pour son fils, car elle avait peur que ses collègues le discriminent lui aussi. Quelquefois, elle a payé une nounou pour garder Lucas.

d) Marina et sa relation avec la Congrégation religieuse

Sa relation avec les sœurs de cette congrégation a commencé dès la semaine de son arrivée à Paris, c'est-à-dire en 2011. Elles l'ont aidée à trouver son premier travail, l'ont hébergée, elles l'ont accompagnée pendant sa grossesse et aiment son fils. Marina sent que les sœurs sont sa famille à Paris. Elle a passé Noël, des anniversaires, et d'autres dates importantes avec elles.

Marina trouve un soutien émotionnel auprès les sœurs de la congrégation : chaque fois qu'elle se sent seule ou désorientée, elle se rend là-bas.

Marina assiste chaque dimanche à la messe, mais elle ne participe pas au cours sur la Bible. En tant que mère célibataire, elle doit s'organiser toute seule avec son petit enfant. Elle rencontre ses amies après la messe, elle garde toujours le contact avec les autres femmes migrantes qui vont à la congrégation, notamment avec les plus jeunes. Comme elle n'est plus travailleuse domestique, sa situation est différente de celles des autres femmes qui sont toujours dans le métier : en fait, Marina se *sent jugée* par les femmes plus âgées :

(...) « Toujours elles disaient que nous les migrantes sommes venues pour travailler dur, pour soutenir notre famille, elles pensent que l'éducation n'est pas pour nous. » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

À son avis, le groupe formé par les plus âgées est très fermé : elle se sent plus à l'aise avec les nouvelles femmes qui arrivent dans la congrégation. Leur interaction consiste essentiellement à échanger des informations sur les nombreuses démarches administratives, à suggérer des emplois, à s'amuser un peu et à se raconter, parfois des choses privées. Ce sont des amies qui se rencontrent le week-end, mais pas des amies qui font régulièrement des sorties ensemble.

e) Comment vit Marina désormais ?

Au moment de l'entretien, Marina a 33 ans et son fils Lucas 5 ans, elle n'a pas de partenaire, et à l'époque, elle vit avec Lina et son fils colombien. Son appartement a une superficie de 80 mètres carrés environ, il s'agit d'un logement social à Nanterre. Son fils est inscrit dans une école qui se trouve à côté de chez elle. Elle dépose son enfant tôt avant d'aller au travail, et d'ordinaire une nounou vient le chercher. Après le travail, elle rentre chez elle et dans la soirée elle cuisine pour le lendemain. Lina et son fils l'aident à garder Lucas.

(...) « *Désormais, Lina et son fils m'aident beaucoup avec mon enfant, mais s'ils n'étaient pas là, je pourrais aussi m'organiser.* » (...)

Extrait d'entretien, samedi 25 janvier 2020

Actuellement, Marina a des créneaux fixes et elle aime ce qu'elle fait. Certains week-ends, elle fait des baby-sittings ponctuels : elle dit qu'elle le fait parce que ce sont des familles qu'elle connaît et qu'elle aime ; de plus, ces familles lui donnent des vêtements pour son enfant ou d'autres ustensiles pour sa maison.

Deux fois par an, elle se rend à Madrid pour rendre visite à sa famille. Son fils aime voir ses grands-parents, ses cousins et ses oncles.

Marina a eu une relation amoureuse avec un homme qu'elle a rencontré par l'intermédiaire de ses amies, mais cette relation a pris fin lorsque cet homme lui a dit qu'il n'aimait pas son fils.

4. Éléments d'analyse

a) Un cas différent de celui proposé par les *global care chains*

Le cas de Marina est un cas différent de ce que propose le modèle des *global care chains*. Il s'agit d'une femme qui appartient à un milieu familial aux ressources modestes et qui a été habituée à travailler dès son plus jeune âge (en faisant le ménage dans son école ou

en aidant dans les restaurants locaux). Dès sa première migration à Madrid, elle s'est occupée d'une femme âgée, puis à Paris, elle a également travaillé dans le domaine du service domestique et des soins. Elle a un fils en bas âge qu'elle n'a pas laissé derrière elle en Équateur, mais vit avec lui à Paris : son parcours migratoire s'inscrit dans un projet familial.

Dans ce cas, nous observons une structure familiale robuste et de soutien mutuel, qui envisageait Madrid comme une destination mais aussi comme un projet familial. Ses deux sœurs aînées, célibataires et sans enfants à l'époque, ont contribué financièrement pour que les autres membres de leur famille les rejoignent : ainsi, leur processus migratoire s'est déroulé de manière cumulative et progressive, comme un « effet domino » : où l'un aide l'autre, jusqu'à ce que tout le groupe familial émigre à Madrid (groupe de 10 frères et sœurs et les 2 parents).

En effet, le voyage de ses deux sœurs aînées vers Madrid a marqué le début de leur migration au niveau international. Leur aide a été déterminante pour la migration des autres frères et sœurs par la suite, car elles ont contribué à l'économie familiale et à la recherche d'emplois à Madrid. Ainsi, chaque frère qui arrivait était presque immédiatement inséré dans le marché du travail.

Par ailleurs, nous observons que Marina est une mère célibataire, qui à l'âge de 28 ans a eu son premier et unique enfant, pendant qu'elle poursuivait sa carrière professionnelle dans une crèche à Paris. Elle a décidé de rester dans cette ville malgré les circonstances adverses qu'elle a dû affronter. Marina a fait prévaloir son autonomie en créant ses « *propres règles et normes.* » Cette trajectoire de vie nous montre la diversité et l'hétérogénéité des expériences dans la migration et le travail domestique.

Elle maintient des liens étroits avec sa famille à Madrid, à laquelle elle rend visite deux fois par an avec son fils. Ses sœurs continuent à travailler en nettoyant des maisons et en s'occupant de personnes âgées. Marina respecte leur travail, mais a construit sa vie en dehors d'eux : « *Je respecte leur travail, c'est un travail honnête, mais je ne voulais pas faire ça toute ma vie.* »

b) De nouvelles précisions

Ce cas illustre la mobilité sociale ascendante d'une femme équatorienne issue des classes populaires et rurales de l'Équateur, qui est arrivée à Madrid à l'âge de 15 ans et qui dès le premier jour de son arrivée, a travaillé comme *interna* dans la maison d'une femme âgée, qui l'a encouragée à poursuivre des études.

Lors de son passage à Madrid, la langue ne lui posait pas de problème pour communiquer, mais l'apprentissage de nouveaux codes sociaux et l'insertion immédiate dans le travail domestique en même temps que la poursuite de ses études secondaires avec une méthodologie et un programme différents ont représenté un défi pour elle.

Deux éléments qui peuvent expliquer sa mobilité sociale ascendante tout en conservant ses origines ouvrières, le premier étant les liens familiaux forts et le projet commun d'émigrer à Madrid à la recherche de meilleures opportunités. Cette solidarité familiale s'exprime à différents moments, par exemple lorsque son frère voyage de Madrid à Paris pour l'accompagner et l'aider à s'occuper de son nouveau-né. Par ailleurs, Marina entretenait de bonnes relations avec ses employeuses, lesquelles, à différents moments de sa vie l'ont encouragée à étudier, l'ont aidée à rédiger des documents en français pour sa candidature à la crèche, lui ont prêté un studio pour vivre temporairement et lui ont offert des vêtements pour son fils et ainsi que des ustensiles de cuisine.

Marina a travaillé dans le service domestique dès son plus jeune âge (15 ans), jusqu'à ce qu'elle trouve un emploi professionnel avec un contrat dans une crèche à Paris à l'âge de 27 ans. C'est-à-dire que pendant douze ans, elle a alterné ses études scolaires, sa professionnalisation et l'apprentissage du français avec le travail domestique. Ania Tizziani (2013) souligne que « l'exposition aux modes de vie des employeurs permet d'intégrer les codes et les compétences sociales des classes moyennes et supérieures, contribuant ainsi à la mobilité sociale ascendante. »

c) Point sur le Genre

Dans le cas de Marina, nous pouvons voir comment, à un moment aussi important et crucial de sa vie, son jeune frère a voyagé de Madrid à Paris pour l'aider et l'accompagner pendant sa grossesse et au moment de la naissance de son fils Lucas.

(...) « C'était toujours moi qui prenais soin des autres, quand je vivais avec mon frère, je sentais que quelqu'un prenait soin de moi et me protégeait. » (...)

Son frère assume le rôle de soignant et de protecteur. Ce passage nous amène à réfléchir sur la recomposition des rôles de genre au sein du foyer de Marina. En effet, nous constatons une tradition de solidarité et de soutien en tant que groupe dans sa cellule familiale, qui joue le rôle d'engrenage d'entraide favorisant les avancées de chacun des membres. Mais, concrètement, dans le cas de son frère, qui a consacré deux ans de sa vie à accompagner Marina, nous voyons que, peut-être motivé par le fait d'aider sa sœur, il a mobilisé aussi d'autres manières d'exprimer sa masculinité : il a pris soin de sa sœur, a assumé des tâches ménagères, s'est chargé du transport de l'enfant entre la crèche et la maison. Marina est bien organisée pour s'occuper de son enfant, mais à ce moment-là, son frère a joué le rôle de père pour l'enfant.

Il apparaît également une sorte d'inversion des rôles traditionnels de genre, où il est traditionnellement entendu que l'homme est le fournisseur et a plus de pouvoir parce qu'il est celui qui travaille en dehors de la maison ou a plus de revenus que la femme. Dans ce cas, nous constatons que Marina en tant que salariée d'une crèche (un métier socialement assigné au sexe féminin) bénéficie d'une plus grande stabilité économique, juridique et sociale. Son frère, quant à lui, travaillait occasionnellement sur des chantiers (un métier socialement assigné au genre masculin), un travail qui se fait sans contrat de travail, à l'origine d'une grande usure physique et souvent mal payé.

CONCLUSION

1. Des trajectoires de vie à la lumière des *global care chains*

Concernant *l'objet de soins* laissé dans le pays d'origine de la travailleuse domestique dont parle Hochschild, nous avons constaté que chaque cas a ses propres particularités : s'agissant de Carmen, l'objet de soins est sa mère âgée et son frère malade, deux adultes qui dépendent des envois de fonds et de soins ; dans le cas de Charito, son parcours migratoire est plus complexe que les autres trajectoires : nous pouvons voir que l'objet de soins est sa fille adolescente de 15 ans, et que cette sorte de *global care chain* s'est formée en 2000, lorsqu'elle a quitté le Chili pour l'Argentine, deux pays voisins situés dans le *sud global*, une variante supplémentaire qui suggère qu'il est préférable de mener des études de cas multisituées et longitudinales, enfin, dans le cas de Marina, nous observons un foyer monoparental, dont l'objet de soins est son fils de 5 ans, dont elle ne s'est pas séparée, un enfant qui est né et a grandi en France.

Nous avons ainsi démontré que, dans notre enquête, l'objet de soins laissé dans le pays d'origine de la travailleuse domestique peut être un adulte dépendant ou une fille adolescente, ou que la travailleuse peut tout simplement n'avoir laissé derrière elle ni enfants ni parents dépendants. Ces exemples révèlent un éventail plus large et hétérogène de compositions familiales possibles pour les travailleuses domestiques, des exemples qui diffèrent du modèle développé par Hochschild dans la recherche de la construction d'un archétype de la nounou migrante qui laisse ses jeunes enfants aux soins d'une tierce personne dans son pays.

En ce qui concerne les trajectoires migratoires des femmes enquêtées, nous constatons que ces dernières ont en commun d'être toutes trois issues de classes populaires et de contextes de précarité matérielle, ont des dettes à assumer et ne bénéficient pas d'un système de protection sociale qui garantisse une vie et une vieillesse digne pour elles et leurs familles.

Pour chacune d'elle, le processus de migration s'est développé de manière différente : s'agissant de Carmen, sa mère et elle-même ont dû recourir à des prêts bancaires pour couvrir les frais du voyage, le départ de Carmen a représenté pour sa mère la possibilité

d'avoir sa propre maison et grâce aux envois de fonds, il a été possible de couvrir les dépenses quotidiennes et de santé d'une mère âgée et d'un frère malade.

Pour Charito, nous constatons que son processus de migration est plus complexe, avec différentes périodes et destinations (Buenos Aires, Londres, Paris). La destination a été choisie en fonction de la possibilité de trouver un emploi dans le secteur du service domestique. Pour elle, la situation juridique migratoire, la maîtrise du français ou la spécialisation du métier ne constituent pas un facteur primordial. Ici, c'est le besoin immédiat d'une femme âgée de gagner de l'argent pour survivre et payer ses dettes au Chili qui prévaut.

Dans le cas de Marina, nous observons que son processus migratoire répond à un projet familial, mis en œuvre par un groupe de 12 personnes qui se déplacent d'abord à l'intérieur de l'Équateur, puis au niveau international : de Quito à Madrid, et par la suite, après avoir vécu pendant près de 8 ans dans la capitale espagnole, Marina continue seule jusqu'à Paris. Nous observons ici de forts liens de coopération et de solidarité familiale, ce qui explique dans une large mesure la mobilité ascendante de cette ex-travailleuse domestique.

Nous avons donc constaté que les processus migratoires des femmes enquêtées se sont déroulés par étapes : d'abord une migration vers l'intérieur de leurs pays (Cusco-Trujillo-Lima ; Valdivia-Santiago de Chile ; Sarar-Cuenca-Quito) puis une étape au niveau international (Buenos Aires, Londres, Madrid, Paris). À la recherche de meilleures opportunités pour elles et leurs familles, ces femmes se sont insérées dans le marché du travail domestique et du care.

Sur ce point, nous considérons qu'il est important de rappeler que ces femmes proviennent de la deuxième région où la présence de travailleuses domestiques est la plus élevée selon l'OIT²⁶ (23% dans les Amériques) : ces données nuancent le postulat de Hochschild selon lequel les pays les plus développés extraient l'*amour* (la matière première) des pays les plus pauvres pour en profiter dans les maisons des familles des classes supérieures du

²⁶ « Actuellement, on dénombre 75,6 millions de travailleurs domestiques âgés de 15 ans et plus dans le monde. Les principaux employeurs de travailleurs domestiques au niveau mondial, en termes numériques, se situent en Asie et dans le Pacifique (où 50 pour cent de l'ensemble des travailleurs domestiques sont employés), ainsi que dans les Amériques (où 23 pour cent de l'ensemble des travailleurs domestiques sont employés). En revanche, l'Europe et l'Asie centrale emploient la plus faible proportion de travailleurs domestiques » **Faire du travail décent une réalité pour les travailleurs domestiques. Progrès et perspectives dix ans après l'adoption (n° 189) sur les travailleuses et travailleurs domestiques**, 2011. https://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---ed_protect/---protrav/---travail/documents/publication/wcms_802555.pdf [consulté 20 juin 2021 à 20.43h]

premier monde. Il ne fait aucun doute que la demande de travail domestique est y importante, mais elle existe aussi, et dans une plus large mesure, dans les mêmes pays du « Sud ».

Hochschild considère l'amour comme une matière première ou une ressource prioritaire dans le travail domestique ; dans les cas étudiés, nous avons constaté que ce qui prévaut dans le discours des femmes enquêtées est l'échange de capital culturel et le rôle éducatif. Dans ces trois trajectoires de vie, les travailleuses domestiques attestent que les interactions avec les familles employeuses, notamment avec les enfants dont elles s'occupent, permettent d'améliorer leur niveau de français. Par ailleurs, dans le cadre de leur travail, les parents et employeurs leurs demandent de parler à leurs enfants en espagnol. De cette façon, leur langue maternelle devient un véhicule qui transmet des connaissances non seulement linguistiques mais aussi culturelles.

Nous pouvons dire qu'à travers ces interactions, deux mondes culturels séparés entrent en dialogue. D'une part, le bagage culturel des enfants et celui des travailleuses domestiques augmente, et d'autre part, il contribue à générer de nouveaux modes de relation : en étant en contact avec « l'autre » et son « monde », les acteurs et actrices incorporent les codes sociaux et culturels qui contribuent à réduire les distances, où les participants cessent d'être des inconnus sans cesser d'être des étrangers ou étrangères.

2. Les travailleuses domestiques face à la migration internationale

À partir des trajectoires de vie de Carmen, Charito et Marina, femmes des pays andins issues des classes populaires, nous pouvons observer comment ces trajectoires sont liées au fonctionnement du système néolibéral. Leurs histoires commencent dans des pays dont le cadre juridique permet, d'une part, une flexibilisation du travail qui limite la pleine jouissance des droits fondamentaux du travail et, d'autre part, la précarisation du système de protection sociale, où les droits aux services essentiels ont été —dans une large mesure— privatisés, de sorte que ces droits sont devenus des privilèges exclusifs, ce qui contribue à la reproduction d'une classe moyenne précarisée, avec des possibilités réduites de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille.

Ce contexte politique, économique et social produit et reproduit des frontières sociales qui poussent ces citoyens à émigrer à la recherche d'opportunités de travail, même si celles-ci se trouvent dans des secteurs moins qualifiés et dévalorisés.

Selon le dernier résumé analytique de l'OIT²⁷, publié le 15 juin 2021, les travailleurs domestiques sont estimés à 75,6 millions dans le monde, les femmes occupant toujours la plus grande partie de ces emplois (76,2%). Le travail domestique est une importante source d'emploi, puisqu'il représente 2,3 % de l'emploi total dans le monde. Nous aurions souhaité pouvoir fournir des données exactes sur la part des femmes migrantes dans le secteur des « services à la personne en France », mais nous n'avons malheureusement pas pu trouver de données désagrégées à ce sujet.

Toutefois, cela ne nous empêche pas de développer quelques réflexions sur les femmes dans la migration et le travail domestique :

a) Sur les relations de pouvoir sous-jacentes et manifestes

Le travail domestique et de soins comporte un fort degré de subordination. Tout d'abord, le travail se déroule dans un huis clos, où il est difficile de mener une inspection du travail en raison de l'obligation d'obtenir une autorisation préalable de l'occupant de la maison. Ensuite, les tâches effectuées correspondent à l'entretien d'une maison ou à la prise en charge d'enfants ou d'adultes dépendants, c'est-à-dire au maintien d'une certaine harmonie qui permet aux employeurs de développer leurs activités en dehors du cadre privé-familial : en ce sens ce travail constitue un premier niveau d'engrenage permettant le passage au suivant. Ce type de travail fourni par les femmes migrantes contribue et reste nécessaire au fonctionnement des familles, de la société et des nations : en somme, il est indispensable au fonctionnement de l'ensemble du système.

Par ailleurs, ce premier niveau d'engrenage contribue dans une plus ou moins large mesure à permettre aux femmes employées d'occuper des emplois plus qualifiés et

²⁷ Faire du travail décent une réalité pour les travailleurs domestiques. Progrès et perspectives dix ans après l'adoption de la convention (n° 189) sur les travailleuses et travailleurs domestiques, 2011. https://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---ed_protect/---protrav/---travail/documents/publication/wcms_802555.pdf [consulté 20 juin 2021 à 20.43h]

éventuellement briser le plafond de verre. C'est-à-dire qu'il existe un rapport de pouvoir lié à la subordination dans le cadre d'un emploi socialement assigné au genre féminin, ainsi que des rapports de pouvoir au sein même des femmes. Tant que les hommes resteront à l'écart de la participation active au travail domestique, ce système continuera à produire et à reproduire les structures et les rapports de pouvoir autour du travail domestique qui sert à maintenir un niveau de soins qui bénéficie à tous les membres d'un foyer.

b) Au sujet du rôle de pourvoyeuse

La migration mondiale des femmes n'est pas un phénomène nouveau. Selon les données de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) en 2019, le nombre de migrants internationaux a atteint 272 millions d'individus, les femmes représentant 48% du total des migrants²⁸. « La proportion de femmes dans les flux migratoires mondiaux a augmenté très précisément de 1,4 point en 55 ans » (Avril et Cartier 2019). Les femmes sont plus nombreuses à migrer de manière indépendante pour trouver un emploi, à des fins d'éducation ou comme cheffe de famille. Malgré ces progrès, les femmes migrantes peuvent faire face à plus de discrimination et sont davantage exposées aux traitements abusifs que les hommes migrants. « Par ailleurs, il est de plus en plus fréquent de voir les femmes assumer un rôle économique important, les envois de fonds constituent une ressource importante en faveur du développement de leurs familles dans leurs pays d'origine²⁹. »

Les familles de ces femmes migrantes dépendent souvent non seulement des transferts de fonds, mais aussi de soins. Une forme de soins à distance se développe donc à travers des appels téléphoniques, l'utilisation d'applications telles que *WhatsApp* ou *Telegram*, des voyages ponctuels dans leur pays d'origine. D'autre part, dans les pays où il n'existe pas de système de protection sociale fort, le réseau et l'organisation de la famille jouent un rôle important pour faire face à la précarité matérielle et morale due aux carences des politiques de protection sociale dans leur pays.

²⁸ <https://www.un.org/fr/global-issues/migration> [consulté le 21 juin 2021 à 10.14 h]

²⁹ <https://migrationdataportal.org/fr/themes/donnees-migratoires-pertinentes-pour-la-pandemie-de-la-covid-19> [consulté le 21 juin 2021 à 12.23h.]

c) Les travailleuses domestiques migrantes au temps de COVID-19

En cette période de COVID-19, les travailleuses domestiques et de care ont été largement impactées. Les permis de travail et les conditions de travail de ce groupe de travailleuses dépendent presque unilatéralement de l'employeur. Elles peuvent même perdre leur emploi si elles sont infectées ou si leurs employeurs tombent malades ou décèdent. Leurs facteurs de vulnérabilité sont accentués par la fermeture des frontières et les difficultés économiques et le retour dans leur pays d'origine devient une tâche presque impossible, si bien que, prises dans une spirale descendante de précarité, elles se trouvent piégées dans le pays de destination sans travail, sans toit et sans argent. Le transfert de fonds vers la famille est également restreint par la perte de l'emploi des travailleuses domestiques.

3. Limites de l'enquête, pistes possibles

Une des principales limites rencontrées lors du développement de cette recherche correspond à la possibilité réduite de trouver des personnes prêtes à m'accorder un entretien. Cette difficulté est due à trois raisons : il n'est pas facile de trouver des travailleuses domestiques concentrées dans un même lieu, leur travail ayant un caractère itinérant ; les entretiens bibliographiques peuvent donner l'impression d'être « invasifs » et finalement le moment où le travail de terrain a été développé a coïncidé avec une grève des transports (de décembre 2019 à janvier 2020) et l'arrivée imminente de la pandémie de COVID-19.

Une autre question à prendre en compte lorsque nous parlons des *global care chains* est l'âge. Étant donné que le travail domestique engendre une usure physique et que prédominent les conditions informelles, les bas salaires et l'instabilité du travail, il est pertinent de se poser les questions suivantes : que deviennent les travailleuses domestiques lorsqu'elles ne peuvent plus travailler ? Par ailleurs, l'externalisation du travail domestique aide les employeurs à développer leurs projets de vie : aussi est-il légitime de chercher à déterminer si/dans quelle mesure les travailleuses domestiques auront, de leur côté, été en mesure de développer leurs propres projets de vie ? Le nombre d'années d'expérience professionnelle et le développement des compétences représentent-ils une garantie de progrès personnel et social ? ; quelles sont les perspectives d'une

travailleuse domestique âgée de trouver un emploi, même si elle a 20 ans d'expérience et les compétences requises ? À quel âge une femme est-elle considérée comme « trop âgée » pour être une nounou, une aide à domicile ou une femme de ménage ? Toutes ces questions peuvent nous aider à constituer un prisme d'étude propice à une meilleure compréhension des relations de pouvoir fondées sur l'âge et leur impact sur la vie professionnelle et biologique de ce groupe de travailleuses.

En conclusion, nous considérons qu'il est important de mener davantage d'études longitudinales et multisituées qui permettent de couvrir la grande variété et l'hétérogénéité des expériences des travailleuses domestiques dans un contexte de migration (interne et internationale), afin de contribuer empiriquement et théoriquement au développement de ce domaine de recherche passionnant.

BIBLIOGRAPHIE

Articles (et communications)

Alsheltawy, Ranime. 2019. « L'organisation des travailleuses domestiques dans le sillage de la révolution égyptienne », *Ethnologie française*, n°174 : 323-337.

Avril, Christelle et Cartier Marie. 2014. « Subordination in Home Service Jobs. Comparing Providers of Home-Based Child Care, Elder Care, and Cleaning in France », *Gender & Society*, vol. 28, n°4 :609-630.

Avril, Christelle, et Cartier, Marie. 2019. « Care, genre et migration : Pour une sociologie contextualisée des travailleuses domestiques dans la mondialisation. » *Genèses* n°114 : 134-. Web.

Armenta, Amada. 2009. « Creating community: Latina nannies in a West Los Angeles park. » *Qualitative Sociology* 32:279-92.

Boccagni, Paolo. 2010. « Migrants, social protection as a transnational process : public policies and emigrant initiative in the case of Ecuador. » *International Journal of Social Welfare*. Available in early view.

Catarino, Christine et Morokvasic Mirjana. 2005. « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 21, n°1 : 1-20.

Demazieres, Didier. 2008. « L'entretien biographique comme interaction. Negotiations, contre-interprétations, ajustements de sens », *Langage et société*, n°123 : 15-35.

Escrivá, Ángeles. 2000. « Empleadas de por vida. Peruanas en el servicio doméstico de Barcelona » *Papers*, 60, p.327-342.

Escriva, Ángeles. 2005. « Aged global care chains : a Southern-European contribution to the field. » International Conference on Migration and Domestic Work in Global Perspective Wassenaar, 26-29 May 2005.

Gonzalez, Olga. 2007. « L'invisibilité des migrants andins. « Débrouille » ou intégration ? », *Revue Hommes et migrations*. n°1270.

Hochschild, Arlie Russel. 2000. « Global Care Chains and Emotional Surplus Value. » in Hutton Will, et Giddens Anthony (eds). *On the Edge: Living with Global Capitalism*. London, Jonathan Cape.

Hochschild, Arlie Russel. 2002. « Love and Gold. » in *Global Woman: Nannies, Maids, and Sex Workers in the New Economy*, edited by Arlie Russell Hochschild and Barbara Ehrenreich, 15–30. *New York : Henry Holt & Company*.

Hochschild Arlie, Russel. 2003. « The Managed Heart: Commercialization of Human » *Feeling*. Berkeley: University of California Press.

Morokvasic, Mirjana. 1984. « Birds of passage are also women », *International Migration Review*, Vol.18, n°4 : 886-907.

Nadasen, Premilla. 2017. « Rethinking Care : Arlie Hochschild and the Global Care Chain », *Women's Studies Quarterly*, vol. 45, no 3-4 : 124-128.

Oso Casas, Laura y Catarino, Christine. 1996. « Femmes-chefs de famille et migration, in Bisilliat », J. (dir) : *Femmes du Sud, chefs de famille*, Paris : Karthaka p.73-77.

Parreñas, Rhacel S. 2001. « Servants of Globalization : Women, Migration and Domestic Work », Standford, Standford University Press, 309 pp.

Solari, Cinzia 2006. « Professionals and Saints: How Immigrant Careworkers Negotiate Gender Identities at Work » *Gender & Society*, 20(3), 301–331.
<https://doi.org/10.1177/0891243205285633>

Tizziani, Ania. 2013 « De madres a hijas: trabajo, familia y reproducción social », *Revista de Estudios Sociales* [En línea], 45 | Enero 2013, Publié le 01 enero 2013, consulté le 23 mars 2021. URL: <http://journals.openedition.org.ezproxy.campus-condorcet.fr/revestudsoc/7718>

Livres (et thèses)

Avril, Christelle. 2014. *Les aides à domicile : Un autre monde populaire*. Paris, La Dispute. In press.

Baek, Eugene. 2008. « Between work and education : Child domestic workers in Lima, Peru. », *Children and Youth Studies (CYS)*. *The Hague*: ISS, 2008. Available from : <http://hdl.handle.net/2105/6697>.

Equipo Servicio Jesuita al Migrante. 2018. *Mujeres migradas y empleo del hogar, Sevilla. Visibilizar lo invisible*.

Fouquet, Annie. 2001. *Le travail domestique : Du travail invisible au « gisement » d'emplois*. In *Masculin-féminin : Questions pour les sciences de l'homme*, edited by J. Laufer, C. Marry and M,Maruani. Paris : PUF.

Gutiérrez, Ana. 2019 *Care for sale, an ethnography of Latin American Domestic and Sex Workers in London*, Oxford University Press.

Ibos, Caroline. 2012. *Qui gardera nos enfants ? Les nounous et les mères*. Paris, Flammarion.

Merckling, Odile. 2011. *Femmes de l'immigration dans le travail précaire*. Paris, L'Harmattan.

Sayad, Abdelmalek. 1999. *La Double Absence. Des illusions de l'immigrée aux souffrances de l'immigré*. Seuil, Paris p ; 18.

Données statistiques

INEI-Pérou <https://www.inei.gob.pe/media/MenuRecursivo/boletines/01-informe-tecnico-poblacion-adulta-mayor-oct-nov-dic-2020.pdf> (Données recueillies le 23 avril 2021).

Instituto Nacional de Estadísticas- Chili : Enquête complémentaire du revenu, disponible sur le site www.ine.cl/estadisticas/ingresos-y-gastos/esi (Données recueillies le 23 avril 2021).

INSEE, estimations de population 2019, https://www.insee.fr/fr/statistiques/3633212#tableau-Fcontinent_radio1 (Données recueillies le 23 avril 2021).

Portail sur les données migratoires, <https://migrationdataportal.org/fr/themes/donnees-migratoires-pertinentes-pour-la-pandemie-de-la-covid-19> (Données recueillies le 21 juin 2021).

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma reconnaissance aux travailleuses domestiques qui ont accepté de témoigner de leur histoire et de participer à cette enquête. Sans leur généreuse disponibilité, ce travail n'existerait pas.

Cette reconnaissance s'adresse également à la Congrégation des religieuses qui a accueilli avec enthousiasme et bienveillance ma démarche.

Je suis profondément reconnaissante à ma directrice de mémoire, Christelle Avril, d'avoir accepté d'appuyer ma candidature à l'EHESS et pour son soutien constant, respectant avec bienveillance mon processus d'apprentissage dans une nouvelle formation et dans une langue différente de ma langue maternelle. Ses précieux conseils ont enrichi le développement de cette recherche.

Je tiens également à remercier l'équipe du Pôle Langues - FLE - EHESS, en particulier Marielle Aujollet pour son remarquable accompagnement dans la rédaction de ce mémoire en français, qui m'a également permis de conserver un rythme de progression soutenu.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance envers les amis et camarades rencontrés à Paris et ailleurs, qui m'ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long du processus, je pense notamment à Sussan Hurtado.

Je remercie mes parents et ma famille au Pérou, qui soutiennent mes études et m'encouragent dans mon choix de poursuivre mes rêves à l'autre bout du monde. Cette expérience nous a appris à percevoir avec plus d'empathie la migration et ses épisodes de solitude contrastant avec la solidarité et l'affection familiale ressenties à des milliers de kilomètres. Je pense particulièrement à ma mère, qui fait preuve d'une persévérance que j'admire, et à ma grand-mère, qui m'a appris la ténacité et le courage nécessaires pour poursuivre un rêve et un engagement au milieu d'une pandémie et loin de ma terre, de mes *Apus* et de *Taytacha*.

Enfin, un merci spécial à Jorge, mon camarade et allié de chaque jour, avec qui je construis le rêve de notre *amauta* José Carlos Mariátegui : la révolution n'est pas seulement la lutte pour le pain, mais aussi la conquête de la beauté !

ANNEXES

Annexe 1 : Tableau des données relatives aux travailleuses domestiques

Prénoms et noms (<i>anonymisés</i>)	Âge	Nationalité	Situation familiale actuelle	Parcours migratoire	Situation professionnelle actuelle	Niveau de scolarité	Modalité d'entretien
Carmen Huamán Condori Date entretien : 20.10.2019 (120 minutes)	50	Péruvienne	Célibataire sans enfant	En Paris (25 ans)	Nounou de deux familles	Études supérieures inconclus	Starbucks Saint-Didier
Charito Martínez Valle Date entretien : 23.10.2019 (69 minutes)	65	Chilienne	Divorcée, 3 enfants adultes	BBSS (3ans), Londres et Paris (1 an), Chili (6ans) Paris (6 ans), Chili (1an) Paris (mai2019-jusqu'à maintenant)	Travailleuse polyvalente	Pas d'éducation supérieure	Dans un café Starbucks station Auber
Marina Bueno Pérez Date entretien : 23.01.2020 (92 minutes)	33	Équatorienne	Célibataire avec un fils de 5 ans	Madrid (8 ans) Paris (8 ans)	Contrat dans une crèche	Diplôme d'éducation de la petite enfance	Chez elle à Nanterre

Annexe 2 : Grille d'entretien auprès des travailleuses domestiques

Données sociodémographiques

Âge

Nationalité

Lieu de résidence

Situation conjugale

Conformation familiale

Niveau de scolarité

Parcours professionnel et situation professionnelle actuelle

Parcours migratoire

Date d'arrivée en France

Situation juridique migratoire

Motivations pour voyager

Niveau de français

Disposez-vous d'un réseau de contacts ?

Comment avez-vous obtenu votre premier logement ?

Travailler dans le service à la personne

Comment avez-vous obtenu votre premier emploi ?

Quelles sont les tâches que vous accomplissez dans votre travail quotidien ?

La famille employeuse vous a-t-elle demandé de parler espagnol à ses enfants ?

Avec qui organisez-vous les affaires de votre travail ?

Maman, papa, un autre proche ?

À propos du salaire

Origines sociales

Métiers des parents

Avez-vous des proches qui dépendent de vos envois d'argent ?

Avez-vous des proches qui dépendent de vos soins ?

Projection dans l'avenir

Envisagez-vous de rester dans le domaine du travail domestique ?

Rentreriez-vous dans votre pays ?

Activités extra-professionnelles

Participation à la congrégation

Que pouvez-vous nous dire sur les religieuses ?

Comment vous ont-elles aidé ?

Annexe 3 : Grille d'entretien auprès des religieuses « Las Hijas de María »

Données sur la congrégation

Date de sa création à Paris

Combien de religieuses y a-t-il dans votre communauté ?

Comment aidez-vous les travailleuses domestiques ?

Comment ces femmes arrivent-elles à vous contacter ?

Comment les familles employeuses connaissent-elles votre Centre de promotion sociale ?

Quelles sont les activités menées par le Centre de promotion sociale ?

Environ combien de femmes aidez-vous par an ?

Annexe 4 : Liste de matériaux collectés

- a) Journal de terrain tenu du 15 septembre 2019 jusqu'au mars 2020 (dernière participation au cours d'étude de la Bible et avant la pandémie).
- b) 3 entretiens enregistrés :
 - Carmen Huamán Condori : 120 minutes
 - Charito Martínez Valle : 69 minutes
 - Marina Bueno Pérez : 92 minutes
- c) 1 entretien non enregistré (avec des notes).
- d) Observations collectées pendant 5 séances du cours d'étude de la Bible.
- e) Observations collectées avant et après des 19 messes dominicales.
- f) Notes de 2 entretiens avec des religieuses de la Congregation « Hijas de María »
- g) Note en tant que bénévole dans la Congrégation.
- h) 2 Livres de l'histoire de la Congregation « Hijas de María »
- i) Notes issues de l'observation participante de mon travail en tant que nounou de janvier 2019-juin 2019 et septembre 2019-décembre 2019.
- j) Notes et journal de terrain du octobre 2018- juin 2019 pour le mémoire du master 1.
- k) Photos.

Annexe 5 : Chronologie de l'enquête

Calendrier/ chronologie de l'enquete 2019-2021

	Sep/2019	Oct./2019	Nov./2019	Dec/2019	Jan/2020	Fev/2020	Mars/2020	Avril/2019	Mai/2020									
Tâche	État		État		État		État		État									
Prendre contact avec la Congregation "Maria"	Fini																	
Observation participante (aller à la messe chaque dimanche et participer au cours d'étude de la bible)	2 messes, 0 cours d'étude de la Bible	Fini	4 messes, 1 cours d'étude de la Bible	Fini	4 messes, 1 cours d'étude de la Bible	Fini	3 messes, 1 cours d'étude de la Bible	Fini	2 messes, 1 cours d'étude de la Bible	Fini	3 messes, 1 cours d'étude de la Bible	Fini	1 messe, 0 cours d'étude de la Bible	fini	Pandémie	Pandémie	Pandémie	Pandémie
Entretien avec des travailleuses domestiques			Carmen HUAMAN et Charito Valle	Fini		Grève			Marina BUENO	Fini								
Entretiens avec les sœurs de la Congregation	Soeur supérieure	Fini				Soeur Beatrice et Soeur Begonia	Fini											
Transcripción des entretiens					Ok	Fini	Ok	Fini	ok	Fini								
Revision des notes et journal d'enquete					Ok	Fini	Ok	Fini	ok	Fini								
Lecture approfondie																		

Calendrier/ chronologie de l'enquete 2019-2021

	Oct-20	Nov-20	Dec-20	Jan-2021	Fev-2021	Mars 2021	Avril 2021	Mai 2021	Jun-21	Julliet 2021
Tâche	État		État		État		État		État	
Reprendre le mémoire										
Lecture approfondie										
Plan du mémoire										
Rédiger le I chapitre										
Rédiger le II chapitre										
Rédiger le III chapitre										
Rédiger le IV chapitre										
Rédiger le V chapitre										
Rédiger les conclusions										
Rédiger l'introduction										
Relecture en français										
Corrections C.A.										
Mise au propre										
Soutenance										